


600032805O

DECOUVERTE
DE
L'AMÉRIQUE,

Pour l'inſtruction & l'amuſement des Enfans & des Jeunes-Gens.

PAR M. CAMPE,

Conſeiller de S. A. S. le Prince d'Anhalt-Deſſau.

Traduit de l'Allemand, par M. L. K***.

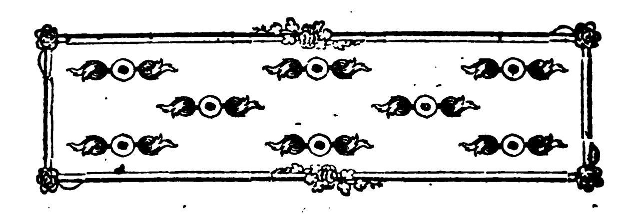
TOME TROISIEME.



A HAMBOURG,

Chez J. G. VIRCHAUX, Imprimeur-Libr.

M. DCC. LXXXIV.



DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

PIZARRE.

L'HISTOIRE de Cortez étant achevée, il plut à la Providence de tranſplanter dans un autre terrein quelques-uns des jeunes arbriſſeaux qu'elle avoit confiés aux ſoins & à la vigilance du Père. Déjà ils avoient jeté des racines profondes; leurs branches étoient fortes, & les fleurs qui les embelliſſoient promettoient de doux fruits, lorſque le vent du Midi fit diſparoître l'eſpérance qu'on en avoit conçue: les feuilles perdirent leur éclat; les ſucs nourriciers commencèrent à tarir. Le jardinier vit ce déſaſtre, & ſon ame fut pénétrée de douleur: matin & ſoir il alloit arroſer ſes arbriſſeaux *chéris; il les* entoura d'une haie, pour



FERDINAND II.

Mais à quel ſigne peut-on reconnoître cette ſatisfaction dont vous parlez?

LE PERE.

Quand vous ne remarquerez aucuns nuages au-deſſus de mes ſourcils; quand mon front ſera uni comme vous le voyez dans ce moment; quand vous obſerverez que le menton s'élève d'un demi-pouce vers mon nez, alors vous pourrez dire que.....

TOUS, *en riant.*

Hi! hi! hi!.....

CHARLES.

Mais vous n'êtes pas toujours dans cette ſituation: il faut que vous y ſoyez déterminé par quelque motif.

LE PERE.

Fort-bien. Auſſi n'eſt-ce que vers le ſoir, lorſque nous nous raſſemblons après l'étude & un travail qui a mérité l'approbation de la Mère & la mienne.

FERDINAND II.

Ah! j'entends: toutes les fois que nous trouverons le *Benè* ſur la table de conduite?

LE PERE.

Juſte.

CHARLES.

Si c'eſt-là tout ce qu'on exige de nous, je ſuis content.

LE PERE.

Soit : je vais commencer, à mon tour, à vous rendre contens de moi.

Cette convention mutuelle fut remplie exactement dès le lendemain. Les petites perſonnes réuſſirent à ſatisfaire les grandes, & le Père commença ſa narration par ces mots :

LA plupart des évènemens dont je vais vous entretenir ſe ſont déjà paſſés pendant que Cortez rendoit ſon nom célèbre par la conquête du Mexique ; il faut donc que nous revenions ſur nos pas, que nous nous remettions au tems où le Mexique étoit encore inconnu aux Européens, pour trouver le premier fil de ce tiſſu d'aventures ſingulières qui vont occuper toute votre attention.

Vous vous rappelez encore que Colomb lui-même avoit découvert les côtes du continent de l'Amérique, ſituées près de l'Orenoque, quoiqu'Améric - Veſpuce ait conſervé injuſtement la gloire de cette expédition. Vous n'avez pas oublié auſſi que ce grand homme avoit déjà parcouru toute la côte de l'iſthme entre l'Amérique

ſeptentrionale & l'Amérique méridionale, depuis l'île de Guanaia jusqu'à Nombre-de-Dios, & même plus loin encore vers le Sud, dans l'eſpérance de trouver un paſſage aux Indes orientales par l'Océan du Nord & celui Sud. Colomb ne réuſſit pas dans ce projet ; & vous ſavez à combien de dangers, à combien de maux ce navigateur hardi fut expoſé dans ce dernier voyage. Après ſa mort, parurent ſucceſſivement ſur la même ſcène les hommes les plus extraordinaires, tous pouſſés par la même ardeur, tous empreſſés à étendre les découvertes déjà faites, quoiqu'avec des vues bien-différentes. Ojeda & Nikueſſa dirigèrent leur route vers l'iſthme du Darien. (N'oubliez pas, mes enfans, de jeter les yeux sur la carte, toutes les fois que je nommerai un pays, une ville encore inconnus : je ne ferai dorénavant que les indiquer, pour ne pas interrompre le cours de ma narration. Dans ce moment la carte du Mexique peut nous ſervir encore ; bientôt nous aurons beſoin d'une autre.) Je fais une mention particulière de ces deux hommes, parce qu'ils furent tous les deux fondateurs d'une colonie. Le premier bâtit Saint-Sébaſtien ; le ſecond, Nombre-de-Dios.

CONRAD.

Que veulent dire ces derniers mots ?

LE PERE.

Ce ſont des mots eſpagnols, qui veulent dire Nom de Dieu.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi donna-t-il ce nom à ſa colonie?

LE PERE.

Nikueſſa trouva cet endroit propre à former un établiſſement: en y abordant, il s'écria, en ſe tournant vers ſes compagnons: Paremus aqui, en il nombre de Dios! Reſtons ici, au nom de Dieu: & ce nom reſpectable demeura à la colonie. Les habitans de ces côtes étoient guerriers & belliqueux; ils ſoupçonnèrent les deſſeins de ces téméraires étrangers, & ils ne craignirent pas de s'y oppoſer à main armée. C'étoient d'excellens archers; & pour rendre leurs coups plus dangereux, ils trempoient leurs flèches dans du poiſon. La moindre bleſſure devenoit mortelle. Bientôt la plus grande partie des compagnons d'Ojeda furent tués, & il fut forcé d'envoyer un officier à Hiſpaniola, pour demander un renfort.

Pendant que celui-ci va remplir la commiſſion dont il eſt chargé, je vous entretiendrai de quelques uſages auſſi monſtrueux que ridicules, que les Eſpagnols remarquèrent chez ces Sauvages belliqueux. La première jointure d'un des doigts de la main manquoit à la plus grande partie des

hommes & des femmes; & l'on apprit, en s'informant des raiſons d'une ſingularité auſſi étrange, que chaque époux, en devenant veuf, étoit aſſujéti par la loi à ſe mutiler ainſi. Les hiſtoriens contemporains ne diſent rien de l'eſprit qui dicta cette loi, & ce ſilence ne peut provenir que de l'inutilité de leurs efforts pour en découvrir la véritable cauſe.

Il exiſtoit un ſecond uſage non moins extraordinaire, mais beaucoup plus barbare encore. On enterroit, à la mort d'une veuve, tous ceux de ſes enfans que la foibleſſe de l'âge mettoit hors d'état de ſe nourrir eux-mêmes.

CAROLINE.

O les barbares!.....

CONRAD.

Quelle eſt donc la raiſon de cette cruauté?

LE PERE.

Parceque perſonne ne vouloit ſe charger du ſoin de les nourrir. On croyoit avoir rempli tous les devoirs de l'humanité & de la compaſſion envers ces malheureux enfans, en les délivrant, par une mort prompte, des horreurs de la faim. On les enterroit, dès que celle qui pourvoyoit à leur ſubſiſtance avoit fermé les yeux.

Je vais revenir maintenant à l'officier qu'Ojeda avoit dépêché à Hiſpaniola. Il amenoit avec

lui un homme dont le nom eſt devenu trop fameux pour que je le paſſe ſous ſilence : il s'appeloit Nuguez de Balboa ; il réuniſſoit aux plus grands talens le courage le plus intrépide. On l'avoit accuſé, à Hiſpaniola, de je ne ſais quel crime, & ſa tête étoit menacée. Pour ſe ſouſtraire à ce danger, il imagina de ſe mettre dans un tonneau, & de ſe faire ainſi porter à bord du vaiſſeau qu'Ojeda venoit d'envoyer. Cette ruſe eut un ſuccès favorable ; le Capitaine même du bâtiment, à qui on avoit fait les défenſes les plus préciſes de prendre aucun malfaiteur à ſon bord, ne ſe douta de rien ; & ce ne fut qu'après pluſieurs jours, & lorſqu'on ſe trouvoit déjà à plus de cent lieues de terre, que Nuguez ſortit de ſon tonneau. Le Capitaine fut effrayé à cette vue ; &, prenant un air ſévère, il déclara à Nuguez qu'il le feroit mettre à terre à la première île déſerte qu'ils rencontreroient ; mais tout l'équipage s'intéreſſa à ſon ſort ; le Capitaine ſe laiſſa fléchir, & c'eſt ainſi que Nuguez arriva au Darien.

Balboa ne fut pas longtems dans cette contrée ſans ſe diſtinguer par ſa prudence, ſon activité & ſa conſtance : ce fut lui qui donna aux Eſpagnols le conſeil de former un établiſſement à l'embouchure du fleuve du Darien, qu'on appelle encore aujourd'hui Santa-Maria-el-antiqua-del-Darien.

THÉODORE.

Ah mon Dieu, que ce nom eſt long!

LE PERE.

On a coutume de l'abréger, & de l'appeler ſimplement Santa-Maria. Nuguez ſe rendant de plus en plus néceſſaire à ſes compagnons, ils l'élurent pour leur Gouverneur. Son eſprit inquiet & ambitieux chercha dès-lors toutes les occaſions propres à l'affermir dans ſon poſte, & à le rendre célèbre par quelque découverte utile ou par quelque conquête importante. Dans ces vues, il fit des excurſions fréquentes dans le voiſinage; il contracta des alliances avec une partie des Caciques, & força à la ſoumiſſion ceux qui osèrent lui réſiſter. Parmi les premiers, il s'en trouva un, nommé Komagre, qui reçut Balboa & ſes compagnons avec les marques de la plus grande bienveillance. Son fils, remarquant le deſir inſatiable que les Eſpagnols éprouvoient pour l'or, ramaſſa une quantité conſidérable de ce métal qu'il dédaignoit, pour leur en faire préſent. Mais voyant que les avides Européens ne rougiſſoient pas de ſe quereller pour quelques grains de cet or qu'ils faiſoient peſer, le jeune Indien, indigné, renverſa la balance & l'or qu'elle contenoit. — Vous avez tort de vous agiter ainſi, pour une ſemblable misère, s'écria-t-il; mais ſi l'envie ſeule de poſſé-

der une matière auſſi vile à mes yeux vous a engagés à quitter votre patrie & à troubler la paix d'une nation tranquille, je vous indiquerai un pays qui en produit plus que vous n'en pouvez ſouhaiter, quelque grands que ſoient vos deſirs.

Dites-moi, mes enfans, qui eſt le ſauvage, dans ce moment? Eſt-ce le paiſible Indien qui foule l'or à ſes pieds, ou le fougueux Eſpagnol, prêt, pour l'acquérir, à tremper ſes mains dans le ſang de ſes frères? Eſt-ce celui qui condamne l'avarice de ces vagabonds? ou ces vagabonds eux-mêmes, qui, pour la ſatisfaire, oublient les loix de la nature, de l'humanité & de la juſtice? La réponſe ne ſera point difficile.

Le mot que l'Indien avoit laiſſé échapper, au ſujet du pays qui produiſoit l'or, ſuffit pour exciter toute l'avidité des Eſpagnols. Sur la demande qu'ils firent du nom de cette contrée, on leur répondit que c'étoit un grand & puiſſant royaume vers le Sud.

CAROLINE.

Ah! j'en ſuis sûre, c'eſt le Pérou! c'eſt le Pérou!.....

LE PERE.

Juſte!..... Mais l'Indien ajouta qu'ils ne devoient pas s'imaginer de trouver, en ſi petit nombre, une entrée *facile* dans un royaume dont le

maître, commandant à des peuples nombreux & agguerris, n'auroit pas de peine à les repousser. Telle fut la première nouvelle que les Espagnols eurent du Pérou, pour le malheur de ses habitans. Sans doute Nuguez se sentoit encore trop foible pour commencer une entreprise aussi vaste: mais l'ardeur de ses compagnons devenoit plus forte par les obstacles, & leur chef n'en conçut pas moins l'idée d'exécuter ses téméraires projets, dès qu'il auroit réussi à recevoir des secours d'Hispaniola.

Mais il plut à la Providence de détourner encore pour quelque tems l'orage qui menaçoit le Pérou: le vaisseau que Balboa envoya à Hispaniola fit naufrage à la côte de Jucatan. L'équipage atteignit, à la vérité, la terre; mais ce fut pour tomber entre les mains des habitans barbares de cette contrée, qui les sacrifièrent tous à leurs dieux. Deux échappèrent seulement; Aquilar entr'autres......

NICOLAS.

Celui que Cortez trouva ensuite dans ce pays?

LE PERE.

Le même. Vous connoissez donc son aventure? Il est parconséquent inutile que je vous en entretienne.

Balboa attendoit en vain le retour de son vais-

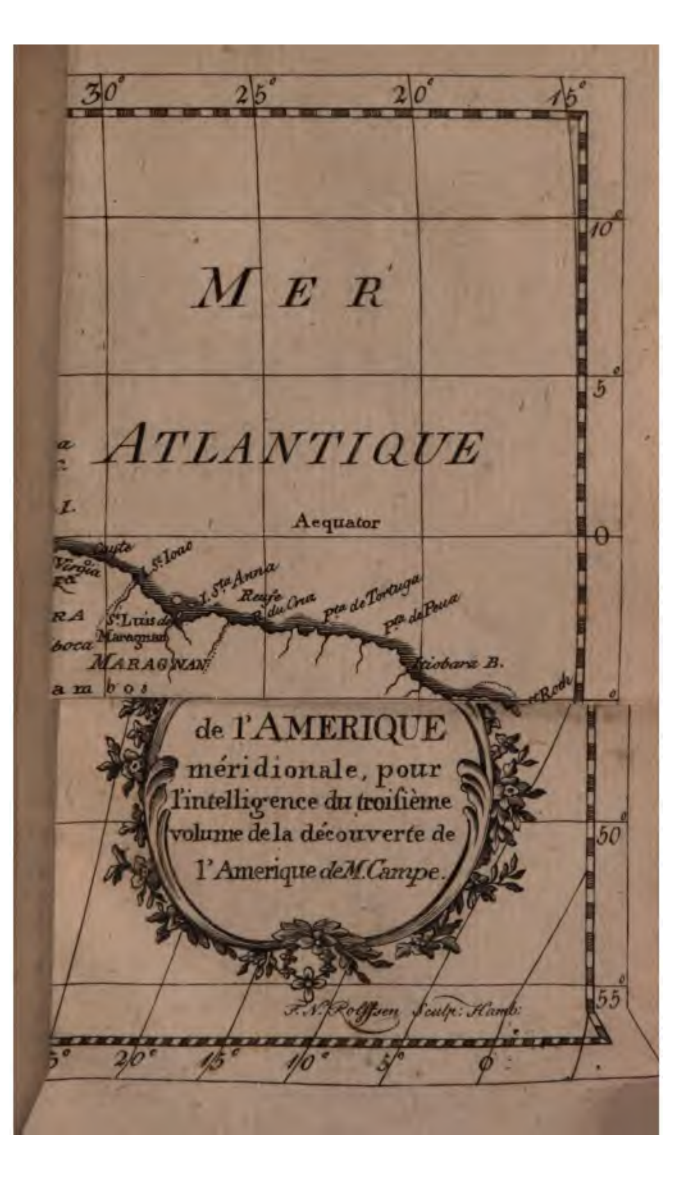
feau; pour comble de malheur, on lui écrivit d'Efpagne que fes ennemis avoient eu le deffus à cette Cour; qu'ils avoient réuffi à jeter des nuages fur fa conduite, & que dans peu on lui en feroit rendre un compte exact & févère. La conftance de Balboa fut à l'épreuve d'un évènement alarmant pour tout autre qui n'auroit pas eu un courage égal au fien.

Il favoit que le feul moyen de fe juftifier & de regagner la bienveillance de fa Cour, étoit de profiter de l'ouverture que le fils de Komagre lui avoit faite, & de découvrir un pays que la defcription qu'on lui en avoit donnée mettoit au-deffus de tous ceux que l'avidité des Européens avoit fait découvrir jufqu'alors. Mais fa colonie étoit foible, toute fa petite armée dans la fituation la plus déplorable. Oferoit-il s'expofer à attaquer un royaume puiffant avec une poignée d'aventuriers mal armés? Mais il le falloit pour atteindre fon but. C'en fut affez pour Balboa; & il sut communiquer fon ardeur, fa fermeté inébranlable à fes téméraires compagnons.

Toute fon armée confiftoit en cent-foixante hommes, & quelques meutes de chiens, qui, comme vous favez, étoient dreffés à attaquer & à déchirer les malheureux Indiens. Quelles pitoyables reffources pour les vaftes deffeins de Balboa!

Le fils de Komagre remplit la promeſſe qu'il avoit faite aux Eſpagnols de leur ſervir de guide, & l'on ſe mit en marche.





30°
25°
20°
15°
10°
5°
0
MER
ATLANTIQUE
Aequator
St. Ioao
I. Sta Anna
pta de Tortuga
pta de Peua
St. Luis de Maragnan
MARAGNAN
B.
de l'AMERIQUE méridionale, pour l'intelligence du troisième volume de la découverte de l'Amerique de M. Campe.
50
55
F. N. Rolffsen Sculp: Hamb:
20°
15°
10°
5°
0

TRENTE-SEPTIÈME RÉCIT.

LE PERE.

QUOIQUE le but du voyage de Balboa fût d'atteindre le Pérou avec la petite troupe qu'il conduifoit, il avoit cependant encore d'autres vues, dont le fuccès lui importoit beaucoup. Le jeune Komagre avoit affuré que vers le Midi, à fix foleils de diftance, (ce qui fignifie à fix journées de marche) on trouvoit un nouvel Océan, qui entouroit le riche pays où il s'offroit de conduire les Efpagnols.

Balboa s'imagina avec raifon que ce devoit être la mer que Colomb avoit cherchée inutilement, & qui devoit conduire aux Indes, en fuivant la direction de l'Oueft. L'efpérance de faire une découverte auffi importante, & qui avoit échappé aux recherches d'un auffi grand homme, le confoloit d'avance de toutes les peines & de tous les obftacles qui alloient s'oppofer à fon entreprife.

JEAN.

Pourquoi étoit-il donc fi difficile de traverfer un ifthme auffi étroit?

LE PERE.

D'abord la nature, pour mettre l'isthme du Darien à couvert du choc des deux Océans, l'a garni pour ainsi dire d'une châîne de hautes montagnes contiguës aux Cordillères ou Andes qui s'étendent au loin dans l'Amérique septentrionale. Ces montagnes étoient couvertes de forêts si épaisses, qu'elles eussent été impénétrables à des hommes moins audacieux que les Espagnols. Les vallées qui coupent les montagnes sont en partie marécageuses & en partie couvertes d'eau, parceque la pluie règne pendant neuf mois dans ces tristes contrées. Vous pouvez vous représenter combien un pays aussi humide doit entretenir d'insectes; combien l'air doit en être mal-sain. Les crapauds, les serpens, les caïmans y abondent; les arbres sont couverts de fourmis dévorantes; l'air est obscurci par des nuées de mouches & de cousins d'une grosseur inconnue en Europe, & dont la piqûre est plus douloureuse que celles des bourdons & des guêpes; des torrens impétueux se précipitent du haut des montagnes, ils inondent la vallée, qu'on ne peut parconséquent traverser qu'avec beaucoup de précautions & de peines. Ajoutez à tous ces inconvéniens celui d'un air étouffant, & qui porte avec lui la

former une idée du courage néceſſaire pour ſurmonter des obſtacles ſi grands avec d'auſſi foibles reſſources.

Balboa avoit ce courage : on ſe mit en marche. On vint d'abord dans le pays d'un Cacique, avec qui on avoit déjà conclu un traité d'alliance. De-là on s'avança vers les montagnes, dans les poſſeſſions d'un chef indien qui prit d'abord la fuite, mais qui, étant informé de l'objet du voyage des Eſpagnols, chercha à gagner leur amitié par la plus grande quantité d'or qu'il put ramaſſer. Enfin on avoit atteint la partie la plus difficile, les montagnes. Un Cacique puiſſant, averti de l'arrivée des Eſpagnols, aſſembla auſſitôt une nombreuſe armée, pour s'oppoſer aux deſſeins de ces téméraires étrangers

Les Eſpagnols s'avancèrent ſans crainte, ſans ſe laiſſer abattre à la vue d'une armée auſſi nombreuſe. Quelques Indiens s'avancèrent pour les interroger ſur l'objet de leur arrivée, & pour leur notifier en même-tems qu'ils euſſent à ſe retirer. Le Cacique lui-même parut un moment après, & donna aux ſiens le ſignal du combat. Il étoit remarquable par un habit de coton, tandis que les autres marchoient nus. Auſſitôt tout s'ébranle ; les Indiens ſe précipitent ſur les Eſpagnols, en jetant de grands cris ; mais à peine furent-ils à la portée du fuſil, *que* Balboa fit ſigne à ceux qui en

étoient armés, de faire feu. Le bruit de l'explosion, la chûte des bleſſés répandirent, comme de coutume, une ſi grande terreur dans les eſprits, qu'à l'inſtant tout fut diſperſé; ils n'oſoient enviſager leurs vainqueurs, dans la perſuaſion où ils étoient qu'ils avoient affaire à des êtres armés du tonnerre & de la foudre. Beaucoup de fuyards furent atteints & maſſacrés; & ceux qui échappèrent au glaive des Eſpagnols furent déchirés en partie par les chiens. Le Cacique ſe trouva parmi les premiers, & ſa ville (s'il faut donner ce nom à quelques miſérables cabanes) ſe rendit ſans réſiſtance: elle fut abandonnée au pillage; & l'or qui tomba, dans cette occaſion, entre les mains des Eſpagnols, les conſola des fatigues de leur marche, & les encouragea à ſupporter avec patience ce qu'ils avoient encore à ſouffrir pour arriver au terme de leurs deſirs.

Balboa laiſſa dans ſa nouvelle conquête ceux de ſes compagnons que les maladies occaſionnées par l'intempérie de la ſaiſon, empêchèrent de le ſuivre. Il pourſuivit ſa route, avec le reſte de ſa petite armée. Des obſtacles incroyables s'oppoſèrent à ſes deſſeins; mais le corps des Eſpagnols ſembloit être de fer, & leur ame d'acier. Leur conſtance à ſurmonter toutes les difficultés fut inébranlable, & trouveroit peu de foi chez des hommes auſſi délicats & auſſi ſuſceptibles que

nous. La faim, la ſoif, la chaleur, le froid, joints à tous les inconvéniens d'une route pénible & à-peine praticable aux animaux féroces, ne purent arrêter un inſtant les Eſpagnols. Balboa ſe trouvoit à la tête partout où le danger ſembloit menacer ſa troupe; il ſupportoit le défaut de vivres & de toutes les commodités de la vie, avec la même patience que le dernier de ſes ſoldats; ſon exemple inſpira une ardeur générale, & on ne murmura plus de ſuivre un tel chef, quoique le but qu'on vouloit atteindre parût s'éloigner de jour en jour.

Vingt-cinq jours s'étoient écoulés depuis le départ de Balboa, & cependant il n'avoit pas fait plus de chemin qu'un homme marchant d'un pas ordinaire, n'en feroit en ſix jours de tems dans une route battue, telle que ſont les nôtres en Europe. Enfin on arriva au pied d'une montagne, du haut de laquelle on devoit découvrir le nouvel Océan, d'après le récit qu'en avoit fait le jeune Komagre. Balboa fit faire halte à ſa troupe, & il gravit ſeul la montagne, pour ne point partager avec ſes compagnons l'honneur d'une découverte auſſi importante. Ceux-ci avoient les yeux fixés ſur lui; ils ne le perdoient pas de vue un ſeul inſtant, & ils attendoient avec inquiétude le moment où il devoit atteindre le ſommet de la montagne. Déjà il n'en eſt plus qu'à deux pas.......

Les Espagnols sont saisis de crainte; leurs cœurs palpitent....... Balboa a gagné le haut de la montagne. Il tombe sur ses genoux, dans la situation d'un homme qui a perdu les sens. Les Espagnols comprennent ce signe; ils se hâtent de parvenir au sommet de la montagne, pour partager la joie de leur capitaine, & jouir du spectacle qui s'offroit à ses yeux.

L'Océan se présente à leurs regards étonnés. Tous suivent l'exemple du chef, & remercient Dieu pour un évènement qui alloit les couvrir d'une gloire immortelle, & procurer des avantages immenses à leur patrie. Les Indiens étoient interdits; ils ne pouvoient deviner la cause qui inspiroit une joie si vive aux hommes blancs, à la vue de l'Océan. Leur étonnement augmenta, lorsqu'ils virent toutes les cérémonies que Balboa mit en usage pour prendre possession, au nom du Roi d'Espagne son maître, de toutes ces contrées, & de l'Océan du Sud qui les baignoit. Il fit élever de grands monceaux de pierres, y planta des croix, & grava sur l'écorce des arbres le nom de Ferdinand (car ce Prince vivoit encore).

PIERRE.

En quelle année se fit donc cette découverte?

LE PERE.

En 1513; parconséquent cinq ans avant que

Cortez partît de Cuba pour la conquête du Mexique.

Dès que les cérémonies furent achevées, on courut en foule vers le rivage. Balboa, l'épée à la main, entra dans la mer jusqu'à la ceinture, & adressa ces paroles aux Espagnols & aux Indiens assemblés : " Je vous prends à témoins que j'ai " pris possession, pour la Couronne d'Espagne, de " cet Océan & de toutes les terres qu'il baigne de " ses flots ; je suis prêt & je fais vœu de défendre " la souveraineté de mon Maître avec cette épée " que je tiens entre les mains. "

Je ne sais pas, mes enfans, si vous pensez comme moi ; mais, toutes les fois que je me représente le singulier spectacle d'une troupe d'aventuriers prenant possession d'un pays ou d'une mer sur lesquels personne n'avoit pu leur donner des droits, je suis tour-à-tour tenté de rire & de pleurer. Quel ridicule, que de vouloir nous persuader que des cérémonies vaines & insensées peuvent donner la possession d'un pays qui a déjà son légitime souverain ! Mais quelle douleur pour un ami de l'humanité, que de voir ainsi fouler aux pieds les loix de l'innocence & de la liberté ! de voir massacrer de sang-froid une foule de malheureux à qui ces cérémonies sont aussi inconnues qu'elles sont ridicules aux yeux de tout homme sensé ! Et tels sont cependant encore de nos jours

les ſeuls droits qui ſouvent juſtifient les invaſions & les conquêtes de beaucoup de ſouverains ! Mais reprenons notre récit.

L'endroit où ſe jouoit cette ridicule comédie, étoit une baie près du grand iſthme de Panama ; vous voyez ſur la carte qu'elle s'étend le long du continent de l'Amérique du Sud. Balboa la nomma le golphe ou la baie de St. Michel, ce dernier nom lui eſt reſté. Après avoir engagé ou forcé quelques Caciques à lui fournir des vivres & de l'or, il forma la réſolution de parcourir dans des barques indiennes, la baie & lès îles adjacentes pour en prendre une connoiſſance plus détaillée, ainſi que de toute la côte. Les Indiens, à la vérité, l'en détournèrent en lui repréſentant que la ſaiſon pluvieuſe alloit commencer ; mais il mépriſa cet avis & s'embarqua avec quatre - vingt de ſes gens & quelques ſauvages dans neuf canots aſſez mal en ordre, pour parcourir le nouvel Océan qu'il venoit de découvrir. Il ne fut pas longtems ſans ſe repentir de ſa témérité ; car la mer s'agita tout-à-coup d'une manière ſi effroyable que tout l'équipage fut ſaiſi de terreur. Les Indiens eux-mêmes tremblèrent ; mais ſans rien perdre de leur activité ordinaire, ils ſe précipitèrent en foule dans les flots pour attacher les barques deux-à-deux : cette précaution les empêchoit de ſe renverſer. Après bien des pei-

nes & des fatigues, ils atteignirent enfin une île hérissée de rochers, où ils tâchèrent de radouber & d'affermir de leur mieux les canots endommagés; mais la joie qu'ils eurent d'avoir trouvé cet asyle fut de courte durée, car la marée arriva bientôt, & couvrit d'eau toute l'île. Les Espagnols furent obligés de passer la nuit ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, & tremblant à chaque instant de se voir submergés si la marée venoit à augmenter. Enfin la lumière du soleil vint réjouir leurs yeux; mais cette consolation fut encore empoisonnée par le spectacle qui s'offrit à leurs regards, & qui étoit bien plus terrible que celui de la nuit; ils trouvèrent une partie de leurs canots brisés; les autres endommagés, pleins d'eau & de sable, & tous les vivres, toutes les munitions gâtés ou entraînés par les flots. Leur position étoit alors la plus triste que l'on peut imaginer; saisis de crainte, exposés à un froid rigoureux, sans aucuns moyens de subsistance, sans barques avec lesquelles ils pussent atteindre le continent! Quelle ressource leur restoit-il pour échapper à la mort?

Mais que ne peuvent point l'imagination & la prudence? la nécessité & les moyens réunis de plusieurs hommes exposés à périr? Balboa & ses compagnons ne se laisèrent point abattre

par le malheur, quelque grand qu'il fût. Heureusement que cette île étoit parsemée çà-&-là de quelques jeunes arbres. Ils les dépouillèrent de leur écorce, & s'en servirent aussi bien qu'ils purent pour fermer les voies d'eau des canots qui n'étoient pas absolument détruits. C'est dans ces frêles & chétifs vaisseaux qu'ils s'abandonnèrent de nouveau à l'inconstance de la mer; les Indiens les précédoient en nageant, & c'est dans cet état critique qu'ils eurent enfin le bonheur d'atteindre le rivage.

Mais le danger n'étoit pas encore passé. Pressés par la faim, ils entrèrent dans les possessions d'un Cacique où les Indiens prétendoient qu'on trouveroit des vivres en abondance; le Cacique, au lieu de les secourir, vint au-devant d'eux avec une troupe de ses sujets pour s'opposer à ce que les Espagnols avançassent plus loin dans les terres. L'Espagnol pressé par la faim, accompagné de ses chiens poussés par le même besoin, ne craint aucun danger; ils se jette sur les foibles Indiens, les repousse, les disperse. Une grande partie d'entr'eux reste sur la place, les autres sont blessés, & parmi ces derniers se trouve le Cacique lui-même.

Les deux partis songèrent à la paix, après cette action sanglante. Le Cacique envoya son fils au-devant des Espagnols avec des vivres, de

l'or & des perles; ceux-ci oublièrent à l'instant leurs peines à la vue de ces présens. Le Cacique arriva bientôt lui-même; il s'apperçoit de l'avidité des Espagnols pour l'or & les perles, & il leur dit qu'ils trouveroient beaucoup de ces dernières à une île distante seulement de cinq milles; quant à l'or, ajouta-t-il, le pays situé vers le Sud en produit une quantité considérable. Il leur conseilla de ne s'embarquer qu'à la fin de la saison pluvieuse; les Espagnols furent assez raisonnables pour mettre un frein à leur insatiable avidité; & les dangers qu'ils venoient de courir dans une route longue & pénible leur servirent de leçon, & les engagea à suivre l'avis du jeune Cacique. Ils prièrent donc unanimement leur chef de les laisser retourner à la colonie; & Balboa, qui vit la plupart de ses gens malades & hors d'état de servir, fut obligé de condescendre à leurs desirs. Mais pour avoir une connoissance plus détaillée de ces contrées, il résolut de prendre une route différente de celle qu'il avoit prise d'abord; elle fut également difficile & dangereuse; les Espagnols eurent les mêmes combats à soutenir contre les Sauvages des montagnes, & ils n'arrivèrent enfin à Sainte-Marie qu'épuisés, foibles & malades.

Parmi tous les compagnons de Balboa qui furent de cette expédition mémorable, aucun

ne ſe diſtingua plus qu'un certain Pizarre.......

TOUS.

Ah!

LE PERE.

Vous le voyez paroître pour la première fois ſur un théâtre où bientôt il doit jouer un rôle ſi remarquable... il étoit... mais n'anticipons pas ſur les évènemens; je reprends le fil de ma narration, & je continue l'hiſtoire de l'audacieux Balboa.

TOUS.

Oh!

LE PERE.

Rien ne lui parut alors plus important que d'envoyer ſur-le-champ en Eſpagne un homme de confiance au Roi Ferdinand, pour lui faire part de la nouvelle découverte qu'on venoit de faire; de lui préſenter en ſon nom une partie de la riche proie qu'on avoit acquiſe, afin de ſe concilier ſa faveur, & d'en obtenir un renfort d'environ mille hommes propres à ſervir à la conquête du Pérou dont on venoit de recevoir les notions les plus préciſes.

La nouvelle qu'il en donna à la Cour d'Eſpagne fut reçue avec transport; on avoit enfin découvert par l'Oueſt une route pour aller aux Indes; on alloit parvenir dans ces riches con-

trées par le chemin le plus direct; & disputer aux Portugais les trésors qu'ils en avoient tirés jusqu'alors...

Mais, qui le croiroit! la même défiance qui avoit indisposé l'esprit de ce Prince contre l'illustre & trop malheureux Colomb, lui fit encore commettre une injustice contre Balboa; il lui parut aussi dangereux que le premier, & trop entreprenant pour qu'on pût lui confier sans risque le gouvernement des pays qu'il avoit découverts & de ceux qu'il pourroit découvrir encore. On résolut donc de pousser cette grande entreprise avec la plus grande vigueur; mais on prit en même-tems le parti d'envoyer un autre officier à Sainte-Marie pour prendre le titre de Gouverneur à la place de Balboa.

JEAN.

Quelle indignité! Quoi! est-ce ainsi que les princes en agissent avec leurs sujets les plus utiles?

LE PERE.

Les princes seuls, dis-tu, mon cher Jean?

JEAN.

Oui. Voit-on la même injustice se commettre dans les républiques?

LE PERE.

Et sous quelle forme de gouvernement vi-

voient donc les Miltiade, les Thémiſtocle, les Ariſtide, les Socrate? quel fut le ſort de ces grands hommes, l'honneur de leur ſiècle & de leur patrie?

JEAN.

Il eſt vrai, ceux-ci.....

LE PERE.

Mes enfans, je vous ai déjà averti pluſieurs fois qu'un homme de mérite & de courage doit ſe préparer à l'envie, & ſouvent à la haine de la plupart de ſes contemporains; preſque toujours ſes belles actions ſont méconnues. Mais cette injuſtice que les méchans ſeuls lui font eſſuyer, ne doit pas abâttre ſa grande ame; il en eſt amplement dédommagé par l'eſtime que lui accorde l'homme de bien, ſeul appréciateur du vrai mérite; ſon propre cœur devient ſa récompenſe; chaque penſée, chaque ſentiment eſt une jouiſſance pour lui; il s'eſtime lui-même; & s'il porte les yeux vers le Juge ſuprême des bons & des méchans, quelle conſolation n'éprouve-t-il point alors! & que lui importent les vaines clameurs de l'envie? Quant à ce qui regarde les princes & leurs miniſtres, nous devons bien nous garder de les juger avec trop de précipitation; s'ils ont le malheur de ſe tromper, & de ne pas accorder au citoyen qui a bien mérité de la patrie la récom-

pense qui lui est due, ils sont plus dignes de notre compassion que de notre haine, parceque souvent la vérité ne parvient jusqu'à eux qu'à travers mille difficultés qu'ils ne sont pas toujours les maîtres de surmonter. Les infortunés! ils ne voient presque jamais les choses que par les yeux d'autrui! Peuvent-ils dévoiler ce vil adulateur qui cache sa fourberie intéressée sous le masque de l'honnêteté? Est-il étonnant qu'ils s'égarent, qu'ils se trompent, lorsque la vérité, pour parvenir jusqu'à eux, est obligée de passer par la bouche du méchant? Souvent les actions de l'homme de bien sont punies comme celles du scélérat; souvent le méchant renverse le bon, & se met à sa place; mais le prince, mais le ministre qui est l'instrument de cette injustice, ont cru être justes tous deux.

FERDINAND I.

Ah! si j'étois roi, je sais bien ce que je ferois.

LE PERE.

Eh! que ferois-tu?

FERDINAND I.

Je ferois essuyer au premier fourbe qui m'auroit trompé de dessein prémédité, la même punition que notre ami Asmus fit subir au Maréchal de la Cour de l'Empereur du Japon (*).

(*) Cet officier, convaincu de plusieurs fourberies &

LE PERE.

Chaque ami de l'humanité te béniroit pour cette louable févérité; la vérité & la juftice viendroient s'affeoir à tes côtés....... Mais nous voilà écartés de notre narration, & il eft trop tard pour la reprendre aujourd'hui: à demain, mes enfans.

---

de menfonges avérés, fut condamné à perdre une oreille, qui fut confervée dans l'efprit-de-vin, pour fervir d'épouvantail à ceux qui feroient tentés de l'imiter dans fa coupable hypocrifie.



TRENTE-HUITIÈME RÉCIT.

L'HEURE de la narration étant arrivée, le Père la reprit en ces termes :

L'homme qui devoit remplacer Balboa dans le gouvernement du Darien, s'appeloit Pédrarias. Il étoit d'une naiſſance diſtinguée ; ſon extérieur étoit poli & prévenant ; mais les qualités de ſon cœur ne répondoient pas à celles de ſon eſprit & de ſon corps ; ſes ſentimens étoient bas & ignobles : nouvel exemple du peu d'accord qu'il y a ſouvent entre la naiſſance & la vertu. On lui donna quinze vaiſſeaux de la première grandeur, & un corps de douze cents hommes, pour achever la conquête que Balboa avoit commencée. Près de quinze cents gentilshommes s'embarquèrent avec lui, dans le ſeul eſpoir de partager la gloire d'une expédition auſſi importante. Jamais on n'avoit vu des préparatifs auſſi conſidérables entrepris aux ſeuls frais du Roi.

Dès que cette flotte parut à l'iſthme du Darien, Pédrarias envoya un officier à terre, pour notifier à Balboa ſa démiſſion, & l'arrivée d'un nouveau Gouverneur. On s'attendoit à trouver ce héros

célèbre environné de l'éclat convenable à ses grandes actions; on croyoit aussi qu'il s'opposeroit aux ordres du Roi, & qu'il vengeroit, les armes à la main, son honneur & son autorité offensés. On se trompa également dans ces deux conjectures.

Quelle fut la surprise des Espagnols, lorsqu'ils trouvèrent cet homme illustre, des richesses duquel ils s'étoient formé les idées les plus exagérées; lorsqu'ils le trouvèrent, dis-je, couvert d'un habit de coton, occupé, avec quelques Indiens, à couvrir de joncs la misérable cabane qui lui servoit de retraite! L'officier député par Pédrarias n'en pouvoit croire ses yeux : quoi, disoit-il en lui-même, cet homme occupé à ces viles fonctions, cet homme est le célèbre, l'intrépide Balboa?

Mais il s'apperçut bientôt qu'il ne s'étoit point trompé, à la manière noble, courageuse & soumise en même-tems avec laquelle Balboa reçut la déclaration injuste qu'on lui faisoit de la part de son Roi. Il fut étonné, il est vrai, à la vue de tant d'ingratitude: ses soldats frémirent; ils l'exhortoient à soutenir, par la voie des armes, un poste qu'il avoit mérité par tant d'exploits; mais Balboa fut inébranlable dans sa généreuse résolution; & quoiqu'il se vît à la tête de quatre cents hommes, complétés par ceux qui venoient de lui arriver des

Iles, il jugea au-deſſous de lui de ſe venger d'une injuſtice par une infidélité. Il déclara que lui & tous ſes ſoldats étoient ſoumis aux ordres de Ferdinand.

Son orgueilleux ſucceſſeur arrive enfin. Balboa va à ſa rencontre, en l'aſſurant, d'un air reſpectueux, qu'il ſe feroit un plaiſir d'obéir à tout ce qu'il lui plairoit de commander, en ſa qualité de Gouverneur. Pédrarias voulut faire voir qu'il ne regardoit pas cette aſſurance comme un vain compliment: il trouva bon, à cet effet, de lui ôter la garde de tous les tréſors qu'il avoit amaſſés, de ces tréſors qui lui avoient coûté tant de peines, & pour leſquels il avoit expoſé ſi ſouvent ſa vie. Pédrarias commit cette action ſous le prétexte odieux que Balboa s'étoit revêtu ſans aucun titre de la qualité de Gouverneur, & qu'il avoit encouru, pour cette faute, une punition capitale, qu'on vouloit bien commuer en une forte amende. Balboa frémit de ſe voir ravir en un moment tout le fruit de ſes travaux par des mains auſſi indignes: mais ſon grand cœur fut encore à l'épreuve de cette injuſtice.

Pédrarias arrivoit malheureuſement au milieu de cette ſaiſon pluvieuſe dont les influences malignes déſoloient ces contrées. Ses compagnons éprouvèrent bientôt les rigueurs de ce climat mal-ſain qui avoit preſque toujours des ſuites ſu-

neſtes pour ceux même qui y étoient nés. Les Eſpagnols mouroient par centaines, & ceux qui échappèrent à la mort furent réduits aux plus cruelles extrémités par le manque de nourriture & des commodités les plus indiſpenſables de la vie. Tout le monde étoit mécontent de ſe voir ainſi trompé dans ſes eſpérances les plus chères, & tous à l'envi ſollicitèrent le Gouverneur de leur procurer un prompt retour en Eſpagne. Celui-ci employa, pour les appaiſer, un moyen auſſi funeſte par ſes ſuites pour la nouvelle colonie, que pour les malheureux habitans de ces contrées. Il permit à tous ſes compagnons de faire des excurſions dans le pays, tant pour ſe procurer des vivres, que pour amaſſer de l'or: permiſſion dont on n'a jamais abuſé avec plus de licence & de fureur.

On ſe répandit dans tout le pays, juſqu'aux provinces les plus reculées; les habitations furent pillées & détruites, & ceux qui les occupoient eſſuyèrent les traitemens les plus rigoureux. On ne reſpecta pas même l'alliance que Balboa avoit contractée avec pluſieurs contrées; amis, ennemis, tout fut pourſuivi avec l'acharnement le plus cruel; le nom eſpagnol devint en horreur dans cet infortuné pays, & les Indiens ne purent ſe défendre de ranger les Européens dans la claſſe des animaux les plus féroces & les plus deſtructeurs.

Balboa vit avec douleur la deſtruction prochaine de ſa colonie, la ruine des indigènes, & l'anéantiſſement total des vaſtes projets qu'il avoit conçus & médités avec tant de ſoin & de courage. Sa grande ame avoit réſiſté juſqu'alors à toutes les attaques qu'on lui avoit livrées; mais cette dernière laſſa ſa patience. Il réſolut donc d'avertir le Roi des entrepriſes téméraires & inconſidérées de Pédrarias; & la Cour ne put s'empêcher d'ajouter foi à ces inculpations qui portoient le caractère de la vérité. On vit alors la faute qu'on avoit faite d'abandonner à la merci d'un courtiſan ignorant le ſort & les projets d'un ſerviteur auſſi entreprenant qu'intelligent: pour la réparer, en quelque ſorte, Balboa fut nommé Sous-Gouverneur de toutes les côtes baignées par la Mer du Sud, & Pédrarias reçut ordre de le ſoutenir dans toutes ſes entrepriſes, & de ne rien entreprendre perſonnellement ſans avoir pris ſon avis.

Cet ordre, dicté par la ſageſſe, ne fit qu'augmenter la haine & la baſſe jalouſie de Pédrarias. Il falloit obéir; mais cette contrainte, à meſure qu'elle gênoit la paſſion du courtiſan, lui donnoit plus d'activité & de reſſort. Balboa, à peine revêtu de ſa nouvelle dignité, oublia ſon reſſentiment & les torts de ſon rival, avec la grandeur franche & ſimple d'un ſoldat. Il ſe prépara à exé-

cuter les entreprifes qui devoient affurer à l'Efpagne la poffeffion de l'or du Pérou. Il réuffit, après des peines infinies, à embarquer trois.cents hommes fur quatre petits brigantins, qu'il avoit fait conftruire, & ce fut avec ces forces qu'il ofa fe difpofer à renverfer le premier empire du Nouveau-monde.

Balboa alloit partir, lorfqu'il reçut une dépêche de Pédrarias, qui le prioit de retarder fon expédition de quelques jours, & d'accepter une conférence dont il lui indiquoit le lieu. Balboa, peu défiant, n'héfita point à fe rendre aux vœux du Gouverneur; il partit: mais à-peine fut-il arrivé à l'endroit défigné par ce perfide, qu'il fe trouva chargé de fers. Étonné de cet évènement, Balboa ne favoit à quoi l'attribuer: mais il ne refta pas longtems dans cette incertitude. Pédrarias, dont l'ame baffe foupiroit après la perte d'un homme que fes talens & fes fervices alloient élever au-deffus de lui, lui fit faire fon procès, comme à un traître qui nourriffoit des deffeins dangereux contre le Roi & le Gouverneur; l'arrêt de mort fut prononcé. C'eft envain que toute la colonie & les juges même, inftrumens de la cruauté barbare de Pédrarias, implorèrent la délivrance d'un homme auffi important pour le fervice du Roi, & auffi cher à tous les foldats: l'infortuné Balboa laiffa fa tête fur un échafaud.

MATHIAS.

Quelle horreur! .....

FERDINAND.

Mais ce monſtre, ce Pédrarias périt auſſi, ſans doute?

LE PERE.

Non.

FERDINAND.

Non! ..... Le Roi ne fut-il donc pas informé de cette cruauté?

LE PERE.

Oui; mais par qui? comment fut-il informé? par des gens auſſi intéreſſés à la mort de Balboa, auſſi jaloux de ſon mérite que Pédrarias même: on donna à cet attentat des couleurs ſi favorables à celui qui l'avoit commis; la juſtice prétendue en fut ſi bien repréſentée, que la mort de Balboa reſta non-ſeulement impunie, mais que ſon meurtrier même demeura tranquille poſſeſſeur de ſon gouvernement.

DIDIER.

Oh! il aura sûrement reçu ailleurs la punition de cette méchante action.

LE PERE.

Oui, ſans doute, il l'aura reçue, là ou Dieu pèſe toutes les actions des hommes, & récompenſe celles qui ont mérité de l'être, & qui ne le furent pas, comme il punit les crimes qui n'ont pas été vengés.

Cet évènement retarda de quelques années la ruine de l'empire du Pérou. Car comme Pédrarias n'étoit pas assez courageux pour conduire lui-même l'expédition projetée, & que tout homme en état de s'en charger devoit être néceſſairement abattu par l'idée de ſervir ſous les yeux d'un chef auſſi lâche, auſſi ſoupçonneux & auſſi cruel, on ſe borna ſeulement à piller & à maltraiter comme ci-devant les Indiens qui habitoient l'isthme du Darien. Ah! pourquoi ces barbares qui déshonoroient l'auguſte nom de chrétien, ne purent-ils de même oublier pour toujours que le Pérou renfermoit dans ſon ſein des tréſors deſtinés à le déchirer un jour? La ſituation mal-ſaine de Sainte-Marie, & le deſir de ſe ſignaler, engagèrent Pédradrias à demander la permiſſion de transplanter la colonie vers la partie de l'Oueſt, le long des côtes de l'Océan du Sud. Sa prière lui fut accordée, & c'eſt ainſi que furent jetés les fondemens d'une ville que ſon commerce rendit pendant longtems un des principaux établiſſemens de l'Amérique.

JEAN.

Je parie que c'eſt Panama.

LE PERE.

Juſte. Vous la voyez ici, près de ce grand iſthme qui porte le même nom.

JEAN.

Mais le nom de Panama eſt répété; pourquoi cela?

LE PERE.

Fais attention que le mot *vieux* eſt joint au premier, & c'eſt-là que Pédrarias s'établit; l'autre déſigne la nouvelle ville de ce nom.

PIERRE.

Il y a donc aujourd'hui deux Panama?

LE PERE.

Non; l'ancien Panama fut attaqué, il y a environ un ſiècle par le Capitaine anglois Morgan, qui le réduiſit en cendres. On jugea à propos de rebâtir cette ville & de lui donner une ſituation plus favorable encore que la première. On choiſit l'embouchure d'une rivière, appelée *grande* par les Eſpagnols (Rio-grande); telle eſt l'origine de Panama moderne. Je vous ai dit que cette ville fut pendant aſſez longtems une des places les plus commerçantes de l'Amérique; quelle en eſt la raiſon? parce que Panama étoit l'unique entrepôt de toutes les marchandiſes qui paſſoient d'Europe dans l'Amérique du Sud, & de celle-ci en Europe. Les négocians du Pérou & du Chili envoyoient leur or, leurs perles, leur cacao, leur quinquina, & en général toutes les autres productions de cette partie du monde, à Panama, pour être transportées de-là par terre à Porto-bello par la voie de l'iſthme. Porto-bello recevoit les productions européennes; & celles-ci, conduites de même à

Panama, paſſoient au Pérou & au Chili. Panama étoit donc le centre de réunion de ce commerce important entre l'Europe & l'Amérique eſpagnole; & vous pouvez vous figurer, d'après cette diſpoſition, le rang que cette place devoit tenir parmi les villes de commerce.

NICOLAS.

Ne jouit-elle donc plus du même avantage?

LE PERE.

Pas abſolument; car dès que les Eſpagnols eurent perdu la Jamaïque, les Anglois, nouveaux poſſeſſeurs de celle-ci, firent un commerce de contrebande avec les côtes de la terre ferme, qui porta un préjudice conſidérable à l'ancien commerce des Eſpagnols.

FREDERIC.

Qu'entendez-vous par contrebande?

LE PERE.

Dans pluſieurs pays le gouvernement a jugé à propos de défendre, ſous des peines très-ſévères, l'entrée de certaines marchandiſes, ſoit parcequ'il ne veut pas en permettre la conſommation, ſoit parcequ'il ſouhaite de jouir ſeul de l'avantage de les faire venir & de les vendre. Ce ſont ces marchandiſes défendues, qu'on appelle *de contrebande.* Celui qui au mépris des loix veut les introduire impunément dans l'Etat où elles ſont défendues, doit

néceſſairement faire ce commerce clandeſtinement ; il faut, ſi je puis m'exprimer ainſi, qu'il s'inſinue ſans que perſonne s'en apperçoive. Les uns doublent le Cap-Horn. — Vous ſavez ce que je veux dire.

TOUS à-la-fois.

Oui ; ici-bas, près de la Terre de Feu, au-deſſous de l'Amérique !

LE PERE.

Les autres paſſent le détroit de Magellan, qui, comme vous le ſavez, ſépare la Terre de Feu de l'Amérique. Ils montent la mer du Sud, juſqu'à ce qu'ils puiſſent trouver un endroit propre à recevoir leurs marchandiſes & à leur en fournir d'autres. Il eſt vrai que les Eſpagnols prennent beaucoup de précautions pour éluder les entrepriſes des contrebandiers ; ils entretiennent à cet effet des vaiſſeaux appelés gardes-côtes, parcequ'ils croiſent toujours le long des côtes ; mais les contrebandiers ſavent ſi bien prendre leurs meſures, qu'ils abordent preſque toujours en l'abſence des vaiſſeaux qui les épient.

La paix d'Utrecht porta un préjudice plus notable encore à ce commerce des Eſpagnols. Vous n'ignorez pas ſans doute quelle fut la guerre terminée par cette paix ?

PLUSIEURS en même-tems.

La guerre de la ſucceſſion à la couronne d'Eſpagne.

LE PERE.

Juſte. Par cette paix, les Eſpagnols furent obligés de promettre aux Anglois, 1° qu'ils achetteroient d'eux ſeuls les eſclaves dont ils auroient beſoin pour leurs poſſeſſions du Pérou; 2° qu'il ſeroit permis aux Anglois d'envoyer annuellement un vaiſſeau chargé de cinq cents tonneaux de marchandiſes, à chaque foire qui ſeroit tenue dans l'Amérique eſpagnole. Cette dernière faveur ne paroiſſoit pas d'une bien grande importance; mais elle le devint, par l'uſage qu'en firent les Anglois: car au lieu du vaiſſeau porté à cinq cents tonneaux, ils augmentèrent inſenſiblement juſqu'à mille; & pour en tirer tout le parti poſſible, ils le faiſoient ſuivre de pluſieurs autres bâtimens chargés des vivres ſeulement. Bientôt ces prétendues chaloupes munitionnaires changèrent de deſtination en multipliant leur utilité; elles chargèrent des marchandiſes que l'on avoit ſoin de transporter clandeſtinement ſur le vaiſſeau à meſure que celui-ci vendoit les ſiennes à la foire, de manière qu'elles avoient l'air d'être arrivées de ſon bord. Cette contrebande, l'accroiſſement continuel de la navigation dans la mer du Sud, don-

nèrent bientôt au commerce des Efpagnols vers le Darien, une atteinte fi confidérable, que Panama & Porto-bello dûrent néceffairement beaucoup perdre de leur ancienne fplendeur.

MATHIAS.

Voici, pour le coup, le Père bien écarté de fa narration.

LE PERE.

Tu as raifon, mon cher Mathias; je m'en fuis tellement écarté, qu'il ne me faut pas peu de tems pour me rappeler le fil des évènemens que j'ai à vous raconter. A demain donc, mes enfans.



TRENTE-NEUVIÈME RÉCIT.

LE PERE.

ALLONS, mes enfans, me voici de nouveau ſur la voie que j'avois abandonnée; ſi vous le deſirez, nous continûrons à la frayer en droite ligne.

TOUS.

Oh, oui, de grace!

LE PERE.

Pédrarias fut occupé pendant quelques années à la conſtruction de ſa nouvelle ville, & à la conquête des malheureuſes peuplades d'Indiens qui habitent ce long iſthme qui s'étend entre l'Océan du Nord & celui du Sud. Le projet de Balboa ſur le Pérou reſtoit ſans exécution. Ce ne fut qu'en 1524, c'eſt-à-dire, ſix ans après le commencement de l'expédition du Mexique, qu'on s'en occupa de nouveau; & c'eſt ainſi que je ſuis enfin parvenu heureuſement à l'époque qui devoit finir ma précédente narration.

THEODORE, avec feu.

Ah! nous voici à Pizarre, à Pizarre!.....

LE PERE.

Oui, à Pizarre!

TOUS.

Ah! ah!

LE PERE.

Hélas, mes enfans! il faut vous le dire; je ne dois, en fidèle historien, je ne dois pas tromper votre attente. — Ce Pizarre, cet homme, le héros de l'entreprise dont j'ai à vous entretenir, n'est pas, je le sens d'avance, l'homme qui méritera votre amour.

TOUS.

Oh!

LE PERE.

Sans doute son inébranlable fermeté vous étonnera; vous admirerez la patience qui sut triompher des obstacles & des souffrances; plus d'une fois vous frémirez au récit des dangers que le courage de cet homme extraordinaire dissipa avec une activité & une prudence dont l'histoire fournit peu d'exemples; mais, hélas! que sont ces grandes qualités sans l'union de la probité, de la sensibilité & de l'humanité qui compâtit avec chaleur au malheur d'autrui? Elles changent de nature; elles deviennent un couteau entre les mains d'un furieux, qui s'en sert, non pour couper le pain de l'indigent; mais pour le lui plonger dans le sein, pour s'en

porter des coups à lui-même. C'eſt pour vous convaincre de cette vérité frappante; c'eſt pour faire décider au tribunal de votre cœur, que ſans la probité & l'humanité, les qualités les plus brillantes ceſſent d'être reſpectables aux yeux des honnêtes gens; c'eſt, dis-je, par ce ſeul motif, que je vais vous appeler ſur une des ſcènes les plus horribles dont l'hiſtoire faſſe mention, ſur une ſcène preſque toujours baignée des larmes & du ſang des malheureux. Je le ſais d'avance, mes chers enfans, je le ſais; ſouvent ma main tremblera, lorſqu'elle lèvera la toile qui doit mettre à découvert quelques actions de cette terrible tragédie; mais, malgré l' horreur qu'elles m'inſpirent, je n'héſiterai pas de vous en faire part, ſi vous me promettez de prendre chaque fois la ferme réſolution de ne jamais vous laiſſer dominer par le fol amour d'une gloire mal-entendue, par l'inſatiable cupidité de l'or; mais de conſulter, dans toutes vos entrepriſes, la voix de votre conſcience, celle d'une raiſon éclairée par l'humanité & les principes d'une religion ſaine & amie de la douceur. Je vous le demande encore, mes enfans, voulez-vous écouter ma narration à ces conditions?

TOUS.

Oui, mon Père, nous le voulons.

LE PERE.

Je ſuis content; je vais commencer.

Parmi ceux qui s'étoient établis à Panama avec Pédrarias, ſe trouvoient trois hommes extraordinaires, qui vont attirer déſormais toute notre attention. Le premier s'appeloit François Pizarre; le ſecond Diego d'Almagro, & le troiſième Ferdinand de Luques. Les deux premiers nous ſont déjà à-peu-près connus; le dernier étoit un prêtre, qui avoit acquis de grandes richeſſes à Santa-Maria, je ne ſais par quelle voie. Pizarre étoit le fils naturel d'un gentilhomme eſpagnol & d'une courtiſanne. Son père s'occupa peu de ſon éducation, & ſa mère qui n'en avoit point reçue elle-même, fut hors d'état de ſuppléer à ce défaut. Pizarre croiſſoit donc comme un lierre ſauvage & iſolé qui ne trouve aucun ſoutien, aucun appui pour élever ſes rameaux. Son occupation, pendant ſa jeuneſſe, étoit de garder des pourceaux; eſt-il étonnant que ſon ame reſtât fermée aux ſentimens délicats de la ſenſibilité & de l'humanité, qu'une éducation bien dirigée peut ſeule développer & faire fructifier dans le cœur de l'homme?

Malgré ces obſtacles, malgré ſon ignorance abſolue, le jeune Pizarre, par je ne ſais quel mouvement intérieur, avoit de l'éloignement

pour ces occupations baſſes & ſerviles ; ſon eſprit le portoit vers de plus grandes choſes. Il quitta ſon troupeau, à l'inſçu de tout le monde, & ſe fit ſoldat ; mais ſon inquiétude naturelle, ſon amour de la gloire lui fit encore trouver cet état trop borné pour ſes deſirs ; il jeta ſes regards ſur un théâtre plus vaſte & plus élevé ; & à l'exemple de tous les aventuriers entreprenans de ſon ſiècle, il dirigeoit toutes ſes penſées, toutes ſes idées vers le Nouveau-Monde que Colomb venoit de découvrir, & il ne fut tranquille que lorſqu'il put y jouer un rôle.

Déjà il s'étoit ſignalé d'une manière peu commune dans l'expédition de Balboa ; & malgré ſon ignorance, on le jugea digne d'un commandement ſubalterne. Son corps, endurci aux fatigues, paroiſſoit à l'épreuve de toutes les atteintes ; ſon cœur ignoroit la crainte & le portoit au milieu des plus grands dangers ; toujours à la tête de ſes ſoldats, il leur donnoit ſans ceſſe des exemples de courage & d'intrépidité ; toutes les facultés de ſon ame étoient occupées, par une attention ſans relâche, à réparer ce qui leur manquoit du côté des connoiſſances & de l'exercice. Lorſqu'il vit que le jugement, l'activité & la prudence pouvoient ſeuls le tirer de l'obſcurité dans laquelle il étoit né, il employa avec ſoin ces moyens pour les faire ſervir à ſon avantage

dans toutes les occasions qui se présentoient; il réussit, & cet homme, occupé naguère aux fonctions les plus viles, parut né pour commander aux autres, & pour jouer un des plus grands rôles de son tems.

Almagro avoit eu le même sort, eu égard à sa naissance & à son éducation. Pizarre étoit un bâtard; Almagro, un de ces enfans malheureux, abandonnés à la charité du Public, par des parens assez barbares pour ne vouloir, ou assez infortunés pour ne pouvoir se charger eux-mêmes de ce soin précieux. Comme Pizarre, il fut soldat de fort bonne-heure, & la même inclination, le même amour de la gloire le conduisit en Amérique, qui étoit alors la ressource de tous ceux qui n'en avoient plus. Son courage, sa fermeté, son activité, sa force le mettoient de pair avec Pizarre; mais il le surpassoit infiniment en franchise & en loyauté; car ces qualités ne formoient malheureusement point le caractère de Pizarre, dont la prévoyance dégénéroit souvent en astuce & en ruse, & dont la prudence portoit communément la marque de l'hypocrisie & de la fausseté.

Je ne vous dirai rien de Luques, de ce prêtre qui déshonora son caractère, que lorsque j'y serai nécessité par les circonstances : car qui d'entre vous ne frémiroit d'indignation en voyant un mi-

niſtre de la paix, un homme deſtiné par état à prêcher la doctrine pacifique de Jéſus, qui ne frémiroit de voir un tel homme prendre de ſes mains ſacrées le flambeau de la guerre, pour porter le ravage & l'incendie dans une contrée infortunée, & maſſacrer de ſang-froid des milliers d'innocens ? O honte ! ô crime à jamais mémorable ! Quelle douleur de voir que la conſolatrice des affligés, l'aſyle des malheureux, la religion ait nourri dans ſon ſein, ait compté parmi ſes enfans des monſtres nés pour la déſolation des hommes ! Telle eſt la plante mortelle, qui, ſortie d'un terrein fangeux & empeſté, devoit occaſionner un jour la perte des malheureux Péruviens. Les trois aſſociés réſolurent de ſacrifier tous leurs biens pour l'exécution de cette entrepriſe ; & comme Pizarre étoit le moins riche, il fut chargé de la partie la plus difficile, la plus dangereuſe, de la conduite de la petite armée qui devoit découvrir & conquérir le Pérou. Almagro s'engagea à lui envoyer de tems en tems des renforts & des munitions. Le prêtre devoit reſter à Panama, & ſe ſervir des reſſources de ſon eſprit artificieux pour entretenir le Gouverneur dans de bonnes diſpoſitions à leur égard, & pour avoir ſoin, en général, de toutes les affaires relatives à leur complot.

Après qu'ils eurent obtenu le conſentement

de ce Gouverneur, Luques, la honte du facerdoce, fit une démarche qui paroîtroit fouverainement ridicule à tous les gens fenfés, fi elle n'étoit en même-tems fouverainement horrible & déteftable. Il fe rendit à l'églife, où, après avoir célébré la Meffe fuivant l'ufage de l'Églife catholique, il partagea le pain confacré en trois parties, qu'il confomma avec fes deux complices. C'étoit, dit un écrivain fenfé, pour légitimer, par la foi du ferment & par le nom du Dieu de paix, une entreprife dont la bafe repofoit fur des idées de meurtre & de brigandage. Qui ne s'indignera de voir la religion inftituée pour le bonheur & la vertu des hommes, devenir fi fouvent, entre les mains du méchant & de l'hypocrite, l'inftrument du crime & de l'inhumanité.

Tout cet appareil formidable, qui étoit deftiné à renverfer l'empire du Pérou, confiftoit dans un feul vaiffeau, qui portoit cent-douze hommes. C'eft avec cet feul vaiffeau que Pizarre quitta Panama le 14 Novembre de l'année 1525, en cinglant vers le Sud.

C'eft en ce moment, mes enfans, que nous avons befoin de la carte de l'Amérique méridionale, que je vais, à cet effet, déployer devant vous. L'Amérique méridionale commence, comme vous voyez, à l'ifthme du Darien, & s'étend jufqu'à la Terre de Feu, le long de l'extrémité du

Sud de l'Amérique. La première contrée au-delà du Darien eſt, comme vous ſavez, & comme vous pouvez voir de rechef.....

NICOLAS.

Terra-firma.

LE PERE.

Ou Tierra-firme, comme prononcent les Eſpagnols. Vient enſuite.....

THEODORE.

Le Pérou!

LE PERE.

Enſuite.....

TOUS.

Le Chili & les terres magellaniques.

JEAN.

Qui ſont ſéparées par le détroit de Magellan, de la Terre de Feu, ou Terra del Fuego.

CHARLES.

Pourquoi donne-t-on ce nom à cette dernière?

LE PERE.

Parceque ceux qui la découvrirent y trouvèrent quelques volcans.

FERDINAND II.

N'exiſtent-ils plus aujourd'hui?

LE PERE.

Il faut que les montagnes de cette contrée aient ceſſé de vomir des flammes, car les voyageurs modernes n'en font aucune mention. Le

climat de l'Amérique méridionale étoit alors si peu connu, que nos aventuriers choisirent justement la saison la plus dangereuse.

JEAN.

Comment cela?

LE PERE.

Parcequ'ils voyagèrent dans le tems où les vents périodiques sont opposés à la course que les Espagnols furent obligés de tenir.

JEAN.

Je croyois qu'entre les Tropiques le vent étoit toujours le même; je veux dire qu'il n'y régnoit que ce seul vent qu'on appelle vent alizé; & cependant cette contrée est entre les Tropiques.

LE PERE.

Fort bien: mais il faut que tu saches, mon cher Jean, que ces vents alizés ne règnent que sur l'Océan, & qu'ils n'observent pas leur course régulière le long des côtes du continent. Si vous avez envie, mes enfans, d'exercer votre attention, je vous ferai connoître la nature des différens vents qui s'agitent sur notre globe.

LA PLUPART.

Volontiers! oh volontiers!.....

PIERRE.

J'en suis d'autant plus ravi que j'ignore absolument quels sont ces vents dont vous venez de

parler, ainſi que tant d'autres dont on s'entretient ſans ceſſe dans la ſociété.

LE PERE.

Prêtez attention, & je vous garantis que tout ce que j'ai à vous dire vous paroîtra facile & aiſé à ſaiſir.

Entre les Tropiques, & même quelques degrés plus loin vers le Nord & le Sud, il règne au milieu de l'Océan un vent toujours ſemblable & invariable. Là où le ſoleil darde perpendiculairement ſur la terre, ce vent eſt abſolument Eſt. Plus haut au Nord, vers le Tropique du Cancer, il devient Nord-Eſt, & plus bas au Sud, vers le Tropique du Capricorne, il eſt Sud-Eſt. C'eſt-là ce vent alizé dont nous avons parlé, qui ne ſouffle que ſur l'Océan, & qui ſe perd dès qu'il approche de cent & ſouvent de ſoixante milles vers les parties ſolides de la terre.

JEAN.

Je comprends maintenant pourquoi on a diviſé les petites Antilles en Iles du Vent & en Iles ſous le Vent.

LE PERE.

Je ſerois curieux d'écouter tes raiſons.

JEAN.

Les Iles du Vent ſont ainſi appelées, parceque probablement le vent alizé arrive juſqu'à elles; & les Iles ſous le Vent, parceque le vent alizé ceſſe avant de les avoir atteintes.

LE PERE.

Ecoutez, vous-autres: ceci eſt digne de remarque, d'autant plus que l'occaſion d'en parler ne ſe préſentera pas de ſi-tôt.

PIERRE.

Mais quelle eſt donc la cauſe de ce vent alizé?

LE PERE.

J'eſpère encore vous la découvrir. Qu'arrive-t-il lorſqu'en hiver vous ouvrez la porte ou les fenêtres d'un appartement bien chauffé?

PIERRE.

Il y entre ſubitement une très-grande quantité d'air froid.

LE PERE.

Et quelle en eſt la cauſe?

JEAN.

Oh! le Père nous l'a déjà expliquée; parceque l'air de cet appartement échauffé eſt beaucoup plus raréfié, & parconſéquent plus atténué & plus léger que l'air extérieur. C'eſt pourquoi il ne ſauroit aſſez réſiſter à ce dernier qui ſe précipite ſans obſtacle dans l'appartement, dès que la porte en eſt ouverte.

LE PERE.

Juſte; la même choſe arrive auſſi tous les jours avec l'air entre les deux Tropiques. Le ſoleil le domine en quelques endroits tout-à-fait, & dans d'autres un peu moins perpendiculairement. Cet air doit par conſéquent être beaucoup plus

échauffé que l'air qui ne ſe trouve point entre les tropiques & qui ne reçoit les rayons du ſoleil qu'obliquement. L'air entre les deux tropiques ainſi échauffé s'atténue & ſe raréfie, & devient par conſéquent plus léger. Cette eſpèce d'opération achevée, l'air extérieur plus condenſé & plus peſant agit continuellement ſur lui & le pénètre pour rétablir l'équilibre ; & comme le ſoleil ſe meut ou ſemble ſe mouvoir de l'Eſt à l'Oueſt, il faut que l'air voiſin des deux côtés, arrive & pénètre par une double direction oblique ; celui qui ſe précipite de la partie ſeptentrionale doit arriver dans la direction d'un vent Nord-Eſt & celui qui remonte de la partie méridionale, doit pénétrer dans la direction d'un vent Sud-Eſt. Lorſque ces vents ſe rencontrent & ſe heurtent, ils doivent produire abſolument un vent d'Eſt, comme vous pourrez vous en convaincre par la figure ſuivante ; j'y ſuppoſe l'équinoxe où le ſoleil eſt juſtement au-deſſus de l'Equateur



JEAN.

Mais pourquoi ce vent alizé ceſſe-t-il de ſouffler, quand il s'approche des continens?

LE PERE.

Dis-moi, mon ami, pourquoi notre Bille (*) eſt-elle quelquefois, pendant l'été, auſſi paiſible, auſſi immobile qu'un lac?

JEAN.

Parcequ'alors on a fermé les écluſes.

LE PERE.

Le vent alizé s'arrête de même & pour la même raiſon quand il eſt parvenu aux terres-fermes. Les montagnes ſont les écluſes qui s'oppoſent à ſon ſouffle; ſa courſe eſt rallentie non ſeulement immédiatement vers les côtes; mais encore dans une aſſez grande étendue vers la mer: ainſi notre Bille, quand les écluſes ſont fermées, arrête ſon cours non ſeulement vers la partie où elle trouve de l'obſtacle, mais encore beaucoup plus haut.

Outre ces vents alizés, que l'on appelle auſſi vents conſtans, il y en a d'autres encore qui règnent dans certaines contrées à des époques fixes & déterminées. On les connoît ſous le

(*) Petite rivière, qui, après avoir arroſé les campagnes & les prés du Billwarder, ſe jette dans l'Elbe, près des murs de Hambourg.

nom de vents périodiques. Parmi ces derniers on diſtingue ſur-tout ceux que les Hollandois appellent *Mouſſons*, les Anglois *Monſoons*.

NICOLAS.

Quels ſont ces vents ?

LE PERE.

Pendant pluſieurs mois ils ont une direction uniforme ; ils ſemblent alors ſe repoſer pendant quelque tems, comme s'ils vouloient diriger leurs voiles vers le côté oppoſé, & prenant tout-à-coup une direction contraire, ils partent avec force.

Ces vents règnent auſſi aux côtes de la Chine, & dans pluſieurs contrées entre les îles des Indes. Leur direction ne ſe change pas toujours avec tranquillité ; très ſouvent elle eſt ſuivie de tempêtes & d'ouragans terribles. Les marins ont remarqué les endroits où ces accidens arrivent, & ils ſavent les éviter.

Une ſeconde eſpèce des vents périodiques, ſont ceux qui ne ſoufflent que pendant certaines heures de la journée ; ils règnent ſur-tout à la côte du Mexique & à celle de Congo en Afrique ; pendant le jour, on éprouve un vent d'Oueſt venu de la mer, & pendant la nuit, un vent d'Eſt, qui arrive des terres. Il en eſt de même à St. Domingue, avec la différence que le vent d'Eſt venu de la mer s'annonce entre

huit & neuf heures du matin, & fait place vers le soir à un vent d'Ouest. Avant & après le coucher du soleil, il règne un calme profond & général.

La dernière espèce de vents qui s'agitent sur notre globe, sont ceux qui sont particuliers à l'Europe, & qui sont connus sous le nom de changeans ou variables. Ces vents arrivent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; ils sont tantôt froids, chauds, secs ou humides. Les causes qui les produisent sont trop incertaines, pour qu'on puisse leur assigner des règles gérales ou déterminées.

Vous ne me saurez pas mauvais gré, mes enfans, de m'être arrêté si longtems à ces détails, qui doivent vous donner une idée plus nette & plus étendue de la nature de ce globe que nous habitons & qui est notre patrie commune; après la connoissance de Dieu, des hommes & de nous-mêmes, je n'en imagine pas une plus utile que celle dont nous venons de nous entretenir.

D'après cette explication, vous pourrez aussi vous former une idée des dangers & des difficultés de la navigation avant la connoissance de ces vents, de leur nature, de leurs mouvemens différens & des époques de ces mouvemens. Une pénible expérience a pu seule y conduire les

hommes. Vous comprendrez auſſi que Pizarre, manquant de cette connoiſſance, avoit préciſément choiſi le tems le plus défavorable au ſuccès de ſa navigation, puiſqu'il voyageoit dans la ſaiſon où les vents périodiques ſouffloient du Sud au Nord.

Je vous raconterai demain quel fut le ſuccès de cette navigation.



QUARANTIÈME RÉCIT.

LE PERE.

Le même évènement qui m'empêcha hier de continuer la narration du voyage de Pizarre, fut aussi un obstacle pour lui ; il trouva les vents opposés à la route qu'il tenoit. Après avoir erré longtems ; après avoir essuyé, pendant soixante-&-dix jours, les plus grandes contrariétés, il avoit à peine dépassé les îles des Perles, que vous voyez ici, au milieu du grand golfe de Panama, voyage que l'on fait aujourd'hui dans quelques heures.

Il relâcha à différens endroits des côtes ; mais tout ce qu'il y vit, tout ce qu'il y apprit, étoit si décourageant, que tout autre que lui eût peut-être manqué de la constance nécessaire à l'exécution d'une entreprise sujette à tant de traverses. Ici, les yeux se portoient sur des forêts impénétrables, aussi anciennes que la terre qui les portoit ; là, se présentoient des marais profonds, des contrées entières couvertes d'eau ; partout on voyoit accourir des hordes d'hommes sauvages qui se *préparoient* à repousser des hôtes

nouveaux; le besoin se faisoit sentir; les dangers menaçoient de tous côtés; nulle trace d'or, nul vestige de ces richesses dont se repaissoit l'imagination ardente du soldat Espagnol. La disette des vivres étoit si absolue, qu'ils se virent plusieurs fois obligés de se nourrir d'écorces & de branches d'arbrisseaux, quelque peu satisfaisante que cette nourriture dût être. Tous ces inconvéniens, ajoutés aux rigueurs d'un climat humide & mal-sain, enlevèrent une grande partie de cette petite armée, & le reste fut si abbattu, si affoibli, que Pizarre se vit forcé de rebrousser chemin, pour attendre le renfort qu'Almagro lui avoit promis. Il fit voile vers Chuchama, situé vis-à-vis des îles des Perles.

Almagro avoit effectivement rassemblé soixante-&-dix hommes avec lesquels il marchoit au secours de son associé; mais le malheur voulut que ces deux aventuriers se manquassent dans la route qu'ils tenoient. Almagro, dans l'espoir que Pizarre avoit déjà atteint la contrée d'or, cet objet unique de leurs desirs communs, y dirigea sa marche; mais ce ne fut que pour apprendre en chemin la nouvelle de son désastre; les habitans des côtes où il aborda lui opposèrent de même la plus vigoureuse défense; &, dans une attaque très-vive qu'il y eut entr'eux & les Espagnols, Almagro, blessé

d'un coup de flèche, perdit un œil; il fut donc obligé de retourner ſur ſes pas. A ſon arrivée aux îles des Perles, il apprit le lieu où ſe tenoit Pizarre, & il ſe hâta de le joindre.

Leur entrevue adoucit le ſouvenir des maux qu'ils avoient eſſuyés; elle raffermit leur réſolution au point que, ſans délibérer plus long-tems, ils prirent le parti de remettre en mer. Le ſort leur fut plus favorable: ils trouvèrent, il eſt vrai, les mêmes obſtacles; mais ils y opposèrent une patience, un courage égal; ils réuſſirent à toucher à la baie de Saint-Matthieu, près de la côte de Quito. Ils mirent pied à terre à Kacames, peu éloigné de l'embouchure de la rivière des Émeraudes.

Quelle différence entre cette contrée & celles qu'ils avoient parcourues! Quito, la province la plus étendue & la plus belle du Pérou, eſt en même tems une des contrées les plus agréables & les plus délicieuſes de la terre; quoiqu'elle ſoit preſque immédiatement ſous la ligne, l'air en eſt cependant ſi doux & ſi tempéré, qu'un printems perpétuel ſemble y régner & réaliſer les agrémens que la Fable prête à l'âge d'or.

FERDINAND II.

Comment peut-il ſe faire que Quito jouiſſe de ce privilège dont ſont cependant privées les autres contrées expoſées au même ſoleil?

LE PERE.

Cela provient en partie du voiſinage des Cordillères, couvertes de neiges & de glaces éternelles; en partie auſſi de l'Océan du Sud qui baigne les côtes de cette contrée. De quelque côté qu'arrive le vent, il amène toujours avec lui, une fraîcheur tempérée au point qui nous eſt le plus agréable. L'air eſt ſi pur, ſi doux, que tout le monde, en le reſpirant, croit respirer la force & la ſanté; il n'eſt point obſcurci & corrompu par cette multitude d'inſectes qui déſolent la plus grande partie des autres contrées de l'Amérique. La terre ouvre un ſein inépuiſable; tout germe, tout croît, tout proſpère, tout ſe multiplie à l'infini. Le printems, je n'ai pas aſſez dit, l'été & l'automne règnent en même tems dans ce paradis terreſtre. Là on voit l'arbre bourgeonner, porter des fleurs & des fruits dans chaque ſaiſon. Cependant....

THEODORE.

Quel délicieux pays! c'eſt-là, mon Père, que nous devrions aller!

LE PERE.

Ce deſir eſt-il bien ſincère?.... Ecoutez la ſuite. La Providence, pour ne pas donner à ce pays un avantage ſi marqué ſur tous les autres, & pour empêcher les hommes d'être trop livrés aux plaiſirs d'un monde qu'ils ne doivent en-

visager que comme une école faite pour les perfectionner & les rendre dignes d'une destinée plus élevée, la Providence, dis-je, a contrebalancé les agrémens multipliés dont nous venons de parler, par quelques peines. Au ciel le plus serein, succède souvent tout-à-coup, vers le milieu du jour, la tempête la plus affreuse; des nuages épais & noirs couvrent l'horizon & pronostiquent des ouragans inconnus dans nos climats. A ce spectacle, la terreur s'empare des hommes & des animaux, & ce n'est point envain. Le ciel paroît en feu; la foudre fend la nue; le tonnerre qui résonne sur les hautes montagnes, qui en est renvoyé dans la vallée, fait trembler la terre, & les secousses qu'elle éprouve causent ordinairement les plus cruels dégats. Heureusement pour les habitans que ces phénomènes dangereux sont précédés par quelques indications qui les engagent à prendre des précautions pour éviter une destruction générale.

CAROLINE.

Comment cela?

LE PERE.

L'air commence d'abord par s'agiter, & ce mouvement est accompagné d'un bruit sourd & confus. Tous les oiseaux semblent être saisis d'un vertige subit qui les fait errer çà-&-là dans le vague des airs. Ils ne peuvent diriger

leur vol à volonté; mais ils s'élancent comme par bonds & par ſauts; on les voit donner de la tête contre les arbres, les murs & les rochers; ils paroiſſent abſolument privés de leur inſtinct ordinaire. Bientôt après un bruit ſouterrain ſe fait entendre; les chiens l'augmentent par des hurlemens effroyables; tous les autres animaux ſont mornes & tranquilles; ils écartent les jambes comme s'ils craignoient de voir manquer la terre qui les ſoutient; à moins qu'ils ne ſoient avertis d'ailleurs par l'expérience des tremblemens de terre précédens. A ce ſigne, les hommes quittent leurs habitations; ils volent en plein champ; le cri des enfans & des femmes, l'obſcurité qui couvre la terre, le bruit des vents déchaînés, les convulſions de toute la nature forment alors le ſpectacle le plus effrayant. Lima, la capitale de Pérou. ....

PIERRE.

Hélas! je m'en rappelle encore, cette ville a été dévaſtée quatre fois par ces terribles accidens.

LE PERE.

Juſqu'à ce qu'enfin elle fut changée en un tas de ruines, il y a environ 36 ans.

FERDINAND II.

Mais n'a-t-elle pas été rebâtie?

LE PERE.

Oui, & avec des précautions plus ſages que les premières; aulieu de ces maiſons hautes & ſolides qui ne donnent que plus de priſe à un tremblement de terre, on a conſtruit à la manière du pays des bâtimens d'un ſeul étage, & parconſéquent moins expoſés aux ravages des commotions de la terre. — Eh bien, Théodore, irons-nous encore à Quito ou à Lima?

THEODORE.

Non, non, je ne veux rien avoir à démêler avec les tremblemens de terre.

LE PERE.

Contentons-nous donc de nous y tranſporter en idée, & de voir ce que firent Pizarre & Almagro après leur réunion.

L'aſpect de ce pays délicieux, & la vue des habits de laine & de coton qu'en portoient les habitans, de l'or & de l'argent qui leur ſervoient d'ornemens, perſuadèrent aux Eſpagnols qu'ils étoient parvenus au terme de leurs deſirs; mais les fatigues de la route & les maladies avoient tellement diminué leur nombre, que le reſte n'oſa point s'expoſer à pénétrer dans l'intérieur du Pérou. Après de mûres délibérations, on réſolut enfin qu'Almagro retourneroit à Panama pour y prendre un renfort; & Pizarre devoit, pendant cet intervalle, reſter dans la petite île de Gallo,

que vous voyez ici, à peu de diſtance de la terre ferme. C'étoit-là qu'il vouloit attendre les ſecours que ſon ami s'apprêtoit à lui amener. Celui-ci part; mais, à ſon arrivée à Panama, il trouve de grands changemens. Pédrarias étoit démis de ſon gouvernement, & il avoit pour ſucceſſeur un certain Pedro de-los-Rios. Ce nouveau Gouverneur, d'un génie peu élevé, trouva le projet des trois aventuriers ſi extravagant, l'exécution lui en parut ſi chimérique, qu'il fit défendre toute levée ultérieure d'hommes. Ce ne fut point aſſez; il envoya un vaiſſeau qui devoit ramener Pizarre & ſes compagnons; délai malheureuſement trop court pour les infortunés Péruviens, qui étoient bien loin encore de ſoupçonner le ſort cruel qui les menaçoit!

Le vaiſſeau atteint l'île de Gallo, & Pizarre... Devinez...

MATHIAS.

Pizarre retourne à Panama.

LE PERE.

Non!

THIERRI.

Pizarre s'en empare, & fait voile vers le Pérou.

LE PERE.

Non! Pizarre refuſe d'obéir aux ordres du Gouverneur, malgré les murmures de ſes ſol-

dats abbattus par les maux qu'ils avoient soufferts, & par le souvenir de ceux qui avoient coûté la vie à une grande partie d'entr'eux. Pizarre, sans s'étonner, décrit avec son épée un cercle autour de lui, & d'un ton ferme & assuré il ordonne à ceux qui vouloient l'abandonner, d'en sortir, pour qu'il pût distinguer ses fidèles camarades d'avec ceux qui ne l'étoient pas. Il a la douleur de voir la plus grande partie de sa petite armée s'avancer aussitôt pour le quitter. Treize Espagnols seulement & un mulâtre, gens déterminés comme leur chef, prêts à affronter, comme lui, tous les dangers, se mettent à ses côtés; c'en étoit assez pour Pizarre; il résolut, d'attendre avec ces hommes courageux & fidèles, ce qu'il espéroit de son bonheur & du zèle de son associé.

CONRAD.

Père, qu'est-ce donc qu'un mulâtre?

LE PERE.

Prie Jean de te le dire.

CONRAD.

Eh bien, Jean?

JEAN.

Un mulâtre est un homme qui a pour père un Européen, & une Africaine pour mère.

PIERRE.

Veux-tu savoir aussi ce que c'est qu'un mètif?

CONRAD.

Très volontiers.

PIERRE.

Ce ſont des hommes dont les parens étoient européens & indiens.

THEODORE.

Je croyois que c'étoient-là les créoles ?

JEAN.

Mon Dieu, non ! il n'y a que les deſcendans des Européens qui ſe ſont établis en Amérique, à qui on a donné ce nom.

THEODORE.

Il eſt vrai.

LE PERE.

Mais qui de vous pourra me dire comment on appelle ceux qui, nés en Europe, ſe ſont établis en Amérique ?... Quoi, aucun ne le ſait ! il faut donc vous le dire : on les nomme chapetons. Ce ſont les habitans les plus conſidérés de l'Amérique ; ils ſont ſuivis des créoles, ceux-ci des mulâtres & ces derniers des nègres ; les Indiens, les indigènes, les naturels du pays, forment la claſſe la plus mépriſée.... Mais revenons à notre hiſtoire.

Comme l'île de Gallo, par ſa proximité avec le continent, n'étoit pas une retraite bien aſſurée, & qu'elle manquoit d'ailleurs d'eau douce, Pizarre réſolut d'aborder dans un autre île qu'il

avoit découverte, & à laquelle il avoit donné le nom de Gorgone (*) à cause du coup-d'œil effrayant qu'elle présentoit de loin aux navigateurs. Il entreprit ce voyage dans un vaisseau si délabré qu'il menaçoit une ruine continuelle & prochaine. Il fut cependant assez heureux pour aborder; & il se prépara alors à mener un genre de vie dont les premiers essais étoient faits pour désespérer des gens moins intrépides & moins endurcis aux fatigues.

L'île de Gorgone, située, comme vous le voyez, au quatrième degré de latitude du Nord, est représentée par tous les voyageurs, comme le séjour le plus affreux & le plus incommode. Ses forêts épaisses & sombres, ses rochers escarpés lui donnent un air vraiment terrible & imposant; son climat est un des plus mal-sains que l'on connoisse. Rarement le soleil perce les noirs & épais nuages qui l'enveloppent; l'air, chargé de vapeurs pestilentielles, occasionne des maladies & souvent la mort à celui qui le respire; le nombre des insectes & des reptiles de tous les genres est multiplié à l'infini. Pesez tous ces inconvéniens; mettez dans la balance le défaut des commodités les plus indispensables de la vie;

(*) Les Gorgones étoient trois sœurs, dont la tête hérissée de serpens, & la difformité générale de leur corps ont beaucoup prêté à l'imagination des poètes.

ajoutez la crainte de ne ſe voir peut-être jamais délivrés de cet exil rigoureux, & prononcez enſuite ſur le courage, ſur la grandeur d'ame de Pizarre & de ſes compagnons, qui préfèrent cet affreux ſéjour à l'abandon de leurs deſſeins.

La première occupation de nos inſulaires fut de conſtruire un canot qui devoit leur ſervir à prendre plus aiſément le poiſſon qu'ils ſe propoſoient de pêcher. Ils réuſſirent; & Pizarre, pour ſatisfaire aux beſoins de ſes braves camarades, travailla avec la plus grande ardeur, à leur procurer ce genre de ſubſiſtance; ni la chaleur brûlante du midi, ni la piquûre douloureuſe des inſectes, ni les orages ne purent l'ébranler dans l'exécution de cette généreuſe réſolution. Dans d'autres momens de la journée, il parcouroit les bois les plus difficiles, & tout ce qu'il rapportoit de ſa chaſſe étoit deſtiné à ſes amis. Pluſieurs d'entr'eux tombèrent malades, malgré ces ſoins aſſidus; les autres affoiblis alloient périr ſans le ſecours de leur chef dont le corps étoit à l'épreuve de toutes les attaques.

Cinq mois étoient paſſés, & aucun vaiſſeau n'avoit paru. La patience & les forces commençoient à manquer, lorſqu'ils prirent la réſolution déſeſpérée de ſe confier à un radeau, & de tâcher de gagner le continent par le grand Océan. A peine eurent-ils mis la main à l'œuvre pour

conſtruire ce frêle édifice, qu'ils apperçurent un vaiſſeau voguer à pleines voiles, & atteindre en peu de tems la rade de leur île. La joie fut générale & inexprimable, & d'autant plus vive lorſqu'ils virent que ce ſecours leur étoit envoyé par les aſſociés de Panama, qui avoient enfin réuſſi à perſuader le Gouverneur.

Qui auroit cru que des gens qui venoient de ſouffrir de ſi grands maux, dont l'idée étoit encore récente, puſſent prendre un autre deſſein que celui de ſe rembarquer pour retourner à Panama? Mais non; ces hommes, faits autrement que les autres, oublient à l'inſtant toutes les déſolations qu'ils avoient ſouffertes; ils perſiſtent dans leur ancienne réſolution. Pleins d'ardeur, ils montent le vaiſſeau deſtiné à leur retour dans la patrie, & font voile, non vers Panama, mais au Sud-Eſt, vers le Pérou.

La deſtinée des infortunés Péruviens étoit accomplie. Après une navigation de vingt-&-un jours, Pizarre atteignit cette partie de la côte du Pérou ſur laquelle eſt ſituée la ville de Tumbes. Il jeta l'ancre dans ſa rade.

HENRI.

Qu'eſt-ce donc qu'une rade?

LE PERE.

Je vais te l'expliquer: tu ſais déjà ce que c'eſt qu'un port; repréſente-toi maintenant cet eſ-

pace d'eau qui ſe trouve immédiatement au-delà de l'endroit qui protège les vaiſſeaux contre les vents & les flots; cette eau, dis-je, qui ſe trouve à la ſortie du port n'eſt pas encore auſſi profonde que le reſte de la mer.

HENRI.

Non.

LE PERE.

Eh bien, cette partie de la mer au-delà du port, protégée contre les vents par les détours du rivage, cette partie moins profonde que le reſte de la mer, & par conſéquent plus propre à l'ancrage, s'appelle une rade. Les vaiſſeaux trop chargés pour entrer dans le port même, s'y mettent à l'abri, ainſi que ceux qui l'ont quitté, & qui attendent un vent favorable pour le départ; & ceux enfin qui y ſont retenus par les vents contraires.

FERDINAND.

Mais la rade ſuppoſe-t-elle toujours un port?

JEAN.

Non; le Père & moi, nous avons vu à Elſeneur une rade ſans port.

LE PERE.

Oui; & Elſeneur n'eſt point unique dans ce genre. Quant au premier cas, la plupart d'entre

vous ont pu le remarquer à Trawemunde....... (*) Laissons jusqu'à demain Pizarre dans la rade de Tumbes ; & si je trouve alors le vent favorable, je lui ferai prendre terre.

(*) Rade de Lubec ; c'est l'embouchure de la Trawe.



QUARANTE-ET-UNIÈME RÉCIT.

CHARLES.

Eh bien, mon Père, le tems eſt beau & le vent très favorable.

LE PERE.

Il eſt vrai; vous avez tous fait le devoir qui vous a été impoſé aujourd'hui, & vous ſavez que c'eſt-là le vent qui me pouſſe dans ma narration. Préparez-vous, je mets à la voile.

A peine Pizarre avoit-il jeté l'ancre dans la rade de Tumbes, qu'il fut viſité par quelques Péruviens qui ne purent ſe laſſer d'admirer la ſingulière ſtructure du vaiſſeau & les hommes blancs & barbus qui le montoient. Ils partirent tout-à-coup, & avec beaucoup de précipitation, pour le rivage, d'où l'on vit arriver a quelques momens après, pluſieurs canots chargés de vivres & de boiſſons différentes contenues dans des vaſes d'or & d'argent? Quel coup-d'œil pour les Eſpagnols, auſſi avides d'or que de nourriture! C'étoit le Cacique de la contrée qui exerçoit cette hoſpitalité envers les deſtructeurs

futurs de sa patrie. Il les fit prier, en même tems, de se rendre à terre, en offrant de les approvisionner de tout ce dont ils auroient besoin.

Les Espagnols brûloient d'envie de répondre à cette invitation, & de remplir leurs mains avides, des trésors du pays; mais Pizarre, guidé par sa prudence ordinaire, n'accorda cette permission qu'à deux hommes, un Espagnol & un nègre. A leur approche, les Péruviens les entourent; ils ne savent lequel des deux, de l'Européen ou de l'Africain, ils doivent le plus admirer; l'un & l'autre deviennent pour eux une merveille dont ils n'avoient jamais imaginé l'existence.

CAROLINE.

Quelle est donc la couleur des Péruviens?

LE PERE.

Ils sont de couleur de cuivre. — Ils se décidèrent cependant pour le Nègre, dont la couleur étoit plus saillante. Ils le lavèrent pour voir si l'eau n'emporteroit pas cette couleur qui leur paroissoit si extraordinaire, & vous pouvez vous figurer l'étonnement dont ils furent saisis, en voyant l'inutilité de leurs efforts.

Tout ce que ces deux envoyés de Pizarre remarquèrent, pendant leur séjour à terre, les confirma dans l'opinion où ils étoient, des grandes richesses de cette contrée. Ils virent dans

les maiſons des habitans qui s'empreſſoient de les ſervir, des vaſes d'or & d'argent deſtinés aux uſages les plus ordinaires; les Péruviens eux-mêmes portoient différens ornemens formés de ces métaux. Leurs habits de coton & de laine, pluſieurs autres objets faits avec art & avec induſtrie, prouvoient que ce peuple étoit beaucoup plus policé & plus intelligent que les autres nations de l'Amérique.

NICOLAS.

Où les Péruviens avoient-ils donc pris cette laine, puiſqu'ils manquoient de moutons?

LE PERE.

Il eſt vrai qu'ils en manquoient; mais il exiſtoit un autre animal à laine, qui a beaucoup de rapport avec le mouton, & que les Eſpagnols apprirent à connoître pour la première fois.

QUELQUES-UNS.

Oh! je ſais, je ſais quel eſt cet animal!

LE PERE.

Voyons.

TOUS.

C'eſt un lama.

LE PERE.

Un lama! d'où le ſavez-vous?

JEAN.

Hi, hi, de Robinſon! je me rappelle fort bien

que le Père nous disoit que le lama étoit indigène du Pérou.

LE PERE.

Je suis très satisfait de voir que vous n'avez pas oublié cette anecdote. J'ignore si je vous ai fait connoître alors les différens noms que l'on a donnés à cet animal.

JEAN.

Oui; ne l'appelle-t-on pas aussi le mouton péruvien?

THIERRI.

Et le mouton-chameau, à cause de son cou long & arcqué semblable à celui d'un chameau?

PIERRE.

Fort bien; mais il me semble qu'il a un troisième nom....gua....gua....

LE PERE.

Guanako.

PIERRE.

Oui, oui, guanako.

LE PERE.

Si vous avez envie de connoître cet animal un peu plus particulièrement, j'entrerai dans quelques détails à son égard.

TOUS.

Très volontiers! très volontiers!

LE PERE.

La ressemblance de cet animal avec le mouton

& le chameau, eſt peu marquée. Il n'a que la laine du premier, & le cou allongé du ſecond. Sa tête eſt petite, aſſez conforme à celle du cheval. Une fente qui ſe trouve dans ſa lèvre ſupérieure, lui ſert à lancer ſa ſalive à la diſtance de dix pas, contre ceux qui l'ont offenſé. Sa hauteur eſt d'environ quatre pieds, & ſa longueur de cinq à ſix; mais le cou forme ſeul la moitié de cette meſure réciproque. La couleur des guanakos ſauvages eſt d'un rouge pâle; celle des domeſtiques eſt blanche, noire ou bigarrée.

Cet animal eſt d'ailleurs d'une utilité multipliée, non ſeulement à cauſe de ſa toiſon & de ſa chair, mais encore à cauſe de ſon aptitude à porter des fardeaux. Chargé d'un poids de plus de deux quintaux, il gravit les montagnes les plus eſcarpés. Il eſt vrai que ſa marche eſt lente; mais ſon pas en eſt d'autant plus sûr. Il va d'une haleine, quatre ou cinq jours de ſuite; mais cette épeque paſſée, il prend lui-même un repos de vingt-quatre heures. Sa nourriture eſt peu coûteuſe; quelques herbes qu'il trouve ſur ſa route lui ſuffiſent. Il peut abſolument ſe paſſer de boiſſon, parceque ſa ſalive abondante lui en tient lieu.

Le guanako eſt d'un tempérament doux, ſérieux & phlegmatique; ſa patience, ſa ſobriété ne finiſſent qu'avec ſes forces; alors ni les careſſes,

ni les coups ne réuſſiſſent à lui faire quitter la place qu'il occupe. On dit que leur opiniâtreté en ce point eſt ſi forte, qu'ils aiment mieux périr en ſe frappant la tête contre la terre que de céder.

Les Péruviens faiſoient le plus grand cas de cet animal utile; ils le chériſſoient comme un ami, comme un camarade. Le jeune lama destiné pour la première fois à s'aſſocier aux travaux de ſon maître, donnoit toujours lieu à une fête auſſi ſplendide que touchante. Tous les amis, tous les parens du poſſeſſeur s'aſſembloient chez lui. Les lamas étoient ornés & couronnés de rubans; deux jours entiers étoient conſacrés à des fêtes & à la célébration du premier exercice de leurs forces. On voyoit de tems en tems quelques perſonnes ſe ſéparer du reſte des convives & des danſeurs, courir vers l'étable qui renfermoit le guanako, le combler de careſſes & lui adreſſer les diſcours les plus tendres. Les fêtes paſſées, on commençoit à s'en ſervir; mais les ornemens dont ils étoient chargés pendant les deux jours de leur inauguration, leur reſtoient, juſqu'à ce qu'ils tombaſſent d'eux-mêmes.

THEODORE.

Pourquoi ce bon, cet utile animal n'eſt-il point porté en Europe?

LE PERE.

On en a tranſporté pluſieurs; mais les essais

qu'on en fit ne furent jamais heureux. Tous ceux qui furent envoyés du Pérou en Espagne, périssoient à mesure qu'ils arrivoient.

THEODORE.

Pourquoi donc?

LE PERE.

Parcequ'il fait très chaud en Espagne, & que ces animaux sont accoutumés à l'air vif & frais des Cordilières.

MATHIAS.

Il faudroit, en ce cas-là, les transporter en Suisse; je crois qu'ils vivroient dans le voisinage des Alpes.

LE PERE.

Cette idée n'est pas neuve; on a déjà été tenté plusieurs fois de l'exécuter, & nous ne sommes peut-être pas éloignés de la voir réalisée.

FREDERIC.

Si jamais je vais au Pérou, je ne manquerai sûrement pas d'amener quelques guanakos avec moi; j'essaîrai alors si, transportés sur le Bloksberg, je pourrois réussir à leur conserver la vie.

LA MERE.

Je t'exhorte beaucoup, mon cher Frédéric, a persévérer dans cette résolution; & j'espère que tu voudras bien m'en céder une paire, s'il se trouve assez de place sur ton vaisseau.

FREDERIC.

Avec bien du plaisir; je le promets.

LE PERE.

C'en est assez; poursuivons notre histoire.

Le Cacique de la contrée avoit sur-tout les yeux attachés sur le fusil que portoit l'un des Espagnols; il fut curieux d'en connoître l'usage. L'Européen le satisfit; il fit feu contre une planche qui fut percée d'outre en outre. Plusieurs des assistans tombèrent à terre saisis de frayeur, les autres remplirent l'air de leurs cris, & le Cacique lui-même ne put s'empêcher de témoigner le plus grand étonnement. Il fit apporter un vase plein d'une liqueur inconnue aux Espagnols; il le présenta à l'Européen, en lui disant: „ prends & bois, puisque tu es assez puissant pour occasionner un tel bruit. En vérité! „ tu ressembles au tonnerre du ciel." Les détails que Pizarre reçut par ses deux ambassadeurs, le convainquirent de la témérité qu'il y auroit de vouloir attaquer avec une poignée de monde, une nation aussi bien gouvernée & aussi nombreuse que la péruvienne. Il se vit donc obligé d'abandonner pour le moment cette entreprise, & de se contenter de cotoyer les rives de ce délicieux pays, pour en prendre une connoissance plus étendue. Dans cette vue, il fit lever

l'ancre pour continuer fa route plus avant vers le Sud.

On s'arrêta de nouveau à Payta, port fitué fous le cinquième degré de latitude méridionale, parconféquent à foixante-&-quinze milles en-deçà de l'Équateur. La renommée avoit précédé Pizarre ; on l'avoit annoncé comme le chef d'une troupe d'hommes blancs & barbus, doux & pacifiques, & donnant volontiers ce qu'il prévoyoient pouvoir faire plaifir aux autres. Oh ! pourquoi les Européens ne s'emprefsèrent-ils pas à juftifier pour toujours cette bonne opinion que les habitans d'un monde nouveau conçurent de leur caractère ?

Cette réputation, qu'ils n'avoient pas encore démentie, leur fut d'un grand avantage. Partout où ils abordèrent, ils furent accueillis par ces hommes fimples & naïfs, de la manière la plus généreufe & la plus cordiale. Tous leurs defirs étoient prévenus ; leur départ infpiroit la triftesse & la douleur. Un matelot, nommé Boccanegra, fut fi touché d'une conduite fi pleine d'humanité, qu'il forma & exécuta le projet de fe fixer parmi les habitans de cette délicieufe contrée. A peine Pizarre fut-il averti de fa fuite, qu'il le fit chercher ; on le trouva au milieu de fes nouveaux amis qui l'engageoient à perfévérer dans fa réfolution, par les plus tendres careffes. Ils l'a-

voient mis sur un brancard, & porté en triomphe dans toute la contrée. C'est envain que les Espagnols voulurent le faire désister de son entreprise, & l'engager à retourner avec eux; il persista; on le laissa donc dans la nouvelle patrie qu'il avoit choisie, & malgré toutes mes recherches je n'ai pu découvrir que les Espagnols aient jamais eu aucune connoissance de son sort.

Enfin après que Pizarre, toujours voyageant vers le Sud, fut arrivé à Santa (consultez la carte), il céda aux prières de son équipage qui demandoit à retourner à Panama, dans l'espérance d'y prendre un renfort, & de se mettre en état de conquérir les pays qu'il avoit découverts. Ces grandes contrées, auxquelles j'ai donné jusqu'à présent le nom de *Pérou*, n'étoient point encore connues alors sous ce nom général & déterminé. Les Espagnols furent les premiers qui le lui donnèrent, du nom d'une rivière appelée Biru. Peu-à-peu tout le royaume prit celui de *Pérou*.

Pizarre rapportoit des preuves non-équivoques des richesses du pays, qu'il avoit découvert. C'étoient plusieurs vases d'or & d'argent, des étoffes de coton & de laine, & quelques lamas. Il amenoit aussi avec lui quelques jeunes Péruviens qui devoient lui servir d'interprêtes, dans la nouvelle expédition qu'il se proposoit d' en-

treprendre au plus tôt. Car il ſe flattoit que le Gouverneur de los-Rios, frappé à la vue de l'or, & inſtruit des richeſſes du Pérou, n'héſiteroit pas à faciliter ſes ſuccès & ceux de ſes aſſociés. Pizarre fut trompé dans ſon eſpérance. Le Gouverneur, homme prudent & réſervé, vit bien que de nouvelles recrues accordées à Pizarre affoibliroient ſa colonie encore naiſſante. Il prévoyoit d'ailleurs que ces téméraires aventuriers, une fois maîtres du pays pour la conquête du quel ils demandoient du ſecours, chercheroient ſans doute à ſe rendre indépendans. Cette conſidération engagea los-Rios à leur refuſer toute aſſiſtance. Vous vous figurerez aiſément combien ce contretems dut les affliger. Leur fortune & leur crédit étoient épuiſés ; mais leur courage, leur zèle réciproque avoit conſervé toute ſa force. Les contradictions ne purent l'ébranler. Ils virent qu'il n'y avoit pas d'autres moyens de réuſſir dans leurs deſſeins, que de s'adreſſer directement à la Cour d'Eſpagne, lui expoſer leurs vues & en obtenir les ſecours néceſſaires. Il fut donc réſolu que Pizarre iroit en Eſpagne pour ſolliciter un plein pouvoir d'agir.

A-peine les trois aſſociés purent-ils raſſembler l'argent néceſſaire aux frais de ce voyage. Il eut lieu. Pizarre parut à la Cour Impériale (Charles-Quint régnoit déjà) avec une dignité

qui étonna tous ceux qui connoiſſoient la baſſeſſe de ſon extraction & ſa mauvaiſe éducation. Il dépeignit les peines & les travaux de ſes aſſociés ; il parla de ſon expédition ; il vanta avec chaleur les richeſſes, la poſition heureuſe du nouveau royaume qu'il vouloit donner à l'Eſpagne, & il finit par dépoſer aux pieds du Roi les préſens qu'il lui avoit deſtinés, & qui ſervoient en même tems de témoignage à ce qu'il diſoit.

Charles & ſes miniſtres furent ravis d'admiration en écoutant ce diſcours. Pizarre accueilli, accablé de careſſes, reçut à l'inſtant le plein pouvoir qu'il demandoit pour la conquête du nouveau pays qu'il avoit découvert. Il ſut profiter de ces heureuſes diſpoſitions du Monarque ; il ſollicita & obtint encore non ſeulement le gouvernement, mais encore la dignité de juge ſuprême de tout le pays, quoiqu'il eut promis avant ſon départ, de demander cette dernière place pour ſon ami Almagro.

FERDINAND II.

Voilà une action abominable !

LE PERE.

Et qui doit le couvrir de honte. Je vous avois averti que nous trouverions dans la vie de notre héros, pluſieurs taches qui obſcurciroient ſes belles qualités, & qui le rendroient mépriſable à tous les honnêtes gens. Vous ſerez ſurpris de

voir un homme doué de ſi grands talens, les déshonorer par une cupidité ſi baſſe & par une perfidie ſi noire.

CHARLES.

Je ſuis sûr qu'il ne ſongea pas ſeulement à Ferdinand de Luques?

LE PERE.

Oui, il y ſongea; mais c'eſt peut-être parce que celui-ci ne pouvoit lui faire ombrage à cauſe de ſon état. Il demanda & il obtint pour lui la dignité épiſcopale pour tous les pays qu'on alloit conquérir.

Pizarre s'offrit à fournir à ſes propres dépens tout ce qui ſeroit néceſſaire à cette expédition, & le nombre des troupes fut fixé à 250 hommes. Mais quelque petit que fût ce corps deſtiné à renverſer un des plus grands empires du monde, il étoit encore au-deſſus des moyens de Pizarre. Heureuſement que Cortez venoit d'arriver à la Cour d'Eſpagne, pour y ſolliciter des ſecours, comme nous l'avons dit dans le tems. Celui-ci, qui aimoit toutes les têtes exaltées & entreprenantes, & qui avoit été camarade de Pizarre avant l'expédition du Mexique, lui avança aſſez d'argent pour qu'il pût completter une troupe de 125 hommes. Il s'eſquiva furtivement du port de Séville, parcequ'il ſavoit qu'on l'obſervoit pour voir s'il rempliſſoit toutes les conditions du

traité, & il fit voile avec cette formidable armée, vers le Darien.

Parmi ce petit nombre de ſoldats que Pizarre conduiſoit avec lui, ſe trouvoient quatre jeunes gens pleins d'ardeur, de force & de courage; le rôle qu'ils vont jouer au Pérou exige que j'en faſſe une mention particulière. Trois d'entr'eux étoient frères de mère de Pizarre; le quatrième étoit ſon oncle. Ferdinand, Juan, Gonzalez étoient les noms des premiers; le dernier s'appeloit Franciſco d'Alcanara. Ces noms méritent d'être remarqués.

Dès que Pizarre eut atteint le golphe du Mexique, il dirigea ſa route vers Nombre-de-Dios. Il prit terre & s'avança vers Panama. La joie, le plaiſir du brave Almagro en revoyant ſon camarade, & en apprenant ſon ſuccès à la Cour d'Eſpagne, diſparut bientôt lorſqu'il fut informé de ſa perfidie.

Cet honnête guerrier renonça auſſitôt à toute alliance avec un homme ſi dénué d'honneur, ſi coupable à ſon égard; mais vaincu par les ſollicitations du prêtre Luques, & par les offres de Pizarre même, qui promettoit de lui céder la dignité conteſtée, il reprit bientôt ſes anciennes liaiſons. Les préparatifs néceſſaires à l'expédition furent pouſſés avec la plus grande vigueur, &....... & il eſt tems que nous allions

chercher du repos, dit la mère, en obſervant que dix heures étoient ſonnées. Le Père n'acheva pas le reſte de ſa période, & la ſociété ſe ſépara pour prendre le repos dont elle avoit beſoin.



QUARANTE-DEUXIÈME RÉCIT.

LE JOUR ſuivant, pendant que l'heure de la narration s'approchoit, on vit le Père ſe promener à grands pas en ſe frottant le front, dans l'attitude d'un homme fortement occupé. Le pauvre homme étoit dans une ſituation très-embarraſſante ; il ne pouvoit retrouver la liaiſon de la période interrompue la veille. Il étoit vraiment triſte de voir les mouvemens qu'il ſe donnoit pour rendre au mot *et* la juſtice qui lui étoit due, c'eſt-à-dire, pour ne pas l'abandonner au milieu du chemin, ſans ſuite & ſans compagnon ; car tout le monde ſait que ce mot vain & vague a beaucoup de reſſemblance avec quelques-uns de nos grands perſonnages ; il ſignifie très peu par lui-même, mais il exige ſouvent la préférence ſur d'autres qui valent infiniment davantage. Le Père, qui avoit paſſé une partie de ſa jeuneſſe dans la ſociété de perſonnes diſtinguées, ſavoit trop bien de quelle importance il étoit de commettre une faute contre l'étiquette, & il ſentit que le mot *et* ne lui pardonneroit jamais l'impoliteſſe de l'avoir laiſſé iſolé. La ter-

reur s'empara de tous ſes ſens, de manière que tous les enfans s'apperçurent de l'état critique où il ſe trouvoit, ſans pouvoir cependant en deviner la cauſe; il prit donc le parti de dépoſer le motif de ſon inquiétude dans leur ſein, & de les conſulter ſur les moyens les plus propres à l'en tirer. Les uns fûrent d'avis que cette petite mortification ſeroit très propre à corriger le mot *et* de ſa vanité. Les autres prétendirent que l'hiſtoire n'étoit point faite pour s'aſſujétir ſervilement aux cérémonies & aux étiquettes purement d'uſage; qu'il lui convenoit ſeulement de mettre chacun à la place à laquelle il avoit des droits. Les autres s'écrièrent, pourquoi ce mot eſt-il ſi ſottement conſtitué pour ne pouvoir jamais être le premier & avoir toujours beſoin d'une ſuite? d'autres enfin agitèrent gravement quel mal il en arriveroit à la ſociété, ſi en ſe rendant coupable de cette prétendue négligence envers ſa ſeigneurie le mot *et*, on l'expoſoit par là à prendre de l'humeur?

Arrêtez, s'écria le Père aux derniers! gardez-vous bien de jamais faire de ſemblables queſtions. L'eſpérance d'être à l'abri des coups d' un homme quel qu'il ſoit, ne doit jamais nous engager à nous montrer abſolument indifférens à ſon égard. Car d'abord le plus foible, le plus malheureux des hommes peut réuſſir à nous nuire, s'il

en a conçu le ferme projet ; & quel eſt l'homme aſſez puiſſant, aſſez indépendant pour n'avoir jamais beſoin du ſecours de l'homme qui ſe trouve au-deſſous de lui ?

Cela n'eſt que trop vrai, répondit Caroline ; je n'ai pas encore oublié la fable du rat & du lion. La remarque eſt bonne, répliqua le Père ; la destinée du lion avec le rat peut devenir la nôtre avec le plus indigent des hommes & même avec le mot *et*. Malgré ſon peu de conſéquence apparente, il devient néceſſaire dans pluſieurs occaſions ; nous aurions donc tort de l'offenſer ſans raiſon. Mais cette raiſon a lieu dans ce moment. Vous avez remarqué vous-mêmes, qu'en qualité d'hiſtorien, j'étois obligé de rendre à un chacun la juſtice qui lui étoit due, ſans égards aux perſonnes & à leur état ; le mot *et*, malgré toute la vanité dont on l'accuſe, ſera aſſez équitable pour m'abſoudre du crime prétendu de l'avoir abandonné dans l'endroit où je l'avois placé. Il y reſtera donc. — Je continue ma narration ſans me ſoucier de la tournure que prendra cette affaire.

Les forces que les trois aventuriers réuſſirent à raſſembler après beaucoup de peines & de ſoins, conſiſtoient dans trois petits vaiſſeaux & cent quatre-vingt ſoldats, parmi lesquels ſe trouvoient trente-ſix cavaliers. Ce fut vers le

commencement de l'an 1531 que Pizarre mit à la voile, avec cette poignée de ſoldats; mais ils étoient tous animés d'une ardeur & d'un courage preſque toujours préférables au grand nombre qui en eſt dénué. Son projet étoit de relâcher à Tumbes; mais les vents contraires ne lui permirent point d'en approcher; il fut donc obligé d'aborder à la baie de Saint Matthieu.

Tumbes eſt ſéparé de ce dernier endroit par une diſtance de cinquante milles; Pizarre réſolut de faire cette route par terre. La longueur du chemin ne fut pas ce qu'on trouva de plus pénible. Il falloit paſſer une quantité de grandes rivières préciſément à leurs embouchures, par conſéquent aux endroits les plus larges & les plus profonds. Mais l'Océan même, s'il s'étoit préſenté à Pizarre, n'auroit pu arrêter cet homme intrépide; il communiqua une partie de ſon ardeur à ſes ſoldats, & le voyage fut entrepris ſans crainte. La cupidité & l'avarice des Eſpagnols augmentèrent encore les difficultés de cette marche longue & pénible; leurs fautes doublèrent les maux qu'ils eurent à ſouffrir. Aulieu de chercher à gagner l'eſtime & la bienveillance des naturels du pays, il s'en attirèrent la haine par leurs cruautés & leur brigandage; la première punition que leur attira cette conduite, fut une indignation générale & un abandon

total; la feconde, le défaut le plus absolu de vivres. Affoiblis par la faim & les incommodités variées de la route, ils arrivèrent à Coaque, qui fe trouve prefque immédiatement fous la ligne. Vous trouverez fur notre carte la contrée qui porte ce nom.

La même avidité, la même fureur qui précipite un loup affamé fur un troupeau paifible, entraîna auffi les Efpagnols dans cette ville infortunée; ils chassèrent les habitans de leurs maifons, & ils s'emparèrent fans pitié de leurs biens; ils confiftoient non feulement en vivres de toute efpèce, mais encore en une quantité affez confidérable de vafes d'or & d'argent, & en pierres précieufes, appelées émeraudes, qui font propres à cette contrée.

JEAN.

C'eft fans doute à caufe de ces pierres que l'on a donné le nom de Rivière des Émeraudes à l'eau qui baigne les côtes de ce pays.

LE PERE.

Oui.

CONRAD.

Quelle eft donc la forme ou la couleur de ces Émeraudes?

LE PERE.

La couleur en eft verte, mon cher Conrad; tu en as sûrement déjà vues.

CONRAD.

Oui, j'en ai vu qui étoient enchaſſées dans des bagues.

LE PERE.

Juſte. — le plaiſir que ce riche butin occaſionna aux Eſpagnols leur fit oublier toutes les peines & les difficultés de la route; ils s'empreſsèrent à ſuivre leur chef partout où il vouloit les conduire; Pizarre lui-même n'étoit pas peu ſatisfait de voir juſtifiée en partie la deſcription pompeuſe qu'il avoit faite à ſes compagnons, des richeſſes de ce pays; il ſe hâta de profiter de cet heureux évènement, & d'attirer par ce nouvel appât, de nouveaux renforts à ſa foible armée. Il envoya auſſitôt un de ſes vaiſſeaux à Panama, & un autre à Nikaragua, avec des gens qui lui étoient dévoués, & qu'il chargeoit de faire la deſcription la plus brillante des heureux ſuccés & des avantages qu'il avoit retirés dès le commencement de ſon expédition; la deſcription devoit être ſoutenue par la vue d'une partie du butin, & lui donner de nouvelles recrues.

THIERRI.

Il me ſemble que nous n'avons pas encore entendu parler de Nikaragua.

LE PERE.

Je crois que non: regardez encore notre carte *du golfe du* Mexique. Toute cette province qui

ſe trouve entre Honduras & Veragua eſt appelée Nikaragua; au bas de la côte de la mer du Sud, près du lac de St. Sébaſtien, vous voyez la colonie du même nom, fondée par le Gouverneur Pédrarias. C'eſt à ce Nikaragua que Pizarre envoyoit un de ſes vaiſſeaux, tandis que l'autre faiſoit voile vers Panama. Pendant cet intervalle il continua ſon voyage le long de la côte, avec une témérité peut-être unique dans l'hiſtoire. La terreur précédoit ſes pas, & chaſſoit devant lui les habitans de toutes les contrées qu'il traverſoit. On continua de piller les poſſeſſions abandonnées; perſonne n'oſa s'oppoſer à ces brigands audacieux, juſqu'à ce qu'ils eurent atteint l'île de Puna dans le golfe de Quayaquis, dont vous pouvez voir la ſituation ſur la carte. Pizarre en regarda le ſéjour comme très propre à y repoſer ſes troupes; il réſolut d'y attendre le retour de ſes vaiſſeaux. Il fit conſtruire quelques radeaux qui ſervirent à y tranſporter les ſoldats; mais à ſon grand étonnement, il trouva une eſpèce d'hommes bien différens de ceux qu'il avoit rencontrés juſqu'alors ſur le continent. Ces inſulaires étoient courageux & guerriers; ils aimoient mieux riſquer leur vie que d'abandonner la poſſeſſion de leurs biens. Les Eſpagnols trouvèrent la plus vigoureuſe oppoſition à leur deſſein, & *Pizarre*, malgré la ſupériorité de ſes

armes, employa plus de fix mois à fubjuguer entièrement ces braves défenfeurs de leurs foyers.

Les vaiffeaux députés à Panama & à Nikaragua arrivèrent enfin avec des renforts précieux pour la circonftance, quoique peu confidérables d'ailleurs. Chaque bord portoit environ trente recrues auxquelles s'étoient joints deux officiers de mérite, nommés Benalkafar & Sotto. C'en étoit affez pour engager l'audacieux Pizarre à pénétrer dans l'intérieur des provinces d'un royaume qui comptoit plus de milles quarrés dans fa circonférence, qu'on ne voyoit de têtes dans l'armée de Pizarre.

Il regagna la terre ferme pour arriver à Tumbes; mais il apprit avec peine qu'on le regardoit dans cette contrée d'un tout autre œil qu'à la première vifite qu'il y fit. Les brigandages & les violences de fes troupes avoient répandu l'alarme partout; le bruit en avoit été porté à Tumbes; & la joie, l'amitié de ces peuples s'étoient changées en horreur & en indignation. Ils prirent les armes, & toutes les démarches que l'on fit pour appaifer ce Cacique ci-devant fi hofpitalier & fi paifible, devinrent inutiles & infructueufes.

Pizarre ainfi réfolut de l'attaquer. Il choifit *la nuit*; à la tête de fes deux frères & de cin-

quante cavaliers, il passe une rivière, qui séparoit l'armée ennemie de la sienne; il marche toute la nuit par des routes peu fréquentées, & à la pointe du jour, il est en présence du Cacique. Les malheureux Indiens étonnés à cette vue, saisis de terreur par le spectacle que présentoient des monstres inconnus, les chevaux qui paroissoient ne former qu'un seul animal avec les cavaliers qui les montoient, les Indiens, dis-je, ne purent soutenir le choc des Espagnols; ils prirent la fuite; les uns furent taillés en pièces, les autres dispersés. Le Cacique instruit par cette défaite de l'inutilité de ses efforts & de la supériorité de ses vainqueurs, s'humilia, envoya des présens, & demanda la paix.

THEODORE.

Ce Cacique étoit-il donc le Roi de tout le pays?

LE PERE.

Non, mon ami; c'étoit une espèce de Gouverneur, un vassal qui commandoit au nom de son roi dans la province de Tumbes.

JEAN.

Je ne conçois pas la tranquillité de ce Roi; comment n'a-t-il pas encore envoyé une armée contre les Espagnols?

LE PERE.

Cette question seroit bientôt décidée si vous

aviez connoiſſance de l'état où ſe trouvoit alors le Pérou. Si vous le deſirez, mes enfans, je vous ferai un petit précis de l'hiſtoire de ce royaume.

TOUS.

Ce ſeroit nous faire le plus grand plaiſir.

LE PERE.

Soit; je vous avertis cependant que le commencement de cette hiſtoire eſt mêlé avec des fables très inſipides, s'il n'eſt même entièrement fabuleux; vous vous en appercevrez d'abord.

Selon le rapport des Eſpagnols, le royaume du Pérou fleuriſſoit depuis environ quatre ſiècles. Ses fondateurs furent Manko-Kapak & ſon épouſe Mama-Ozello. On a toujours ſoupçonné que ces deux perſonnages, appelés Incas (*), c'eſt-à-dire Seigneurs, étoient d'origine européenne. Peut-être, diſoit-on, quelques Européens battus de la tempête ſur la Mer Atlantique, ont-ils fait naufrage ſur les côtes du Bréſil. Une longue ſuite d'années, des révolutions ont pu enſuite altérer les traces de cet évènement & en obſcurcir la tradition.

PIERRE.

Mais quels ſont les fondèmens de cette conjecture?

(*) Leurs ſucceſſeurs ſont connus ſous le même nom.

LE PERE.

J'avoue qu'ils ne font guère concluans; les voici : d'abord on prétendoit avoir remarqué que les Péruviens divifoient comme nous, l'année en trois cent foixante-&-cinq jours; qu'ils poffédoient quelques connoiffances aftronomiques qui avoient du rapport avec les nôtres. Les Efpagnols, conquérans de ce royaume, affuroient d'ailleurs que toute la famille des Incas fe diftinguoit par une couleur plus blanche que celle des naturels du pays, & que plufieurs d'entr'eux avoient de la barbe, ce qui dénote vifiblement une origine européenne. On foutenoit enfin, je ne fais fur quel fondement, que depuis un tems immémorial, il exiftoit dans le Pérou une tradition vulgaire & générale qui annonçoit l'arrivée future d'hommes blancs qui traverfant les mers, viendroient avec des armes invincibles foumettre tout le pays. Quoi qu'il en foit, on peut du moins affurer qu'il a exifté réellement un certain Manko-Kapak & une femme nommée Mama-Ozello qui jetèrent les fondemens de ce grand royaume des Incas. Ces deux premiers Incas, différens des habitans du pays, par leur grandeur, leur couleur & leur habillement, parurent tout-à-coup dans la contrée, fans que l'on pût favoir d'où ils arrivoient; ils fe difoient enfans du foleil & envoyés pour rendre les hom-

mes bons & heureux. La contrée qu'ils choisirent pour leur habitation s'appelle Kuſco ; vous la voyez ici ſous le treizième degré de latitude méridionale. Manko raſſembla les habitans disperſés & ſauvages de ce pays montagneux ; il leur enſeigna l'art de cultiver la terre, la manière de s'habiller & de ſe mettre à couvert des injures de l'air, ſous des cabannes. Ozello ſe chargea des femmes ; c'eſt elle qui leur apprit la manière de filer la laine & le coton, & qui leur inſpira le goût des ſoins domeſtiques. Les deux législateurs trouvèrent des ſujets fidèles & obéissans. Ils réuſſirent à former une nation civiliſée à certains égards d'un peuple naguères barbare & groſſier.

Leur premier ſoin fut d'abolir les ſacrifices de victimes humaines dont le ſang couloit devant les idoles, & d'établir une religion qui inſpirât des ſentimens plus doux & moins cruels. Dans cette vue ils enſeignèrent l'exiſtence d'un ſeul Dieu aimant tendrement les hommes, ſes créatures, & ſe complaiſant dans l'amour qu'ils ſe portent mutuellement. Cet Être ſuprême, tout-puiſſant, bienfaiſant, étoit le ſoleil.

QUELQUES-UNS.

Oh !

LE PERE.

Sans doute, on gémit de voir des idées auſſi

faines fur les perfections de la Divinité, appliquées à un être, qui n'eft comme tant d'autres, que l'ouvrage forti de fes mains bienfaifantes pour le bonheur & la fatisfaction des autres créatures; mais il faut l'avouer, cette erreur des législateurs du Pérou eft, de toutes les erreurs de ce genre, la plus pardonnable; l'homme abandonné à fon imagination, a dû être tenté plus d'une fois d'adorer ce globe immenfe & lumineux par qui tout vit, tout germe, tout refpire.

„ Soleil bienfaifant, s'écrie un poète, fource „ de la lumière, roi du firmament, il fut aifé „ à l'homme de méconnoître ton origine, de „ t'élever des autels, à toi, qui excitas fes pre- „ miers fentimens d'admiration & d'étonne- „ ment! Oui, le païen en te refufant fes hom- „ mages, devenoit coupable envers la nature! „ lorfque dans le Temple de Kusko, aux bords „ du Gange & de l'Hidaspe, les prêtres affemblés, „ couronnés de fleurs, vêtus de blanc, enton- „ noient des hymnes en ton honneur; quand le „ noir Éthyopien te faluoit aux premiers rayons „ de lumière que tu jetois fur fes campagnes; „ quand il témoignoit fa joie naïve par des danfes „ vives & animées, tous ces peuples n'étoient- „ ils pas plus fenfés que l'imbécile Égyptien flé- „ chiffant le genou devant le bœuf Apis, &

„brûlant de l'encens en l'honneur du croco-
„ dile & du caïman?"

Le Soleil étoit donc le dieu des Péruviens. C'eſt de lui que les Incas, prétendoient deſcendre & tirer leur origine céleſte; c'eſt à lui qu'on éleva des temples dont les Incas avoient ſeuls l'honneur d'être les prêtres. Les filles de la même race étoient auſſi vouées au culte du ſoleil; elles vivoient en communauté comme les veſtales chez les Romains & les religieuſes chez les chrétiens; elles ne pouvoient prendre des maris que dans la famille des Incas.

Il paroît qu'ils regardoient auſſi la lune comme une divinité; mais d'une nature mortelle & bien inférieure à celle du ſoleil. Rien n'eſt plus ſingulier que l'opinion qu'ils avoient de ſes éclipſes. Toutes les fois que cet évènement ſe préſentoit, ils s'imaginoient qu'elle étoit malade, qu'elle alloit ſe détacher du ciel & écraſer la terre par ſa chûte. L'appréhenſion de cet accident les rempliſſoit de crainte & de terreur; & les moyens qu'ils employoient pour tâcher de l'éviter étoient ſouverainement ridicules. Ils faiſoient un bruit effroyable avec des eſpèces de tambours & de trompettes, ſans doute pour réveiller la lune malade de ſa léthargie. Ils attachoient leurs chiens, les frappoient à coups redoublés pour les forcer d'aboyer & de heurler, afin

de contribuer de leur côté au rétabliſſement de la lune, à laquelle les Péruviens attribuoient une affection extrême pour ces animaux. Ils excitoient auſſi les enfans à mêler leurs cris à ce vacarme général, & tous enſemble ils crioient par intervalle, avec l'accent de la douleur: Mama Kuilla, c'eſt-à-dire: chère lune, notre mère! à meſure que l'éclipſe diſparoiſſoit, l'eſpérance du rétabliſſement de la lune renaiſſoit; & à la diſparition entière du phénomène, ſuccédoient des cris de joie & de plaiſir; on remercioit Mama-Kuilla de la complaiſance qu'elle avoit eue de ne point mourir, & de ne pas écraſer, par ſa chûte, les habitans de la terre.

CONRAD.

Quelle folie!

LE PERE.

Mes enfans, le récit que je vous ferai demain des loix & des ordonnances établies par les Incas, attireront toute votre attention; la ſuite de cette hiſtoire augmentera votre intérêt pour ceux qui en ſont le ſujet, & votre cœur m'eſt garant que vous ne pourrez vous empêcher d'aimer les bons Péruviens, & de prendre part à tous les évènemens qui les concernent, & dont j'ai à vous entretenir.

QUARANTE-TROISIÈME RÉCIT.

LE PERE.

Parlons aujourd'hui des loix des Péruviens & de leur adminiſtration civile.

Aimez-vous mutuellement comme frères!

Telle fut la baſe fondamentale du code des Incas; & les principes & les conſéquences qui en dérivoient étoient auſſi ſages que variés; ils surent établir dans le pays des meſures ordonnées avec tant de prudence & de diſcernement, que les habitans ne purent s'empêcher de ſe regarder comme les membres d'une même famille. Voici les principaux points de cette ſage législation.

Toutes les terres du pays étoient diviſées en quatre parties. L'une, diſoient les Incas, appartient au ſoleil, & il eſt de notre devoir de la cultiver en commun. Le produit en ſera réſervé pour l'entretien des prêtres & des vierges conſacrées, & en général pour l'achât de tout ce qui ſera néceſſaire au culte divin. La ſeconde partie, dont le ſoin ſera alternativement

confié à chacun de nous, doit être destinée aux vieillards, aux veuves & aux orphelins; elle servira encore à soulager les foibles & les malades, ceux enfin qui protègent le pays contre les attaques de l'ennemi. La troisième partie appartiendra au souverain, & la nation entière concourra à son entretien; il est juste de récompenser & de nourrir ceux qui veillent à notre sûreté commune, qui écartent loin de nous les dangers & les maux, en nous procurant tout le bien dont ils sont capables. La dernière partie enfin sera distribuée à chaque famille en proportion des personnes qu'elle doit entretenir, de manière que tous soient sûrs de trouver une nourriture suffisante.

Aux jours réglés la nation s'assembloit, présidée par ses Incas. Tous ensemble, pleins de joie & d'alégresse marchoient au travail comme à une fête, & on pouvoit en quelque sorte donner ce nom à cette occupation utile & intéressante, puisqu'elle étoit entremêlée de danses qui ne commençoient & ne finissoient qu'aux sons des instrumens. Les champs du soleil, ceux des guerriers & des infirmes, ceux enfin des Incas & du peuple, étoient tour-à-tour cultivés.

Ces travaux communs joints à des plaisirs naïfs inspiroient une confiance fraternelle & générale.

Toute la nation sembloit être une seule famille, dont l'Incas étoit le père. Tout ce qu'il ordonnoit étoit observé comme l'ordre même du soleil, divinité de l'empire. Si l'un d'eux avoit le malheur de contrevenir à quelque loi, il couroit aussitôt lui-même, s'accuser de sa faute, en témoigner son repentir, & demander la punition qu'il auroit pû éviter souvent en ne révélant pas un crime inconnu aux autres. Cette franchise, cette aimable confiance, vous donnera sans doute, mes enfans, une haute idée de l'excellence du cœur de ces hommes que les Européens ont traités de sauvages.

QUELQUES-UNS.

Les honnêtes Péruviens!

LE PERE.

Je suis charmé que vous les trouviez tels, & je suis persuadé que la suite de cette narration confirmera votre estime pour eux. La propriété qui étouffe les sentimens fraternels inspirés aux Péruviens par leurs Incas, fut abolie. Les champs mêmes que l'on avoit assignés à l'entretien de chaque famille, ne pouvoient lui devenir propres par l'attention qu'on avoit de faire un nouveau partage au bout d'un certain nombre d'années; on y avoit égard à l'augmentation ou à la diminution des personnes qui la composoient. L'or & l'argent n'avoient aucun prix

à leurs yeux, ſi ce n'eſt celui d'être des métaux plus durs, plus compactes que les autres, & par conſéquent plus propres à ſervir de vaſes, & plus durables. La monnoie & le commerce leur étoient inconnus; l'un donnoit à l'autre, ſon ſuperflu, ou, tout au plus, un échange innocent venoit ſuppléer aux beſoins qui étoient auſſi ſimples que limités.

L'oiſiveté étoit, de tous les vices, celui qui avoit attiré le plus l'attention des législateurs, parcequ'ils ſavoient qu'elle les produit tous, & qu'elle donne la mort à l'ame & au corps. C'étoit donc avec juſtice qu'ils la puniſſoient ſans miſéricorde; car l'oiſif, ſe rendant malheureux lui-même en ſe précipitant dans le déſordre & la misère, devient auſſi coupable envers la ſociété en participant à ſes biens, ſans avoir partagé les travaux que leur acquiſition a coûtés. Les vieillards, les infirmes n'étoient donc pas exempts de toute occupation utile à leurs frères; ils étoient chargés de veiller aux champs enſemencés, & de les protéger contre les oiſeaux & les inſectes.

Vous admirerez la manière dont on éprouvoit les jeunes Incas avant de les honorer du titre d'Enfans du ſoleil, titre le plus noble & le plus reſpecté chez cette nation. Le récit de ces épreuves différentes vous ſera auſſi utile

qu'agréable; ſur-tout ſi, vous mettant un moment à la place des Incas, vous meſurez vos forces & votre courage avec les leurs, & jugez ſi, étant expoſés aux mêmes douleurs, aux mêmes épreuves, vous y montreriez la même patience.

Les Incas paroiſſent avoir été pénétrés du principe qui établit qu'un homme qui ſe mêle de commander aux autres, doit les ſurpaſſer en forces, en vertus & en adreſſe. Ils étoient bien éloignés de croire que la naiſſance ſeule puiſſe annoblir: celui qui vouloit être honoré du nom d'homme noble, devoit mériter cette qualification par la nobleſſe de ſa conduite. Voici quelles étoient les preuves de cette conduite.

Quand les jeunes Incas avoient atteint l'âge de ſeize ans, on les conduiſoit dans une maiſon particulièrement conſacrée à cet uſage; là s'aſſembloient les vieillards de la même famille que leurs vertus, leurs lumières & leur expérience rendoient dignes d'être juges du mérite d'autrui. Les épreuves des Incas commençoient alors par un jeûne de ſix jours, pendant leſquels ils ne recevoient pour toute nourriture qu'un peu de maïs crud, & pour toute boiſſon, de l'eau. Tous les parens des jeunes gens étoient préſens; ils leur donnoient l'exemple de cette privation, & cherchoient ainſi à leur inſpirer de la fermeté

& de la conſtance. Ils ſupplioient auſſi le ſoleil leur père commun, de vouloir bien inſpirer ces vertus à ſes enfans. Celui à qui cette épreuve paroiſſoit trop dure, étoit déclaré indigne de l'honneur d'être appelé fils du ſoleil; ſa famille le repouſſoit de ſon ſein.

Ceux au contraire qui avoient ſoutenu cette première épreuve, étoient bientôt ſoumis à une nouvelle, dès que leurs forces ſe trouvoient réparées par une nourriture plus abondante. A un mille & demi de Kuſco, on voyoit une colline que les habitans regardoient comme ſacrée. Les vieillards s'y rendoient avec leurs jeunes diſciples, & ceux-ci devoient s'apprêter à courir ſans interruption juſques à la ville. Les parens diſperſés ſur la route, les animoient par leurs cris; ils les exhortoient à périr, plutôt que d'arrêter une courſe qui alloit les conduire à un but ſi honorable. La même honte qui puniſſoit ceux qui avoient ſuccombé à la première épreuve, attendoit encore ceux à qui la ſeconde paroiſſoit au-deſſus de leurs forces.

Une troiſième épreuve ſuccédoit encore à celle-ci pour ceux qui avoient eu le bonheur de la ſoutenir: on les partageoit en deux troupes; L'une devoit attaquer une fortereſſe, & l'autre étoit chargée de la défendre. Il eſt vrai que la pointe des armes qu'on leur confioit étoit

émoufsée ; mais leur courage, leur ardeur, l'envie de fe fignaler aux yeux de la nation, les portoient ordinairement fi loin, qu'il étoit rare de voir le combat s'achever fans effufion de fang, & même fans qu'il en coûtât la vie à plufieurs d'entr'eux.

Après la fin de cette bataille générale, ils effayoient leurs forces deux à deux, les uns contre les autres. La lutte, l'exercice de la lance, du javelot, de l'arc & de la fronde fe fuccédoient tour-à-tour. Ce n'étoit pas tout ; on les voyoit enfuite fortir de cette carrière pénible, & paffer dix à douze nuits de garde ; malheur à celui que le fommeil eût furpris pendant cet intervalle ; il étoit fouetté de verges, fans pitié, & déchu pour toujours de la nobleffe de fes pères.

Au refte, il étoit impoffible d'échapper aux coups, puifqu'ils faifoient partie même des épreuves. On frappoit fans ménagement fur les jambes & les bras découverts ; la moindre marque de fenfibilité étoit févèrement défendue. Un mouvement, un figne d'impatience ou de douleur, amenoit la honte & l'exclufion. Car, difoient les juges, eft-il probable qu'un homme que les coups de verges effraient, puiffe affronter les coups de lance de l'ennemi, lorfqu'il fera queftion de défendre la patrie. On alloit plus

loin encore; des guerriers intrépides & inſtruits par l'expérience employoient toute leur adreſſe à ſurprendre quelque ſigne de terreur aux jeunes Incas. Tantôt ils ſe précipitoient ſur eux, la lance pointée contre le front, comme s'ils vouloient le traverſer; tantôt ils s'apprêtoient ſubitement à leur couper un bras ou une jambe. Celui qui faiſoit un mouvement involontaire, celui qui retiroit la partie du corps menacée, étoit exclus à l'inſtant. Car, diſoient encore les juges, comment un homme que la vue des armes de ſes amis effraie pourra-t-il s'expoſer à celles de l'ennemi qui en voudra à ſa vie.

Après ces différentes épreuves de fermeté, de patience & d'intrépidité; après cet étalage de qualités & de vertus guerrières, les jeunes Incas étoient obligés de faire voir qu'ils avoient appris à ſe pourvoir eux-mêmes de l'équipage néceſſaire à un guerrier. Il falloit qu'il ſuſſent préſenter comme leur ouvrage, une lance, une maſſue & un javelot; une fronde, un arc, des flèches, un carquois & des ſouliers dont les ſemelles de cuir étoient rattachées au pied & à la jambe par des bandes de laine.

Tant que les épreuves duroient (& elles duroient pluſieurs mois) les jeunes Incas étoient viſités par leurs chefs & leurs prépoſés qui les animoient ſans ceſſe à la conſtance. Ils les rappe-

loient à la divinité de leur origine & aux belles actions de leurs ancêtres; ils cherchoient à les convaincre du devoir qui les obligeoit de se sacrifier pour le bien de la patrie; ils leur dépeignoient avec les couleurs les plus séduisantes la douceur & l'humanité qu'ils devoient exercer envers tous les citoyens, & la générosité qu'ils devoient particulièrement aux indigens. Surtout ils tâchoient de leur inspirer des sentimens vrais sur la justice, cette première de toutes les vertus sociales; on leur représentoit avec énergie que le pouvoir & la force n'étoient accordés que pour protéger l'innocent contre les atteintes du méchant.

L'héritier du trône n'étoit point à l'abri de ces épreuves; il y étoit même soumis avec plus de rigueur que les autres; car, disoient les respectables juges, n'est-il pas juste que celui qui commande à tous, les surpasse tous en vertu & en courage; ce sont ces deux avantages qui lui assurent sa prééminence sur les autres, & non pas sa naissance qui n'est rien sans la patience, la générosité, la fermeté & l'activité. Il est nécessaire, ajoutoit-on, que le prince supporte lui-même toutes les fatigues & les inconvéniens de la guerre, afin qu'il apprenne à estimer un jour ceux qui lui rendront les mêmes services. Pendant toute l'épreuve, l'Incas héréditaire étoit

couvert de méchans habits; il marchoit pieds-nus, avec tout l'extérieur de la pauvreté, afin qu'il apprît à faire cas des moins fortunés de ses sujets, & à mériter le beau surnom de Huachakujak, c'est-à-dire, ami des pauvres.

Lorsque tout étoit consommé, paroissoient les mères & les sœurs de ces braves jeunes gens, pour leur donner la première marque d'honneur, qui consistoit à les chausser d'une paire de brodequins. Le roi paroissoit ensuite accompagné des premiers de l'empire & de tous ses parens. A sa vue les nouveaux élus se prosternoient, & ils restoient dans cette posture pendant tout le tems que duroit un discours du roi, dans lequel il leur représentoit, que ce n'étoit pas tout, que d'être honoré du titre & des ornemens de chevalier; mais qu'à l'exemple de leurs ancêtres, ils étoient obligés de s'en rendre dignes pendant toute leur vie. Il leur prescrivoit, sur-tout, la douceur & la générosité envers les pauvres. C'étoit par des actions marquées au coin de ces vertus, qu'ils devoient prouver la divinité de leur origine, & rendre leur vie aussi brillante que les rayons du soleil, leur père, qui n'avoit envoyé ses enfans sur la terre, que pour en rendre les habitans heureux & fortunés.

Après ce discours, les Incas s'approchoient du roi, & s'agenouilloient devant lui, pour en

recevoir la marque la plus diſtinguée de leur extraction royale, qui conſiſtoit à avoir les oreilles percées de ſa main. Le roi faiſoit cette opération avec une aiguille d'or, qu'il laiſſoit dans l'ouverture pour l'élargir encore davantage. Les jeunes chevaliers baiſoient alors la main du roi, & ſe tournoient inceſſamment vers l'Inca le plus conſidéré après le roi. Celui-ci les déchauſſoit des premiers brodequins pour leur en donner d'autres particulièrement aſſignés aux Incas; ils les baiſoit enſuite à l'épaule droite en leur diſant: le fils du ſoleil qui a donné de ſi belles preuves de vertu, mérite d'être baiſé. On leur donnoit, après cette cérémonie, le bandeau royal, qui conſiſtoit en un morceau de coton orné de fleurs & en forme de couronne. Enfin on leur mettoit entre les mains, une hache & un javelot, en diſant: ces armes te ſont remiſes afin que tu puiſſes punir les traîtres, les cruels, les oiſifs, les méchans & tous les perturbateurs du repos public.

C'eſt ainſi que finiſſoient les cérémonies de cette fête touchante: tous les parens des nouveaux chevaliers s'empreſſoient alors à les embraſſer & à les féliciter de leur bonheur & de la conſtance qui les en avoit rendus dignes. La joie & le plaiſir étoient peints ſur tous les

visages; les jours suivans se passoient en festins, en danses & en chants.

Quels sont maintenant vos sentimens? vous sentez-vous assez courageux, mes enfans, pour soutenir de pareilles épreuves? qu'en pense Frédéric?

FREDERIC.

Mais, je n'ai pas encore atteint l'âge de seize ans; je n'en ai que huit.

LE PERE.

Eh bien! nous attendrons cette époque pour juger de ton courage. — Je me félicite en attendant de vous avoir prouvé de quoi l'homme est capable, quand il veut sincèrement se perfectionner. Il n'est aucune faculté de son corps ou de son ame dont il ne puisse tirer le parti le plus étonnant. Quel bonheur pour vous, d'être encore dans l'âge précieux où l'on peut faire valoir ces ressources! que ne m'est-il donné d'y revenir! comme je saurois tourner toutes les instructions à ma perfection! avec quel plaisir ne supporterois-je point les plus grandes fatigues pour endurcir mon corps & préparer mon ame aux dangers, aux peines & aux différens accidens qui agitent la vie humaine! hélas! ce projet est trop tardif pour moi! je serai le reste de mes jours, tel que je suis aujourd'hui. Sans doute cette pensée est triste; elle est accablante, mais

l'espérance de revivre en vous, me console; la douleur d'avoir été privé dans ma jeunesse, de l'avantage dont vous jouissez maintenant, est soulagée par la pensée que je réussirai à former les facultés de votre corps, à les fortifier; que je parviendrai à orner votre esprit de connoissances utiles à vous-mêmes & à la société; à vous rendre en un mot des hommes dignes d'en être l'ornement & la gloire. Oui, le petit degré de perfection auquel j'ai pu atteindre ici-bas, rempliroit tous mes desirs, si j'étois sûr que vous, ô mes enfans! vous en qui je vis aujourd'hui, si j'étois sûr, dis-je, que vous eussiez le bonheur de parvenir à la fin d'une carrière qu'il ne m'est plus donné de remplir, parce que la journée étoit trop avancée. Lorsque je commençois à y entrer; ô Dieu! ne permets point que cette douce espérance s'évanouisse; que je ne perde point la seule consolation dont mon cœur jouit parmi les obligations pénibles que tu m'as imposées!

—— (Une petite pause, après laquelle le Père continua ainsi.)

Il est tems, mes enfans, de reprendre notre narration. Les détails que je viens de vous donner du caractère des Péruviens, de leur gouvernement, & sur-tout des Incas leurs chefs, vous confirmeront dans l'étonnement où vous avez

été d'abord, de voir cette nation ſi tranquille à l'approche des Eſpagnols & à l'aſpect de leur brigandage ; quoi! un peuple régi par des loix auſſi ſages, & par des princes ſi braves & ſi intelligens, laiſſera-t-il troubler ſon repos par une poignée d'aventuriers ſans s'oppoſer à leur audace ? & ce défaut de mouvement, tout inconcevable qu'il doit paroître, n'eſt cependant que trop vrai ; il me reſte à vous en éclaircir la cauſe.

Onze rois, tous braves, bons & modérés dans leurs deſirs avoient gouverné le Pérou depuis la mort de Manko-Kapac, fondateur de cet empire; aucun d'eux n'avoit ſongé à en étendre les limites. Contens de ce qu'ils poſſédoient, ils ſavoient défendre leur héritage ſans ambitionner celui des autres. Les loix de Manko respectées par ſes ſucceſſeurs, le furent auſſi par leurs ſujets. Ceux-ci ſe modeloient ſur leurs rois, & tous vivoient contens & heureux. Sans doute ce bonheur devoit finir, dès qu'un prince, entraîné par l'ambition & la ſoif de la gloire, parviendroit au trône.

Ce triſte privilège étoit réſervé à Huana-Kapac, douzième Roi du Pérou. On nous le dépeint comme un guerrier brave & intrépide, & il ne voulut pas porter ce titre en vain. Il conquit la grande province de Quito, & ſon royaume fut ainſi augmenté de la moitié ; mais il jeta auſ

le premier fondement de sa décadence & de sa ruine ; car, pour s'assurer entièrement la possession de cette nouvelle acquisition, il épousa la fille du dernier souverain de Quito, démarche qui dérogeoit absolument à l'usage de ses prédécesseurs, accoutumés, suivant des loix sacrées, à ne choisir des épouses que dans la famille des Incas. Le peuple imite toujours son roi. Que celui-ci foule aux pieds les loix du pays, bientôt ses sujets en feront autant. Telle fut probablement la cause pour laquelle, à l'arrivée de Pizarre, les Péruviens avoient cessé d'être ce peuple sage & heureux que la bonté de ses loix auroit toujours laissé dans le même état, si elles avoient toujours été observées. Mais cette digression dans laquelle j'ai été obligé d'entrer, ne vous découvre pas encore le motif de l'insensibilité singulière de toute la nation à l'approche des Espagnols, dont les pas étoient marqués par la violence & la rapine; je vais vous l'exposer.

Ce Huana-Kapac, dont je viens de parler, laissoit deux fils de deux mariages qu'il avoit contractés, l'un avec la fille du souverain de Quito, l'autre avec une fille de la famille des Incas; Atahualpa (*) étoit le nom du fils provenu de cette première union; Huascar devoit le jour

(*) On l'appele aussi Atahualipa, ou Atabaliba.

à la ſeconde, plus légitime, parce qu'elle étoit plus conforme aux loix. Huana-Kapac partagea ſes états entre ces deux fils ; il voulut qu'après ſa mort, Huaſcar poſsédât l'ancien royaume du Pérou, & Atahualpa la province de Quito. Cette diſpoſition qui chocquoit toutes les loix d'après leſquelles il étoit défendu à tout homme d'aſpirer à la royauté, s'il ne deſcendoit des Incas tant du côté paternel que maternel ; cette diſpoſition, dis-je, déplut à toute la nation ; Huaſcar, qui s'en apperçut, prit la réſolution de forcer ſon frère Atahualpa, de renoncer à la ſouveraineté de Quito. Celui-ci rejeta bien loin cette propoſition ; & c'eſt ainſi que, par l'ambition & l'envie de dominer de ces deux frères, on vit s'allumer les premières étincelles d'une guerre civile dans un pays jadis ſi tranquille & ſi heureux. Huaſcar avoit pour lui les loix & la voix du peuple ; Atahualpa commandoit à une armée de guerriers intrépides & expérimentés, que ſon père lui avoit laiſſés à Quito. Le ſuccès ne fut pas longtems balancé ; la guerre finit par la défaite & la priſe de Huaſcar, dont les droits & la juſtice de la cauſe cédèrent à la force & au bonheur d'Atahualpa.

Inſatiable amour du pouvoir ! à quels excès ne conduis-tu pas l'homme, lorſque ſon cœur s'eſt une fois livré à toi ! Atahualpa, pour jouir

QUARANTE-QUATRIÈME RÉCIT.

LE PERE.

PIZARRE parti de Tumbes, s'avançoit toujours plus au Sud, jusqu'à ce qu'il parvint à l'embouchure d'une rivière à laquelle notre carte donne le nom de Piuru.

JEAN, montrant la carte.

Oui, ici, près de Saint-Michel.

LE PERE.

Juste; ce Saint-Michel est la première colonie que les Espagnols établirent dans le Pérou. Pizarre en trouva la situation très propre à un établissement, & il résolut en conséquence d'y laisser une partie de sa petite armée, pendant qu'avec le reste de son monde il continûroit à pénétrer dans l'intérieur du royaume.

Dans le tems qu'il étoit occupé de l'exécution de ce projet, il reçut une ambassade du prisonnier Huascar, qui imploroit son secours contre Atahualpa. Ce fut par ces envoyés qu'il reçut aussi la première nouvelle des troubles qui agitoient le Pérou, & qu'il comprit enfin pour-

quoi on l'avoit juſqu'alors laiſſé s'avancer avec tant de tranquillité. Cette nouvelle le tranſporta de joie, & ſon eſprit entreprenant & audacieux en conçut les plus grandes eſpérances. Pizarre n'avoit point tort; car quoi de plus aiſé que de renverſer un empire qui emploie ſes propres forces pour ſe détruire? Il réſolut donc de profiter de ces circonſtances ſi favorables à ſes vues, & il avança vers Kaxamalka, où Atahualpa campoit avec l'élite de ſes troupes.

A-peine avoit-il fait quelques lieues, qu'il vit arriver des députés de ce prince, qui firent mieux comprendre l'objet de leur miſſion par les préſens deſtinés à Pizarre & à ſes ſoldats, que par leurs diſcours. On avoit cependant pris pour interprête un jeune homme que les Eſpagnols avoient pris à Puna, & auquel ils avoient donné en le baptiſant le nom de Philippillo ou petit Philippe. Celui-ci n'avoit pas eu le tems d'apprendre beaucoup d'eſpagnol, & le dialecte poli des envoyés Péruviens parut être au-deſſus de ſa portée. On auroit donc eu beaucoup de peine à comprendre l'objet de cette miſſion, s'il n'avoit été rendu intelligible par les préſens dont j'ai parlé; car ils ne pouvoient pronoſtiquer que des ſentimens de paix, & quelques mots interprêtés par Philipillo firent entendre que l'Inca invitoit les Eſpagnols à venir le trouver,

& qu'il étoit diſpoſé à s'allier avec eux. Les préſens conſiſtoient en fruits de toutes eſpèces, en draps très bien travaillés, en vaſes d'or & d'argent, en pierres fines, & ſur-tout en une paire de riches brodequins & bracelets d'or, dont Pizarre devoit s'orner pour que l'Inca pût le reconnoître au premier abord.

Pizarre reçut cette invitation avec beaucoup de joie, & il continua ſa route avec confiance, après avoir envoyé ſon frère Ferdinand & Sotto pour complimenter en ſon nom l'Inca. Partout où il paſſoit on s'empreſſoit à l'envi de l'honorer & de lui donner des marques d'un profond reſpect; les vivres, les munitions arrivoient en abondance; & la curioſité reſpectueuſe & pleine d'égards des Péruviens s'étendoit même juſques ſur les chevaux des Eſpagnols. Lorſqu'ils remarquèrent que ces animaux rongeoient & mordoient leurs mors, ils s'imaginèrent que ces êtres extraordinaires ſe nourriſſoient de métaux, & ils ſe hâtèrent de leur préſenter de l'or & de l'argent en abondance. Les Eſpagnols intéreſſés à entretenir cette erreur, engloutirent avec avidité chaque ſervice de ce précieux feſtin dont ils connoiſſoient toute la valeur.

Ferdinand & Sotto arrivèrent, pendant cet intervalle, au camp qu'occupoit l'Inca; ce camp

étoit éloigné environ d'un mille de Kaxamalka. Les principaux officiers de ce Prince vinrent au-devant d'eux ; ils rencontrèrent bientôt après, une troupe d'Indiens armés qui avançoient en corps de bataille, pour faire honneur aux Efpagnols. Sotto, qui fe méfia fans doute de leur fincérité, piqua des deux & vînt au grand galop fur le conducteur de cette troupe. Celle-ci, effrayée à la vue du cavalier & de la rapidité de fa marche, ne put foutenir ce fpectacle auffi nouveau que terrible ; elle fe diffipa dans un moment ; le chef feul eût le courage d'attendre, & de recevoir avec l'air de la plus profonde vénération, le formidable étranger.

On les conduifit dans la demeure de l'Inca, qui les reçut avec la plus grande bonté. Deux princeffes du fang royal leur préfentèrent une boiffon inconnue, & on leur avança des fièges d'or pour s'affeoir. Quel fut leur étonnement à la vue de cette magnificence qui s'étendoit jufqu'aux objets les plus ordinaires ! & que n'auroient-ils point fait pour ofer déjà s'en emparer ? Ferdinand fit part à l'Inca de l'objet de leur arrivée, à-peu-près en ces termes rendus par Philipillo : "le puiffant dominateur des pays „ vers l'Orient, mon maître, & le chef de l'é„ glife chrétienne, le Pape, nous ont envoyés

„ pour délivrer l'Inca & ſes ſujets de la puiſ-
„ ſance du diable. "

Ce diſcours ſi extraordinaire, ſi inconcevable fut encore interprété par Philipillo avec ſi peu de bon-ſens & d'exactitude, qu'il fut impoſſible à l'Inca de rien comprendre à cette ſingulière ſortie. Il ne laiſſa pas que de répondre avec beaucoup de politeſſe. Il promit de voir le lendemain le chef des Eſpagnols, & d'apprendre de lui-même en quoi il pouvoit lui être utile. Les deux députés retournèrent à Kaxamalka, où Pizarre étoit déjà arrivé, & où il avoit établi ſon quartier dans une des maiſons appartenant à l'Inca. Tout ce que les Péruviens avoient vu & entendu juſqu'alors des Eſpagnols confondoit tellement leurs idées, qu'ils étoient hors d'état d'aſſeoir un jugement fixe ſur la nature & le caractère de ces étrangers. Tantôt ils étoient tentés de les conſidérer comme des êtres ſupérieurs, envoyés par leur Divinité pour leur faire du bien, & les Eſpagnols confirmoient cette opinion par l'aſſurance qu'ils leur donnoient de la vérité & de la nobleſſe de cette miſſion; tantôt ils ne pouvoient s'empêcher de leur refuſer le titre d'hommes de bien & de paix, en voyant la conduite violente & l'eſprit de rapine qui les animoient. Les malheureux Péruviens croyoient alors, que ces êtres

extraordinaires étoient defcendus du ciel pour punir leurs crimes & leurs diffenfions. La première opinion femble avoir eu le deffus chez Atahualpa, puifqu'il prit de lui-même la réfolution de faire une vifite au chef de ces inconcevables étrangers.

Pendant cet intervalle on fit de part & d'autre des préparatifs pour cette vifite; mais d'un genre réciproquement bien différent. Atahualpa vouloit arriver chez Pizarre dans toute la pompe & la magnificence d'un roi; il ne fe défioit d'aucune fupercherie. Pizarre, au contraire, ordonna des apprêts qui n'avoient aucun rapport avec une conférence dont l'amitié & la paix devoient former tout l'entretien. Il divifa fes foixante cavaliers en trois troupes dont il confia le commandement à Ferdinand fon frère, à Sotto & à Benalkafar, en leur enjoignant de fe tenir cachés derrière une vieille muraille qu'ils ne devoient quitter qu'au fignal donné. Il plaça deux canons qu'il avoit fait conduire avec lui, près de la porte de la cour, en poftant à la droite & à la gauche, fes arbalêtiers. Il prit autour de lui vingt de fes foldats les plus braves & les plus déterminés, & le refte de l'infanterie devoit être fous les armes & garder l'intérieur de la cour.

Je frissone en songeant qu'il faut poursuivre, & je pense que vous-mêmes, mes enfans, vous partagez mes soupçons & mes cruelles inquiétudes à la vue de ces préparatifs meurtriers : s'il en est ainsi, vos soupçons ne sont que trop fondés ; on s'occupe des desseins les plus perfides, & si une puissance supérieure n'anéantit les noirs projets dont se nourrit le cœur de Pizarre, bientôt vous verrez..... mais n'anticipons pas sur les évènemens ; donnons à cette effroyable aventure le cours & l'ordre naturels que l'histoire lui attribue.

Le lendemain à la pointe du jour tout le camp des Péruviens étoit en mouvement ; tout se préparoit à exécuter les ordres du souverain & s'apprêtoit à paroître dans l'état le plus propre à donner à Pizarre & aux Espagnols une idée convenable de la magnificence, de la puissance & de la majesté de l'Inca Atahualpa. Une grande partie du jour se passa en préparatifs ; vers le soir la marche commença ; mais avec une telle lenteur, qu'il fallut employer quatre heures entières pour parcourir le mille qui séparoit les deux armées. Les Espagnols s'impatientèrent ; Pizarre présumant que ce retard provenoit d'un soupçon qui n'eût été que trop fondé, envoya un de ses officiers à l'Inca, pour l'assurer une se-

conde fois de la ſincérité de ſes ſentimens. Le perfide !

Atahualpa, plein de confiance, continua ſa marche, & s'avança toujours lentement avec ſa ſuite vers Kaxamalka. Il étoit aſſis ſur un brancard couvert d'or & d'argent, orné de pierreries & de plumes rares & brillantes, ſoutenu & porté par ſes principaux officiers. Ceux qui lui ſuccédoient immédiatement en dignité, étoient portés derrière lui, de la même manière. Des chœurs de chanteurs & des danſeurs environnoient le brancard, & une armée de trente mille hommes fermoit cette marche pompeuſe.

Déjà ils s'approchoient du quartier des Eſpagnols, & il me ſemble voir une bande de pigeons voler vers le nid d'un épervier vorace, qui, les yeux ardens & enflammés, les ſerres ouvertes & tendues, a peine à attendre ſa proie. L'Inca remarqua la contenance & l'ordonnance guerrières des Eſpagnols, & s'appercevant de l'effet que cette vue faiſoit ſur ſes amis, il leur dit: “ ces étrangers ſont des envoyés de Dieu; „ gardez-vous de les offenſer; cherchons plutôt „ à les adoucir par des manières engageantes „ & polies. ”

A peine eut-il dit ces mots, que Vincent de Valverde, aumônier de l'armée eſpagnole, ſortit des

rangs, tenant une croix d'une main & un (*) bréviaire de l'autre; il ſe mit devant le brancard de l'Inca, & lui adreſſa le diſcours ſans contredit le plus étonnant que l'on pût tenir en pareille occaſion; il parla de la création, de la chûte d'Adam, du péché originel, de l'incarnation, de la paſſion, de la mort & de la réſurrection de Jéſus-Chriſt, myſtères dont il s'efforça de donner une explication auſſi longue, auſſi détaillée, que déplacée; il fit enſuite une deſcription pompeuſe de la ſainteté & de la puiſſance du Pape, vicaire de Jéſus-Chriſt ſur la terre; il finit par annoncer que ce Pape, appelé Alexandre VI, avoit fait préſent de tout le nouveau monde au Roi d'Eſpagne; il avertit l'Inca de ne point différer à embraſſer la religion chrétienne, à reconnoître l'autorité infaillible du Pape & la ſouveraineté du Roi d'Eſpagne. Il ajouta qu'à ces conditions il reſteroit tranquille poſſeſſeur de ſa dignité royale que l'on ſauroit défendre contre tous ſes ennemis; mais qu'un refus lui attireroit au nom du Roi d'Eſpagne une guerre terrible & meurtrière.

Atahualpa eut la patience d'écouter avec ſang

(*) C'eſt le livre qui renferme les prières que les eccléſiaſtiques catholiques-romains ſont obligés de réciter, ſoit pendant le ſervice divin, ſoit dans leur particulier.

froid tout ce long difcours rendu plus intelligible encore par l'interprétation de Philipillo. Le peu qu'il en comprit, excita fon étonnement; mais il fut affez maître de foi-même pour fe contenir & pour répondre ainfi à l'extravagante fortie de Valverde. "Je fuis prêt à être l'ami „ & l'allié du Roi d'Efpagne; mais je ne ferai „ jamais fon vaffal. Quant au Pape, il faut que ce „ foit un bien fingulier perfonnage, pour donner „ ainfi ce qui ne lui appartient pas. Je ne chan„ gerai point ma religion contre un autre, par„ ce que je trouve plus raifonnable d'adorer le „ soleil, qui eft immortel, que le Chrift, dont „ la vie, de l'aveu même des chrétiens, fe ter„ mina fur une croix. Je n'entends rien à tou„ tes les chofes inconcevables avancées par l'o„ rateur; mais je ferois curieux d'apprendre „ par quel moyen elles lui ont été révélées, „ connues & rendues intelligibles?" „ Par le „ moyen de ce livre, répondit Valverde, en „ préfentant fon bréviaire à l'Inca." Celui-ci tourna le livre de tous les côtés; il l'approcha de fon oreille, fourit & s'écria en le jetant avec dédain: "il ne dit pas un mot. „ Cette action transporta de fureur le prêtre inhumain; il fe tourne vers les Efpagnols & leur crie: „ vengeance, chrétiens! vengeance: vous voyez „ comme on méprife la parole de Dieu! aux ar-

„ mes ! faites couler le ſang de ces chiens qui
„ foulent aux pieds la loi de Dieu. „

Quel ſentiment éprouvez-vous, mes enfans, en entendant ces paroles, ſorties de la bouche d'un prêtre ? Loué ſoit Dieu de ce que les tems malheureux dans leſquels la religion voyoit naître de pareils monſtres ſoient paſſés ! Honneur aux hommes généreux qui ont fait ſervir, ſur-tout dans notre ſiècle, leur eſprit, leurs talens & leur autorité, à éclairer les hommes, à combattre, à détruire leurs préjugés, à anéantir le fanatiſme, & à inſpirer à tout le genre humain des idées ſaines & pacifiques !

Aux cris du vindicatif Valverde, Pizarre qui juſqu'alors avoit eu beaucoup de peine à contenir ſes ſoldats avides de la riche proie qui s'offroit à leurs regards ; Pizarre, dis-je, donna le ſignal de l'attaque ; les tambours battent les inſtrumens militaires, frappent l'air de leurs ſons, les canons & les mouſquets lancent la mort au milieu des Péruviens conſternés. Les cavaliers s'élancent en même tems de leur embuſcade, & Pizarre à la tête de ſon infanterie ſe précipite ſur la garde qui environne l'Inca.

Repréſentez-vous la terreur, la ſurpriſe de ce prince malheureux & de ſes fidèles ſujets à la vue de la force irréſiſtible de la cavalerie, & de l'effet terrible des armes à feu qui les

foudroient d'une manière ſi meurtrière & ſi inattendue! on ne vit que les principaux de la nation former à leur prince un rempart de leur corps, & défendre ſa vie menacée; tout le reſte prit la fuite; une grande partie tomba ſous le fer de la cavalerie, ou fut écraſée ſous les pieds des chevaux.

Pizarre parvint juſques au brancard de l'Inca; il ſaiſit le prince par le bras, l'entraîna à terre & le fit conduire dans ſon quartier. Le peu d'officiers qui avoient eu le courage de le défendre, avoient péri; tous ceux à qui la crainte de la mort, avoit fait prendre la fuite, furent pourſuivis ſans relâche, & ceux qui furent atteints, furent maſſacrés ſans pitié. Le carnage dura juſqu'à la fin du jour. Quatre mille Péruviens, parmi leſquels ſe trouvèrent des enfans, des femmes & des vieillards, reſtèrent morts ſur-le-champ de bataille: aucun des Eſpagnols ne reçut même la plus légère bleſſure, excepté Pizarre, dont la main fut froiſſée par un de ſes propres ſoldats, au moment qu'il l'avoit portée ſur l'Inca. Pendant tout le tems du carnage, l'infâme Valverde ne ceſſa point d'exciter les Eſpagnols, & de les encourager au meurtre; on l'entendoit s'écrier: "frappez d'eſtoc & non „ de taille, pour faire des bleſſures plus profon- „ des & plus dangereuſes. „

LA MERE.

Le monſtre ! quelle horreur !

LE PERE.

Pour mettre le dernier ſceau aux abominations de cette affreuſe journée, les Eſpagnols, après avoir raſſemblé les dépouilles des vaincus, eurent la lâcheté de paſſer la nuit en réjouiſſances & en débordemens de toute eſpèce. Le lendemain ils s'emparèrent du camp des Péruviens, où ils trouvèrent des tréſors ineſtimables en or & en argent, en étoffes & en meubles précieux. Le prix de tous ces différens objets ſurpaſſa même leur eſpérance toute exaltée qu'elle avoit été à leur entrée dans le Pérou.

JEAN.

J'eſpère du moins que maintenant ils feront raſſaſiés.

LE PERE.

Le penſes-tu ? — S'il en étoit ainſi il faudroit que les paſſions euſſent oublié pour la première fois chez les Eſpagnols, leur marche naturelle & ordinaire. Les paſſions croiſſent & augmentent à meſure qu'on les ſatisfait ; & l'ame qui remplit ſes deſirs déſordonnés, engendre de nouveaux deſirs qui veulent être remplis à leur tour. Cette vérité ne fut miſe que dans un trop grand jour pour les infortunés Péruviens ! Plus les mains enſanglantées des Eſpagnols ſe por-

toient ſur l'or, plus leurs cœurs ſe nourriſſoient de nouvelles eſpérances, moins ils devenoient délicats ſur le choix des moyens qui devoient ſatisfaire leur avarice.

Diſpenſez-moi, mes enfans, de vous entretenir aujourd'hui plus longtems des crimes dont ces barbares ſe ſont rendus coupables. Nous n'en avons que trop entendus. A demain.



QUARANTE-CINQUIÈME RÉCIT.

Le lendemain, avant que le Père reprît la ſuite de ſon récit, un des enfans, j'ignore lequel, demanda pourquoi la divine Providence avoit permis que les cruels Eſpagnols parvinſſent dans le Pérou?

Qui peut le ſavoir? répondit Jean; perſonne, répliqua le Père, car quel eſt l'homme qui puiſſe pénétrer les deſſeins de la Providence? Mais, dit Caroline, lorſque tu nous racontas la conquête du Mexique par Cortez, nous n'avons pas eu de peine à concevoir pourquoi Dieu avoit pu permettre la deſtruction de cet empire.

THEODORE.

Oui, parce que cette nation avoit un culte religieux dont l'exercice coûtoit la vie à des milliers de malheureux, qu'elle ſacrifioit à ſes idoles.

MATHIAS.

Mais les Péruviens étoient plus ſenſés & moins cruels?

NICOLAS.

Oui, leur bonté & leur humanité m'ont touché.

CHARLES.

Le Père ignore-t-il donc abſolument la raiſon qui a pu déterminer Dieu à permettre à ces ſanguinaires Eſpagnols d'arriver au Pérou ?

LE PERE.

Mes enfans, je vous ai dit plus d'une fois qu'il étoit téméraire à l'homme ſi borné dans ſes connoiſſances, de vouloir ſonder les décrets de celui dont la puiſſance & la ſageſſe embraſſent l'infini ; qu'il étoit plus inſenſé encore d'en oſer juger les effets. Quoi, l'homme dont le préſent ſeul frappe les yeux, lui qui n'en démêle ſouvent les cauſes qu'en partie & plus ſouvent encore très-imparfaitement, l'homme, dis-je, pourroit-il former le projet d'appeler à ſon tribunal, & d'y rechercher les cauſes qui ont engagé l'Éternel à fixer, à varier, à changer de telle ou telle manière les deſtinées de ſes créatures ? mais, je ne crois pas, cependant, qu'il ſoit défendu au plus noble de ſes ouvrages, à l'homme, de chercher à deviner parmi les raiſons multipliées & toujours ſages qui conduiſent le Tout-Puiſſant dans ſes opérations, celle qui paroît la plus vraiſemblable, pourvu que cette recherche ne ſoit pas fondée ſur un fol

amour-propre; ſur un deſir ridicule & vain de s'élever au-delà des bornes étroites qui renferment le cercle de nos facultés ; guidé par ces ſentimens d'humilité & de modeſtie, qui ne doivent jamais nous abandonner dans l'examen des opérations divines, je vais tâcher, mes enfans, de ſatisfaire aux queſtions que vous m'avez faites ; contens, ſi, à l'aide d'un foible rayon de la vérité, nous pouvons parvenir à porter un regard tremblant ſur l'obſcurité ſacrée qui repoſe ſur les voies impénétrables de la Providence.

Avant tout, il faut que je vous rappelle à deux vérités importantes, & qui doivent donner à nos réflexions ſur ce ſujet la direction qui leur eſt la plus convenable.

PREMIERE VÉRITÉ : Dieu permet ſouvent de petits maux, pour en faire éviter de plus grands.

SECONDE VÉRITÉ : Dieu permet ſouvent *le mal*, parce qu'il prévoit qu'un *bien* plus conſidérable en réſultera. Examinons maintenant ſi nous ne pourrons pas appliquer ces deux vérités au cas dont il eſt queſtion.

Je vous ai déjà fait remarquer qu'à l'époque de l'arrivée des Eſpagnols, les Péruviens avoient oublié leurs mœurs ſimples & antiques, & qu'ils marchoient à pas précipités dans une route tout-

à-fait opposée à celle qui leur avoit été tracée par la sagesse de leurs premiers Incas. Quelques successeurs de ces princes avoit commencé par transgresser des loix jusqu'alors respectées ; la modération & la bienfaisance avoient fait place à l'ambition & à la cruauté qui en est la suite ; sans doute ce changement de mœurs des chefs de la nation devoit avoir eu une grande influence sur les mœurs de la nation même. Que seroit-ce si Dieu avoit prévu que les progrès de ce mal s'étendroient avec le tems, & qu'il parviendroit à son comble dans un terme à venir, qui ainsi que le présent s'offre à ses yeux, dans le même jour ? s'il avoit prévu que ces hommes jadis bons & humains changeroient de caractère ; que, transformés en bêtes féroces, ils finiroient par déchirer leurs voisins, pour s'entre-détruire ensuite eux-mêmes? Quand on considère la cruauté d'Atahualpa qui trempe ses mains dans le sang de toute la famille des Incas, cette conjecture acquiert un grand degré de vraisemblance, & alors la destruction de l'empire du Pérou deviendroit peut-être un de ces cas dans lesquels la sagesse de Dieu permet quelques maux pour en faire éviter de plus grands.

Mais jetons un coup-d'œil aussi sur les suites que la conquête du Pérou a eues & aura encore pour le reste de l'univers ; pesons les

avantages qui en ont résulté; voyons si le mal que les Espagnols causèrent alors dans cette partie du monde n'a point été contre-balancé par le bien qu'il a produit & qu'il peut produire encore.

Je ne parlerai ici que de deux productions naturelles à ce pays & inconnues jusqu'alors aux autres nations, je veux dire, les pommes-de-terre & le quinquina, dont la consommation a influé si souvent sur l'existence & la santé de tant de millions de nos frères.

FERDINAND.

Les pommes de terre sont-elles donc aussi indigènes du Pérou ?

LE PERE.

Il est vrai que nous les avons reçues de la Virginie; mais le Pérou est proprement la patrie de ces fruits salutaires, & c'est sur-tout de la fertile province de Quito qu'ils sont sortis pour se transplanter dans les autres parties de l'Amérique, d'où ils sont enfin parvenus dans l'Europe.

Examinez maintenant, mes enfans, combien les fruits de cette plante ont nourri d'hommes, dont plusieurs vivent pour ainsi dire uniquement; combien de milliers en vivront encore! examinez toutes ses qualités multipliées, & voyez si la conquête du Pérou, à qui nous devons

ce genre de nourriture ſi ſain, ſi plein de goût & de ſaveur, n'a point été une eſpèce de bénédiction pour le genre humain.

Que ſera-ce encore, ſi à cet avantage j'ajoute celui que l'uſage du Quinquina nous a procuré? Que de malades abattus par des fièvres-malignes ne lui ont pas dû leur ſalut? Combien n'en avons-nous pas vus lui devoir le rétabliſſement de leurs forces altérées par des cauſes qui avoient réſiſté juſqu'alors à tout l'art de la médecine? N'eſt-ce pas encore la conquête du Pérou qui nous a donné ce tréſor?

CAROLINE.

Mon Père, comment croît donc ce Quinquina ſi utile & ſi précieux?

LE PERE.

Le Quinquina dont on ſe ſert dans la médecine eſt l'écorce d'un arbre que le Créateur ſemble avoir deſtiné uniquement à la guériſon des hommes; car ſi vous en exceptez les feuilles & une fleur ſemblable à notre hyacinthe, il ne produit rien autre choſe. Son écorce ſeule eſt ſon véritable tréſor. Il y a eu des tems où en Europe on en payoit la livre juſqu'à cent écus d'empire.

CONRAD.

Quelle fortune pour celui qui eût poſſédé une forêt entière de ces arbres!

LE PERE.

Oui, ſans doute, il eût été heureux; car il auroit pu ſe procurer le plaiſir délicieux de guérir des malades indigens, ſans exiger le paîment de ſon remède.

FREDERIC.

Oh! j'aurois guéri tous les hommes ſans rien exiger.

LE PERE.

En ſuppoſant cependant que tu euſſes joui d'ailleurs d'une fortune très aiſée: car ſans cela, je ne vois pas pourquoi les riches ne t'auroient point payé.

FREDERIC.

Oui, s'ils avoient été très riches.

LE PERE.

Ta fortune une fois faite, tu aurois conſacré ton ſuperflu au ſoulagement des pauvres... mais continuons notre récit.

Ce que je vous ai dit juſqu'à préſent, mes enfans, doit vous convaincre des moyens dont la Providence, toujours ſage dans la diſtribution de ſes faveurs, peut ſe ſervir pour l'avantage des hommes; ſans doute, je n'ai pu indiquer qu'une foible partie de ces moyens & des effets qu'ils produiſent; & quel enchaînement de ſuites ſalutaires Dieu ne voit-il pas encore d'un ſeul coup-d'œil? Savons-nous ce que de-

viendra un jour l'Amérique lorſqu'elle aura ſecoué le joug de l'Europe qu'elle a peut-être dû porter pendant quelque tems ? Je ne ſais ſi je me trompe ; mais je ne crois pas former une vaine conjecture, en penſant que cette partie du monde, aujourd'hui eſclave & opprimée, deviendra un jour le ſiège de la liberté & de la tolérance, celui des ſciences & du bonheur....... Avançons.

L'infortuné Atahualpa étoit donc priſonnier ; l'étonnement & la ſurpriſe que lui cauſa une action auſſi perfide & auſſi imprévue, devoient naturellement l'avoir accablé ; quelles triſtes réflexions ne dut-il pas faire enſuite ſur le renverſement ſubit de ſa fortune & de ſa puiſſance. Ces différens ſentimens ne l'empêchèrent pas cependant d'obſerver le caractère de ſes vainqueurs dont il vouloit connoître les paſſions, celles ſur-tout qui dominoient leurs cœurs inhumains & barbares ; il ne fut pas longtems ſans remarquer leur ſoif ardente de l'or, & il traça, d'après cette obſervation, le plan de ſa délivrance.

La chambre dans laquelle il étoit gardé, avoit vingt-deux pieds de longueur ſur ſeize de largeur. L'Inca promit de la remplir d'or juſqu'à la hauteur qu'il pouvoit atteindre de ſa main étendue, ſi les Eſpagnols vouloient lui rendre ſa

liberté ; quelle offre plus séduisante ! comme elle devoit étonner & ravir les Européens ! aussi ne balança-t-on pas à l'accepter ; Pizarre marqua lui-même d'une ligne la hauteur convenue, & Atahualpa envoya aussitôt des ordres dans les principales provinces de ses États, à l'effet de rassembler la rançon qu'il avoit promise. Tout le monde s'empressa d'obéir au Souverain, tout prisonnier qu'il étoit, tant étoit grand le respect que ce peuple portoit à ses rois. L'or arrivoit de tous les côtés ; & l'espérance de délivrer leur prince, par ce moyen, empêcha les Péruviens d'en employer d'autres dont la perfidie des Espagnols auroit dû leur faire connoître la triste nécessité ; ceux-ci, guidés par leur avidité ordinaire, parcouroient & ravageoient en attendant les provinces de l'empire.

L'or promis n'arrivoit point assez vîte au gré des Espagnols ; l'Inca chercha à justifier cette lenteur, en alléguant la grande distance des lieux qui devoient le fournir ; Kusco étoit éloigné de près de cent milles de Kaxamalka où campoit Pizarre ; il proposa à celui-ci d'y envoyer une partie de ses propres gens pour accélérer la chose, & se convaincre qu'il étoit en état de tenir la parole qu'il avoit donnée. Pizarre témoignoit de l'irrésolution ; il n'osoit af-

foiblir ſa petite armée, & expoſer ainſi ſes ſoldats dans l'intérieur d'un pays ennemi; Atahualpa devina ſes ſoupçons & lui dit en ſouriant: „ que craignez-vous? n'avez-vous pas entre vos „ mains l'Inca, ſes femmes & ſes enfans? Ces „ otages ne doivent-ils pas être dès garans „ sûrs de l'intention de mes ſujets?" Sotto s'offrit à faire ce long voyage dans la compagnie d'un autre Eſpagnol, nommé Vaſco, & l'Inca leur offrit une de ſes litières pour être reçus avec plus de reſpect par ſes ſujets.

Le voyage eut donc lieu. A trente milles environ de Kaxamalka ils rencontrèrent une troupe de ſoldats d'Atahualpa qui conduiſoient priſonnier ſon frère Huaſcar.

Lorſque celui-ci apprit quels étoient ceux que l'on portoit devant lui en litière, il deſira vivement de leur parler; les Eſpagnols l'écoutèrent, & auſſitôt il commença à dépeindre l'injuſtice que ſon frère avoit exercée à ſon égard; il demandoit le ſecours & la vengeance des Eſpagnols; il promettoit de leur donner trois fois plus d'or qu'Atahualpa ne s'étoit engagé d'en livrer pour ſa rançon; c'eſt-à-dire, il aſſuroit qu'il rempliroit juſqu'au plafond la ſalle qui ſervoit de priſon à ſon frère. "Atahualpa, di-„ ſoit-il, ſera obligé de dépouiller les temples „ de Kuſco, pour remplir ſa promeſſe; quant à

„ moi, je posséde tous les trésors, tous les bi-
„ joux que mon père a laissés après lui." On prétend que ce discours de Huascar n'étoit point sans vérité; l'opinion commune étoit qu'il avoit enterré les richesses immenses de son père, & qu'il avoit fait tuer ceux qui s'étoient chargés de cette entreprise, afin d'en ôter toute connoissance à Atahualpa.

THIERRI.

Qui sait? peut-être tous ces trésors sont-ils encore enfouis dans la terre.

LE PERE.

Cela est très possible.... Les deux Espagnols n'osèrent point outrepasser les ordres de leur commandant; ils continuèrent leur route: mais les gardes d'Huascar instruisirent Atahualpa de cette conversation, qui alarma beaucoup ce prince; il trembloit qu'on n'acceptât la proposition de son frère, avant la fin de la négociation qui devoit assurer sa liberté. Plein d'inquiétude, craignant pour sa couronne, il ordonna en secret la mort d'Huascar; ses ordres furent encore ponctuellement exécutés; le malheureux Huascar périt; & l'on dit qu'avant d'expirer, il prononça avec fermeté ces paroles prophétiques: " je n'ai régné que peu de tems; mais le
„ traître qui ose me ravir le jour, quoiqu'il ne
„ soit que mon sujet, subira bientôt le même

„ fort." Nous ſaurons, dans peu, ſi cette conjecture fut fondée.

Sotto & Vaſco recevoient par-tout où ils paſſoient, les mêmes honneurs que les Péruviens réſervoient pour leurs ſouverains & pour leurs divinités: ils arrivèrent enfin à Kuſco; là ils admirèrent la quantité d'or & d'argent qu'ils trouvèrent dans les différentes habitations des Incas & dans les temples du ſoleil. Leur avidité pour ces richeſſes avoit tellement augmenté, qu'ils exigèrent les dépouilles de ces demeures ſacrées. Les Péruviens frémirent d'horreur à cette propoſition, & ils proteſtèrent qu'il étoit inutile de recourir à un ſacrilège pour compléter la rançon promiſe par l'Inca. Ces remontrances n'aboutirent à rien; les audacieux Eſpagnols arrachèrent de leurs propres mains les lames d'or qui couvroient les murs des temples; & les Péruviens conſternés ſe contentèrent de regarder avec étonnement & douleur ce téméraire attentat; tant étoit grande la terreur qu'avoit inſpirée tout ce qui portoit le nom d'Eſpagnols!

Pendant cet intervalle on apprenoit au quartier-général des Eſpagnols l'arrivée d'un renfort conſidérable, commandé par Almagro, qui avoit débarqué à Saint-Michel. Dans la crainte que ces ſoldats ne prétendiſſent au partage d'un butin

que l'on avoit ramaffé fans leur fecours, il fut réfolu d'y procéder fur-le-champ, fans attendre même que toute la rançon d'Atahualpa fut raffemblée. Après avoir mis de côté quelques vafes artiftement travaillés, que l'on deftinoit à l'Empereur, on fondit le refte pour pouvoir le partager avec plus d'égalité, comme fi l'on avoit craint de commettre une injuftice envers ceux qui en avoient commis une fi grande, en fe rendant maîtres d'un bien qui ne leur appartenoit pas. Le partage fut fixé au jour de la fête de Saint Jacques, & il fut précédé d'une prière générale; circonftance qui vous démontrera que ces hommes cruels & fuperftitieux ne s'imaginoient point être coupables pour avoir dépouillé & maltraité les infortunés Péruviens; qu'ils croyoient, au contraire, avoir fait une action agréable aux yeux de Dieu. Tant étoit profonde l'ignorance de ces hommes fauvages, élevés dans les préjugés & l'intolérantifme !

On deftina, fuivant l'ufage, le cinquième de toute la proie à l'Empereur; Almagro reçut auffi cent mille péfos. Pizarre, fes frères & les principaux officiers eurent en proportion de leur rang la part qui leur revenoit. On donna à chaque cavalier huit mille péfos, & quatre mille à chaque fantaffin. D'autres font monter ces fommes beaucoup plus haut.

PIERRE.

Quelle eſt donc la valeur d'un péſo ?

LE PERE.

Si les ſources, (*) dans leſquelles j'ai puiſé l'évaluation de ce numéraire, ne me trompent point, le péſo ou la pièce de huit vaut huit réaux d'argent, c'eſt-à-dire, un peu plus qu'un de nos écus de Hambourg.

Si vous ajoutez que dans ces tems dix écus en valoient cent au calcul de nos jours, vous pourrez vous former une idée de l'enthouſiaſme qui a dû ſaiſir ces vagabonds ſans reſſource, à la vue d'une fortune ſi grande & ſi ſubite. La plupart ſongèrent à retourner dans leur patrie, pour y jouir en repos de ce qu'ils avoient acquis, & Pizarre ne crut point devoir s'oppoſer à cette réſolution. Il penſoit avec raiſon que des gens amoureux d'une vie oiſive & tranquille ne lui rendroient pas de grands ſervices; & il s'imaginoit bien d'ailleurs que la vue des richeſſes qu'ils rapportoient en Eſpagne, feroit une impreſſion vive ſur tous les aventuriers toujours prompts à ſaiſir les occaſions de faire fortune.

Almagro étoit à Kaxamalca avec le corps de troupes qu'il commandoit; quoique les cent

(*) Lexicon de commerce, par Hübner; portefeuille d'un banquier & d'un négociant, par Nelckenbrecher.

mille pésos, qu'on lui avoit réservés, fussent une somme assez considérable pour qu'on eût lieu de croire qu'il en seroit satisfait; il ne put cependant voir sans envie la disposition que Pizarre avoit faite des richesses immenses qui lui étoient tombées entre les mains; il trouvoit sa part & celle de son collègue trop modiques, & Pizarre lui parut injuste; cette aigreur d'Almagro donna lieu à des démêlés très vifs, & qui auroient pu avoir des suites funestes pour les Espagnols, si Pizarre n'avoit réussi à l'appaiser par des présens & par des promesses.

L'Inca avoit tenu parole, & il exigeoit que les Espagnols tinssent la leur; mais en vain. Le principe inhumain d'après lequel on ne considéroit les infortunés Péruviens que comme une espèce d'êtres mitoyens entre l'homme & la bête, & auxquels on étoit dispensé de rendre justice, ce principe atroce, dis-je, avoit aussi jeté racine dans l'ame de Pizarre & d'Almagro. Loin d'écouter l'Inca, on le traitoit tous les jours avec moins d'égards & plus de dédain. Ferdinand Pizarre qui avoit conservé un cœur sensible au milieu de ces barbares, fut le seul qui chercha à adoucir le sort de ce prince par des manières décentes & des traitemens honnêtes & délicats.

Mais cette trifte confolation lui fut bientôt ravie. Ferdinand fut choifi pour conduire en Efpagne ceux qui avoient demandé leur retraite; il étoit chargé de la part du butin qui revenoit à l'Empereur, & des inftructions relatives à l'exécution de l'entreprife dont il devoit annoncer l'heureux commencement. Cette réfolution fut un coup de foudre pour Atahualpa. Il s'écria en voyant partir fon unique protecteur, "tu me „quittes, Capitaine, & tu ne fonges pas qu'a„près ton départ le gros ventre & le borgne „me feront mettre à mort!"

Par ce dernier il entendoit Almagro, & par le premier un certain Alfonfe de Reguelme, tréforier Impérial. C'eft fans doute de ces deux perfonnages qu'il avoit effuyé les plus mauvais traitemens.

CONRAD.

Oh, mon père! oferoient-ils bien le tuer?

LE PERE.

Efpérons le mieux; & puifque nous ne pouvons rien pour le malheureux Atahualpa, remettons jufqu'à demain la décifion de fon fort.



QUARANTE-SIXIÈME RÉCIT.

Le jour ſuivant on vit les enfans plongés dans une triſteſſe profonde ; ils étoient inquiets ſur la deſtinée du pauvre Atahualpa, & l'air ſombre du Père ne préſageoit rien de bon ; il commença en ces termes.

Pluſieurs circonſtances s'uniſſoient pour rendre l'Inca un priſonnier très à charge aux Eſpagnols. Almagro & ſes ſoldats craignoient que Pizarre ne s'appropriât tous les tréſors du Pérou, toujours ſous le prétexte de toucher la rançon d'Atahualpa ; il falloit donc lui ôter cette excuſe. Pizarre lui-même voyoit l'Inca avec peine depuis le moment qu'il crut en avoir reçu une injure perſonnelle. Voici comment on raconte communément cette aventure ſi humiliante pour l'amour-propre du chef des conquérans du Pérou. De toutes les ſciences des Européens aucune n'avoit plus frappé l'eſprit de l'Inca que l'art de l'écriture. Il admiroit cette facilité ſingulière de ſe communiquer réciproquement ſes penſées & ſes deſſeins ; il doutoit

ſouvent ſi cet art étoit acquis comme tant d'autres, où ſi les Eſpagnols en avoient été particulièrement doués par la nature. Pour ſortir de cette inquiétude, il pria un jour un des ſoldats qui le gardoient, de lui écrire ſur ſon pouce le nom du Dieu que les Eſpagnols adoroient; le ſoldat condeſcendit à la prière; alors l'Inca montra ſon pouce à tous ceux qui venoient le voir, & à ſon grand étonnement il les entendoit tous prononcer le même mot. Pizarre vint enfin, & Atahualpa lui fit la même propoſition; mais le pauvre Capitaine, qui avoit paſſé une partie de ſa jeuneſſe dans l'exercice de l'emploi vil dont nous avons parlé au commencement de cette hiſtoire, ne ſavoit ni lire, ni écrire. Il fut forcé d'avouer ſon ignorance. Depuis ce moment l'Inca parut avoir conçu pour lui le mépris le plus profond; sûr que l'écriture étoit un art que l'on parvenoit à acquérir par ſes ſoins & par l'étude, il conclut avec raiſon que l'Européen qui ne les poſſédoit pas, devoit être ſans éducation & d'une extraction baſſe. Pizarre n'eut pas le courage de ſouffrir ſans vengeance le mépris d'un Américain, c'eſt-à-dire, d'un être que l'on aſſimiloit pour ainſi dire aux bêtes; il chercha l'occaſion de laver cette injure prétendue dans le ſang de celui qui la lui avoit faite, & Pizarre fut aſſez

malheureux pour trouver cette occaſion & pour en profiter.

Philippillo, ce miſérable interprête, qui jouoit alors un rôle ſi au-deſſus de ſa naiſſance & de ſes talens, devint peu-à-peu ſi inſolent, ſi peu modéré dans ſes deſirs, qu'il conçut l'impertinent projet d'épouſer une fille du ſoleil, une des épouſes de l'Inca.

Il ſe rendoit cependant aſſez de juſtice pour être perſuadé qu'Atahualpa ne permettroit jamais cette indigne alliance. Le ſcélérat, pour obvier à cet inconvénient, choiſit le moyen le plus lâche; il chercha à faire mourir l'Inca en l'accuſant de trahiſon. Il prétendit que ce prince avoit formé en ſecret le complot de faire aſſaſſiner tous les Eſpagnols, par une troupe de Péruviens déterminés qu'il tenoit prêts pour l'exécution de cet odieux deſſein.

Une accuſation auſſi grave contre une perſonne d'un ſi haut rang, méritoit ſans doute l'examen le plus ſévère; mais les Eſpagnols auroient été fâchés qu'elle ne fût point fondée; & ils ſaiſirent avec avidité cette occaſion de donner à l'attentat cruel qu'ils méditoient, l'air & l'apparence de la juſtice; on fit ſemblant de fournir à l'accuſé les moyens de ſe défendre, en nommant un tribunal, devant lequel il devoit ſe juſtifier des reproches faits par Phi-

lippillo; mais qui ne verra que cette conduite couverte de l'apparence de la juſtice, ne décéloit dans le fond, que des ſentimens cruels & bas; qu'elle n'étoit qu'une comédie barbare que l'on jouoit pour être diſpenſé de répondre un jour de ſes ſuites funeſtes; quel eſt l'homme, dis-je, que cette vérité ne frappera point, en ſongeant que toutes les réponſes de l'Inca paſſoient par la bouche de Philippillo, ſon accuſateur, maître de les falſifier, de leur donner une tournure déſavorable aux yeux ſur-tout de juges prévenus? il me reſte cependant une conſolation: je dois dire, pour l'honneur de l'humanité, que parmi les partiſans même de Pizarre pluſieurs blâmèrent hautement l'irrégularité de cette conduite, & qu'ils cherchèrent tous les moyens de ſauver l'Inca; mais envain, l'injuſtice prévalut ſur la ſenſibilité, & Atahualpa fut condamné à mort.

Pizarre ne rougit point de lui annoncer lui-même ſa triſte deſtinée; l'Inca verſa un torrent de larmes en apprenant cette nouvelle; proſterné aux pieds de ſon bourreau, il imploroit ſa pitié; il en appeloit à ſon innocence; il retraçoit dans les termes les plus touchans la perfidie des hommes blancs, qui, après lui avoir arraché la rançon convenue, oſoient manquer à leur parole & lui ravir la vie; il finiſſoit par

prier Pizarre de l'envoyer en Eſpagne, à l'Empereur, auquel il promettoit d'apporter une grande quantité de ce métal qu'il eſtimoit tant.

Après ces mots, Atahualpa verſa de nouvelles larmes, & le barbare, le cruel Pizarre, les vit ſans en être attendri ; il oſa lui répondre : „ votre „ ſentence eſt prononcée : elle ne ſauroit être „ révoquée ; " en diſant ces paroles il fit ſigne à quelques nègres qu'il tenoit prêts pour l'exécution de ce jugement inique ; ils s'approchèrent, & le malheureux Atahualpa fut étranglé.

QUELQUES-UNS.

Quel monſtre que ce Pizarre ! qu'il eſt affreux !

LA MERE.

Oui, il inſpire de l'horreur ; mais ne voyez-vous pas, mes enfans, la main de Dieu appeſantie ſur Atahualpa ; elle venge le ſang de Huaſcar & celui de toute la famille des Incas cruellement mis à mort.

QUELQUES-UNS.

Il eſt vrai, il fut coupable.

LA MERE.

C'eſt ainſi que la divine Providence fait ſe ſervir du méchant même pour punir le méchant.

JEAN.

Oui, mais ceci n'excuſe point Pizarre : qui l'a conſtitué juge d'Atahualpa ?

LA MERE.

Perſonne. Auſſi ſuis-je bien éloignée de faire ſervir cette conſidération à ſa juſtification. J'ai ſimplement ſaiſi cette occaſion de vous convaincre de plus en plus que, même dans cette vie, le vice & la vertu trouvent ſouvent leur récompenſe.

LE PERE.

La ſuite de cette hiſtoire nous en fournira bientôt de nouveaux exemples; car cette mort même d'Atahualpa ne reſtera point impunie. Tous ceux, qui y eurent part, finirent à-peu-près de même; mais n'anticipons pas ſur les évènemens de cette hiſtoire à jamais mémorable.

Il faut cependant que je vous faſſe part d'une circonſtance qui eut lieu à l'exécution d'Atahualpa; elle vous prouvera que le zèle immodéré de la religion eſt preſque toujours uni à la cruauté. Ce même Valverde, ce prêtre inhumain, dont la voix avoit animé les Eſpagnols au carnage; dont le fanatiſme avoit donné des fers à l'Inca; ce ſcélérat Valverde oſa ſigner l'arrêt qui condamnoit à mort ce prince infortuné: il fit plus; ô comble de l'horreur & de l'hypocriſie! il oſa conſoler ſa victime, lui prêcher une doctrine de paix & de douceur, la ſolliciter de ſe convertir au chriſtianiſme! la ſentence portoit qu'A-

tahualpa feroit brûlé vif, & Valverde lui promit d'adoucir la rigueur de ce fupplice, s'il vouloit embraffer la religion chrétienne; l'Inca abattu par la douleur, peut-être effrayé à la vue de ce fupplice horrible, condefcendit à tout ce que le prêtre defiroit de lui; il fut baptifé, & incontinent après étranglé. Tel fut tout l'adouciffement qu'effectua la pitié barbare de l'infâme Valverde.

Atahualpa laiffoit un fils & deux frères. Le premier étoit encore dans l'enfance & ce fut-là fans doute la confidération qui engagea Pizarre à le défigner comme fucceffeur de fon pére; il efpéroit auffi que fon nom deviendroit un moyen de plus d'afférvir promptement les Péruviens. Les fœurs de cet enfant fe trouvoient alors à Quito fous la protection d'un Capitaine Péruvien, nommé Kuminagui. Atahualpa mourant lui avoit dépêché un de fes principaux officiers pour lui recommander fes enfans. Ce fut auffi chez lui que quelques ferviteurs fidèles portèrent le corps de l'Inca qui fut enfeveli avec les cérémonies ufitées dans le royaume; mais Kuminagui paya de la plus noire ingratitude la confiance de fon maître; il fit étrangler les enfans qu'on avoit recommandés à fes foins, & tous les officiers fidèles à Atahualpa, qui étoient venus pour affifter à fes fu-

hérailles, furent maſſacrés par les ordres de ce traître, qui les avoit attirés ſous ce prétexte. N'eſt-ce point-là encore une nouvelle preuve de la corruption des mœurs des Péruviens ? corruption qui eût renverſé l'empire, indépendamment de l'arrivée des Eſpagnols.

Pendant cet intervalle on nommoit Inca un frère de Huaſcar, appelé Pauli ; mais cette proclamation n'étoit qu'apparente & ſpécieuſe ; car celui au nom duquel elle ſe faiſoit, avoit les mêmes intentions que Kuminagui ; comme lui, il cherchoit à s'emparer du trône. On le nommoit Quisquiz. D'autres ambitieux paroiſſoient en même tems dans les différentes provinces du royaume ; partout on voyoit régner l'eſprit de diſcorde, de révolte & de perfidie.

Pizarre ne voyoit pas ces troubles avec indifférence ; il s'appercevoit avec plaiſir, au contraire, qu'ils lui faciliteroient la conquête d'un pays déchiré par des querelles inteſtines. Il voulut en profiter ſur-le-champ ; & il marcha vers Kuſco, capitale du royaume. Le jeune prince qu'il mettoit en avant pour donner un air d'équité à ſes démarches, mourut en chemin ; mais cet évènement n'arrêta point Pizarre ; il continua ſa route. Sa confiance étoit juſtifiée par les circonſtances ; car le déſordre étoit ſi général dans le royaume, & les ren-

forts arrivés de Panama & des autres colonies ſe trouvoient ſi conſidérables, qu'il pouvoit ſans témérité eſpérer l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe. Il eſt vrai que Quisquiz avoit raſſemblé une armée qu'il oppoſa aux Eſpagnols; mais nous ſavons combien toutes ces grandes troupes d'Indiens étoient peu capables de réſiſter à une poignée d'Européens endurcis aux fatigues de la guerre, & dont la ſupériorité étoit ſi décidée par celle de leurs armes. Chaque combat donnoit la mort à des milliers d'Américains, tandis qu'il étoit rare de voir un Eſpagnol bleſſé ou tué. Pizarre arriva donc heureuſement à Kusco.

Le butin que l'on fit dans cette capitale fut immenſe. Il ſurpaſſoit même la rançon d'Atahualpa, malgré les précautions que les habitans avoient priſes de cacher une partie de leurs richeſſes, avant l'arrivée des Eſpagnols. Ceux-ci, tout inſatiables qu'ils étoient, commencèrent à regarder avec une eſpèce d'indifférence l'or dont l'acquiſition leur coûtoit ſi peu de peines. Les ſimples ſoldats expoſoient au haſard du jeu des ſommes dont la perte eût été conſidérable, même pour des rois. Une paire de haut-de-chauſſes de toile coûtoit trente péſos; il en coûtoit autant pour une paire de bottes, & un cheval ſe payoit juſqu'à 5000 du-

cats. Ces prix se sont encore longtems soutenus dans le Pérou.

Le plaisir que ressentoit Pizarre de l'heureux succès de son entreprise fut troublé par un accident fâcheux arrivé à quelques-uns de ses soldats, qui devinrent la victime de leur négligence. Ils étoient tombés entre les mains des Péruviens dans une escarmousche assez vive. On les conduisit devant un frère d'Atahualpa, nommé Titu-Autaché, & l'on reconnut parmi eux quelques-uns de ceux qui avoient contribué à la mort de l'Inca, & d'autres qui avoient sollicité en sa faveur. Titu-Autaché fut assez grand & assez juste pour pardonner aux derniers & pour leur rendre la liberté; mais les coupables furent étranglés au même poteau auquel on avoit ravi le jour à son frère.

Pendant que ceci se passoit il s'élevoit dans une autre contrée du royaume un orage dont l'explosion servit encore à accélérer sa ruine totale.

Benalcasar, que Pizarre avoit laissé avec une petite troupe à Saint-Michel, apprenant la prise de Kusco, eut honte de son inaction, & fut piqué de ne pouvoir participer aux victoires qui enrichissoient ses compatriotes. Il communiqua les sentimens qui l'agitoient aux soldats qu'il avoit sous ses ordres; il les persuada, & ils

marchèrent auſſitôt vers Quito, capitale de la grande province de ce nom. Vous vous rappelez que c'étoit-là que Kuminagui ſoutenoit la ſouveraineté qu'il avoit uſurpée. Il fut réſolu de l'attaquer: un tranſport de recrues qui arrivoient dans ce moment de Panama, mit Benalcaſar en état d'entreprendre cette expédition. Il ne laiſſa qu'un très petit nombre de ſoldats à Saint-Michel; le chemin étoit long & rude; il falloit paſſer des torrens impétueux, traverſer des forêts épaiſſes; gravir des montagnes eſcarpées; s'expoſer dans des vallées fangeuſes dont le terrein paroiſſoit manquer à tous momens ſous les pieds des voyageurs; mais tous ces obſtacles ne pouvoient arrêter des hommes inſenſibles aux travaux & aux fatigues, prêts à tout braver pour ſatisfaire leur ambition & l'amour des richeſſes qui les dominoit. Tout céda à leurs efforts; Kuminagui fut battu avec l'élite de ſes troupes qu'il commandoit en chef; la terreur précédoit les pas de Benalcaſar; les Péruviens fuyoient à ſon approche, & il arriva ſans obſtacles à Quito, où l'on eſpéroit trouver le reſte des tréſors d'Atahualpa.

Mais on ſe trompa dans ſes eſpérances. Toute la ville étoit dénuée de richeſſes; car

les habitans les en avoient enlevées, pour les souſtraire à la cupidité de leur ennemi. Les Eſpagnols ne trouvèrent donc point la récompenſe des peines & des fatigues qu'ils avoient ſouffertes.

Dans le même tems paroiſſoit ſur la ſcène un homme dont nous avons déjà eu occaſion de parler; c'étoit Alvarado.....

QUELQUES-UNS.

Cet Alvarado qui avoit ſervi dans le Mexique ſous les ordres de Cortez?

LE PERE.

Le même. Ce brave officier avoit obtenu de Cortez, pour prix de ſes ſervices, le Gouvernement de la province de Guatimala, que notre carte du Mexique vous indique ici ſous Tabaſco, près de la Mer du Sud. C'eſt là qu'Alvarado apprit les ſuccès de Pizarre; à cette nouvelle ſon ancienne ardeur pour les combats ſe réveilla; il réſolut de marcher vers le Pérou pour y participer à la gloire & aux richeſſes de ſes compatriotes. Son grand nom lui attira une foule d'aventuriers, de manière qu'il put s'embarquer avec cinq cents hommes, parmi leſquels il s'en trouvoit deux cents ſi fort à leur aiſe, qu'ils purent s'acheter des chevaux

à leurs ſeuls frais, circonſtance qui vous prouvera la grandeur de leur fortune, ſi vous la comparez au prix exceſſif que l'on mettoit alors à ces animaux.

Alvarado aborda à Puerto-Viejo, port que nous voyons un peu au Sud au-delà de la ligne; de là il marcha par terre vers Quito. Cette route eſt encore aujourd'hui la plus difficile & la plus incommode de toute l'Amérique. Tout ce que Pizarre & ſes compagnons avoient ſouffert juſqu'alors dans leurs marches différentes s'y trouvoit réuni; & lorſqu'on en lit la deſcription, on ſemble douter que les forces humaines aient pu ſeules ſurmonter tant d'obſtacles. La faim les força de tuer leurs chevaux, & ſouvent ils n'eurent d'autres reſſources pour étancher la ſoif qui les dévoroit, que de ſucer la roſée qui s'étoit raſſemblée dans le creux des racines & des plantes. Le froid qui régnoit ſur les montagnes qu'il falloit franchir, étoit ſi violent, que ſoixante hommes y laiſsèrent la vie. Un plus grand mal encore attendoit les autres dans la vallée; le vent chaſſoit une ſi grande quantité de cendres vomies par le volcan de Quito, que les Eſpagnols paroiſſoient être continuellement enveloppés d'un nuage brûlant qui leur coupoit la reſpiration. Alvarado ſurmon-

toit les efforts de la nature qui ſembloit conjurée contre lui. Vainqueur de tous les obſtacles, il arriva enfin à la vue de Quito qu'il trouva entre les mains de Benalcaſar. C'eſt ici que nous le laiſſerons repoſer de ſes fatigues inouies ; demain je vous ferai part de la réception que lui firent ſes compatriotes.



QUARANTE-SEPTIÈME RÉCIT.

LE PERE.

BENALCASAR renforcé par le corps d'armée d'Almagro, n'apprit point fans inquiétude l'approche de foldats européens. Incertain fur les deffeins d'Alvarado, il ignoroit encore s'il alloit voir un allié ou un ennemi.

On réfolut à tout hafard de marcher contre lui. Sept cavaliers eurent ordre d'aller en avant, pour s'inftruire des véritables vues d'Alvarado; mais ils prirent fi mal leurs mefures, qu'ils tombèrent au milieu de fon armée. Ils furent conduits en fa préfence. Après qu'il leur eut fait différentes queftions fur l'état de leur armée, il les traita avec la plus grande bienveillance, & les congédia; mais, fans les charger d'aucune commiffion pour leurs chefs. Ceux-ci furent confirmés dans leur foupçon, & fe préparèrent au combat.

Le lâche Philippillo, toujours prêt à faifir les moyens dont il efpéroit de l'avantage, ne rou-

gît pas de commettre une trahiſon, qu'il croyoit propre à augmenter ſa fortune. Il ſe rendit à l'armée d'Alvarado & s'offrit à lui livrer, non ſeulement la perſonne d'Almagro; mais encore la ſouveraineté de tout le pays; le commandant fut aſſez généreux pour dédaigner cette infâme propoſition & pour mépriſer le traître qui la lui faiſoit.

Pendant cet intervalle les deux armées s'approchoient toujours davantage, & elles arrivèrent enfin à la vue l'une de l'autre. On fit halte, & les deux partis, trop fiers pour faire chacun de ſon côté les premières propoſitions de paix, paroiſſoient prêts à chaque inſtant d'en venir aux mains. Sans doute cette irréſolution alloit être terminée par un combat ſanglant, ſans la médiation d'un juriſconſulte, homme ſage & prudent; il parvint à obtenir un armiſtice de vingt-quatre heures, pendant lequel les deux chefs devoient travailler à une réconciliation. Elle eut lieu. On promit à Alvarado cent mille péſos pour le dédommager des frais de ſon expédition, & il s'engagea à retourner dans ſon Gouvernement, & à ne plus ſe mêler des affaires du Pérou. Il fut même aſſez bon, je dis même, aſſez foible, pour ſolliciter & pour obtenir la grace du traître Philippillo, à qui on eût certainement fait grace en le faiſant pendre au premier arbre,

pour le punir de tous les crimes dont il étoit coupable ; mais la Providence le réservoit sans doute à un châtiment plus sévère, & qui devoit expier toutes ses fautes quand la mesure en seroit comblée. Jetons maintenant un regard sur les malheureux Péruviens. Titu-Autaché, ce frère d'Atahualpa, dont je vous ai parlé hier, devoit en cette qualité hériter du trône. Il mourut & laissa ses droits à un de ses frères, nommé Manco. Celui-ci résolut de marcher vers Kusco pour y avoir une conférence particulière avec l'Apu ; c'étoit-là le nom que les Péruviens avoient donné dans leur langue, au Gouverneur Pizarre. Ses amis cherchèrent à le dissuader de ce projet, en lui représentant qu'il étoit plus digne de lui de forcer, les armes à la main, l'étranger à lui céder un royaume injustement usurpé. Ils mirent devant ses yeux l'histoire encore récente du triste sort de son frère Atahualpa expirant par les ordres des perfides hommes blancs qui se faisoient un jeu cruel de violer la foi donnée, & qui ne le traiteroient pas avec plus d'indulgence ; mais Manco rejeta tous ces conseils, parce que sa grande ame ne pouvoit former de tels soupçons ; il croyoit qu'il étoit impossible que des gens auxquels il alloit porter des paroles de paix, pussent le tromper à ce point. Il arriva donc à

Kuſco, & Pizarre fut aſſez touché de ce procédé, pour accorder ſon eſtime à l'Inca, & pour le décorer du diadême rouge, marque diſtinctive de la dignité royale dans le Pérou.

Almagro & Benalcaſar marchent pendant cet intervalle vers Quito; ils étoient accompagné d'Alvarado, qui, avant ſon départ, vouloit voir Pizarre. Ils avoient ſoutenu en route un combat très vif contre Quisquiz; quatorze Eſpagnols reſtèrent morts ſur le champ de bataille, & cinquante furent bleſſés. Quisquiz pourſuivi avec chaleur, s'étoit retiré dans une ville avec les débris de ſon armée. Irréſolu ſur le parti qu'il devoit prendre, les uns lui conſeilloient de faire des propoſitions à l'ennemi; mais ſa haine contre les oppreſſeurs de la patrie, ne lui faiſoit pas goûter ce conſeil; il menaça au contraire de tuer de ſa propre main le premier qui oſeroit le lui propoſer de nouveau. Les autres auroient ſouhaité qu'il abandonnât ſon fort à l'évènement d'une bataille générale; mais ce parti ne lui plut pas davantage, & ſon irréſolution excita tellement ſes principaux officiers, que l'un d'entr'eux le perça de ſa lance. L'armée ſe diſſipa, & les Eſpagnols arrivèrent à Quito, ſans trouver d'obſtacles.

Pizarre, averti, pendant tous ces mouvemens, de l'arrivée d'Alvarado & de la convention que l'on avoit conçlu avec lui, craignant la rivalité d'un homme ſi entreprenant & auquel il devoit être ſi dangereux de montrer les tréſors entaſſés à Kuſco, Pizarre, dis-je, marcha à ſa rencontre, pour l'engager à retourner le plus tôt poſſible à ſon Gouvernement de Guatimala. L'entrevue ſe paſſa en politeſſes réciproques; Pizarre les prodiguoit à l'homme qu'il redoutoit; flattant tour-à-tour ſon orgueil & ſa cupidité, il parvint à le perſuader; cent mille péſos ajoutés à ceux qu'il avoit déjà reçus, quelques préſens particuliers conſiſtant en pierreries & en vaſes précieux, engagèrent Alvarado à ſacrifier les eſpérances qu'il avoit conçues, & à retourner à Guatimala; il laiſſoit à Pizarre la plus grande partie des troupes qu'il avoit amenées; elles s'empreſsèrent à marcher ſous les drapeaux de ce nouveau conquérant. Celui-ci détacha enſuite Almagro à Kuſco, parceque ſa propre préſence étoit néceſſaire vers la côte, où l'appeloit un projet important dont j'aurai bientôt à vous entretenir. Il lui recommanda fortement l'Inca Manco, qu'il avoit laiſſé à Kuſco ſous la garde de ſes deux frères; il l'exhorta de le traiter avec douceur & avec égards, ainſi que tous les autres Péruviens, dont la ſou-

miſſion avoit été prompte & ſincère. O pourquoi ces ſentimens généreux & cette politique raiſonnable & permiſe ne l'ont-ils pas guidé ſans ceſſe !

Le projet dont je viens de parler, conſiſtoit à bâtir une ville qui devoit être le centre de ſes conquêtes, & ſervir en même tems de capitale aux différentes provinces de ſon Gouvernement. Il choiſit en conſéquence un endroit auſſi agréable que fertile, ſitué dans une vallée peu éloignée de la mer, près d'une rivière d'abord appelée Kimac, enſuite Lima, & que votre carte nous indique ſous le treizième degré de latitude du Sud; c'eſt-là qu'il jeta les fondemens de ſa nouvelle colonie nommée Los-Reyes, c'eſt-à-dire, les Rois, parceque cette cérémonie fut célébrée le jour ſpécialement conſacré à ces trois premiers adorateurs du Chriſt.

THÉODORE.

Mais cette ville ne porte plus le même nom, à ce qui me ſemble ?

LE PERE.

Oui, elle le porte encore; mais il eſt vrai que ce n'eſt que dans les écrits des tribunaux d'Eſpagne; autrement elle eſt connue ſous le nom ordinaire de Lima. Nous avons déjà eu occaſion de parler des fréquens tremblemens de terre qui l'on dévaſtée. Jamais, & dans au-

cun endroit du monde, le luxe n'a été porté ſi loin que dans cette ville; la femme d'un négociant aiſé ſe préſente rarement en public ſans avoir ſur elle la valeur de quarante mille écus en bijoux & en dentelles; c'eſt le véritable règne de la vanité & du luxe.

Pizarre preſſa les travaux avec tant de vigueur, qu'une ville très conſidérable ſembloit, pour ainſi dire, être ſubitement ſortie de la terre. Elle fut ornée d'un palais magnifique, deſtiné au Gouverneur, & le reſte des officiers, imitant l'exemple du chef, ſe conſtruiſirent des bâtimens proportionnés à leurs richeſſes & à leur rang.

Ferdinand Pizarre étoit arrivé en Eſpagne, & avoit préſenté à l'Empereur le tréſor qui lui revenoit. Celui-ci admira avec toute ſa Cour la grandeur de ce gain, & toute la nation s'empreſſa de combler Ferdinand d'honneurs & de careſſes. Il fut décoré de l'ordre de Saint-Jacques, diſtinction qui n'eſt réſervée, en Eſpagne, qu'aux plus anciennes familles parmi la nobleſſe. On n'oublia pas ſon frère; élevé par le Roi au rang de Marquis, Pizarre fut non ſeulement confirmé dans ſon Gouvernement du Pérou; mais on y ajouta encore ſoixante & dix milles de terrein le long de la côte vers le Sud. Tous ces pays étoient nommés NOUVELLE CASTILLE.

Dans la patente qui en confioit l'administration à Pizarre, Almagro obtint le poste d'Adelantado ou de Vice-Gouverneur, que Pizarre lui avoit promis, & il reçut en outre le Gouvernement en Chef d'une étendue de pays de deux cents milles au Sud des possessions où commandoit Pizarre ; mais on enjoignit à Almagro d'en faire la conquête.

JEAN.

Ce pays, donné à Almagro, ne seroit-il pas le Chili ?

LE PERE.

Oui ; & la patente Impériale lui donnoit alors le nom de NOUVELLE TOLEDE.

La nouvelle de ces différentes faveurs accordées par la Cour, parvint au Pérou avant le retour de Ferdinand, & quelle en fut la suite ? Celle qu'entraîne presque toujours pour l'homme, une fortune trop grande & trop rapide, la vanité, l'égoïsme, l'orgueil & l'oubli des devoirs. Les deux chefs de l'armée espagnole vont vous offrir un exemple frappant de la vérité de la maxime que je viens d'établir.

A peine Almagro fut-il informé qu'il avoit obtenu un Gouvernement indépendant, qu'il prétendit que Kusco, résidence des Incas, étoit comprise dans le terrein assigné par la Cour ; Pizarre, dont l'envie d'étendre sa domination,

n'avoit été que plus enflammée par les nouvelles graces de l'Empereur, n'eut garde d'acquiſcer à cette demande. Les eſprits s'échauffèrent ; la jalouſie & la haine s'en mêlèrent ; on vit s'élever deux partis également formidables, & le tems ſembloit s'approcher où les infortunés Péruviens pouvoient jouir du ſpectacle des diviſions inteſtines & des combats ſanglans de leurs cruels oppreſſeurs.

Heureuſement pour les Eſpagnols que les deux commandans avoient conçu mutuellement l'un de l'autre, une trop grande idée pour ne ſouhaiter une prompte réconciliation. Pizarre fit les premières propoſitions, & Almagro les écouta, guidé par cette franchiſe & cette confiance qui lui étoient naturelles. Almagro devoit d'abord tenter la conquête du Chili ; & s'il ſe trouvoit que ce pays ne fut ni ſi grand, ni d'un produit auſſi conſidérable qu'on l'avoit annoncé, Pizarre s'engageoit à rétablir l'égalité par la ceſſion d'une partie du Pérou. Malgré la défiance que l'expérience du peu de fidelité de Pizarre devoit inſpirer à Almagro ; il réſolut cependant d'ajouter foi à la ſincérité de ſes propoſitions en les acceptant. Le traité fut ſigné par les deux partis, & conſacré avec les mêmes cérémonies qui avoient précédé leur premier accord. Almagro ſe prépara enſuite à mar-

cher vers le Chili ; l'armée qu'il raſſembla parut proportionnée à la grandeur de l'entrepriſe ; ſix cents européens marchoient ſous ſes drapeaux, & l'Inca Manco les renforça par un corps de quinze mille Péruviens.

MATHIAS.

Les pauvres habitans du Chili ! les voilà perdus !

LE PERE.

Nous apprendrons bientôt leur ſort. Deux chemins conduiſoient de Kuſco au Chili, l'un frayé & commode s'étendoit dans une plaine le long de la mer, mais il étoit le plus long ; l'autre beaucoup plus court traverſoit les hautes & pénibles montagnes qui ſéparent le Pérou du Chili. Ce dernier chemin n'eſt praticable qu'en été à cauſe du froid exceſſif qui règne pendant l'hiver ſur ces montagnes, & des neiges qui les couvrent ; en tout tems on y rencontre des difficultés preſque inſurmontables. Les Péruviens étoient d'avis qu'on choiſît la première route, quoique plus longue que la ſeconde ; mais ce ſage conſeil fut rejeté. Almagro & ſes ſoldats, endurcis à toutes les fatigues, firent à-peine attention à la deſcription des maux qu'ils auroient à ſouffrir en choiſiſſant le ſecond parti ; leur orgueil leur perſuadoit qu'il étoit digne d'eux de montrer aux Pé-

ruviens que rien n'étoit impossible aux Européens ; ils marchèrent donc vers les montagnes ; mais cette témérité leur coûta cher. Plus ils avançoient, plus ils reconnurent la sagesse de l'avis des Péruviens, plus les obstacles devenoient pressans. Le froid étoit si rigoureux qu'il falloit un exercice continuel pour y résister, & les forces leur manquèrent bientôt pour le soutenir ; car comme ces montagnes, couvertes de neiges éternelles, ne produisoient absolument rien, la famine se mêla bientôt aux autres maux qui accabloient les Espagnols ; ils furent obligés de tuer leurs chevaux ; ajoutez à cette extrémité funeste l'attaque fréquente des montagnards qui les harceloient sans cesse, & dont le courage aidé de leur adresse à tirer de l'arc ne donnoit pas peu de peine aux Espagnols.

L'armée d'Almagro diminuoit à vue d'œil. Plusieurs Espagnols, & encore plus de Péruviens, moururent de froid. On les voyoit roides & inanimés dans la même attitude dans laquelle ils s'étoient trouvés au moment que la mort les avoit surpris. Quelques historiens racontent même que cinq mois après cette marche mémorable, c'est-à-dire, au retour de l'armée, on trouva ces corps parfaitement conservés, plusieurs tenant encore dans leurs mains les rênes de leurs chevaux gelés comme eux.

La chair de ces animaux étoit auffi fraîche qu'elle pouvoit l'être le premier jour de l'accident qui leur étoit arrivé ; & cette efpèce de phénomène fut encore plus utile aux Efpagnols affamés, que le fpectacle ne leur en avoit été étonnant. On atteignit enfin, après des peines incroyables, les agréables & fertiles plaines du Chili. Les campagnes qui s'étendent de l'Occident à l'Orient des côtes de la mer remplirent toute l'attente des Efpagnols, & en effet on y jouit du climat le plus fain & le plus doux qu'il y ait peut-être fur la terre. Si l'on n'en jugeoit que par fa pofition géographique, on croiroit que le Chili doit être fujet à des chaleurs exceffives ; mais le voifinage des Cordillères couvertes de neige, celui de l'Océan du Sud rafraîchit l'air embrâfé, & le tempère au degré du printems le plus agréable. Toutes les plantes, celles mêmes qui font naturelles à l'Europe, profpèrent dans ce pays fortuné. Non feulement les différentes efpèces d'animaux s'y multiplient à l'infini, mais ils y acquièrent encore une perfection inconnue dans nos climats. Les bêtes à corne & les chevaux que l'on trouve aujourd'hui dans le Chili, furpaffent en grandeur, en force & en bonté, tous ceux dont ils tirent leur origine; en un mot ce pays délicieux fut doué par la nature de tous les

avantages que vous admiriez dans la deſcription que je vous faiſois de Quito, avec la différence cependant, qu'il eſt à l'abri de ces ouragans terribles qui viennent troubler le bonheur & la tranquillité des habitans de cette dernière contrée.

THEODORE.

C'eſt donc là, mon Père, que nous devrions voyager ?

LE PERE.

Cette idée eſt-elle bien réfléchie, mon cher ami ?

THEODORE.

Mais ſuivant la deſcription que nous venons d'entendre, je préférerois ſans contredit le Chili à l'Europe.

LE PERE.

Effectivement il me ſemble que l'Europe n'a plus l'honneur de te plaire, d'après le deſir que tu me témoignes ſi ſouvent de voyager.

THEODORE.

Ce n'eſt pas-là préciſément la raiſon qui m'y engage; mais..... je voulois ſeulement dire que le Chili me paroiſſoit un pays délicieux.

LE PERE.

Aurois-tu déjà oublié ce que j'ai dit ſi ſouvent de la ſageſſe de la Providence qui ſait compenſer avec tant d'ordre des avantages dont la

trop grande abondance ne feroit que corrompre les hommes en affoibliſſant leurs facultés intellectuelles & corporelles; pouvois-tu préſumer d'ailleurs que les habitans du Chili fuſſent à couvert des misères ordinaires de l'humanité? Pour te convaincre du contraire, écoute cette petite hiſtoire, arrivée dans ce fortuné pays que tu admires & que tu préfères à l'Europe.

Le plus grand commerce que le Pérou & le Chili font entr'eux eſt facilité par la navigation qui a lieu entre les deux capitales, ſavoir Lima & San-Jago.

JEAN.

Mais San-Jago n'eſt point près de la mer?

LE PERE.

Non, & Lima de même; mais ces deux villes ont des rivières ou des fleuves navigables dont les embouchures n'en ſont pas fort éloignées; elles peuvent donc faire le commerce dont j'ai parlé, avec la même facilité que Hambourg qui eſt éloigné de 18 milles de la Mer dû Nord.

Deux petites villes bâties près de l'embouchure de ces deux rivières, ſervent de port à Lima & à San-Jago; on les appelle Gallao & Valparaiſo; vous pouvez à cet effet conſulter notre carte. Avant la perfection de la navigation, on n'oſoit pas, en ſortant de Gallao pour

aller à Valparaiſo, perdre de vue la côte, parce que l'ignorance où l'on étoit de la Mer du Sud faiſoit craindre les écueils & les erreurs. Or cette côte eſt très inégale, & elle a, comme vous voyez, une courbure très conſidérable; vous pourrez donc conclure, d'après la connoiſſance que vous avez de la difficulté que l'on trouve en général de naviguer près des côtes, combien ces voyages des Eſpagnols devoient être pénibles; il falloit communément un an pour arriver de Gallao à Valparaiſo, eſpace que l'on franchit aujourd'hui en moins d'un mois. Un ſiècle entier s'écoula dans les peines de cette navigation incommode. On vit paroître enfin un pilote européen auſſi expérimenté qu'intrépide, qui oſa frayer une route nouvelle, s'avancer dans l'Océan où il trouva un vent continuel, un chemin beaucoup plus court que le premier, moins de bancs de ſable & de rochers, & par conſéquent moins de dangers. Un ſeul mois lui ſuffit pour arriver à Valparaiſo. Ce hardi navigateur méritoit ſans doute une récompenſe du Gouvernement; mais la Sainte Inquiſition.....

NICOLAS.

Eſt-elle donc auſſi établie en Amérique?

LE PERE.

Hélas! ce n'étoit point aſſez des maux que l'Eſpagne avoit cauſés à cette malheureuſe con-

trée de la terre ; elle devoit encore y porter ce fléau inventé par le fanatisme pour le tourment de l'humanité ; en Espagne même il ne causa pas tant de ravages.... La Sainte, ou, pour mieux dire, l'irréligieuse inquisition vit d'un tout autre œil l'expédition du pilote européen : trop ignorante pour pouvoir juger des avantages que cette découverte alloit donner au commerce, elle osa en traiter l'auteur de sorcier ; on ne pouvoit s'imaginer qu'il fût humainement possible de faire en si peu de tems un voyage de si long cours. Le pilote fut arrêté, emprisonné, & on élevoit déjà le bûcher qui devoit consumer dans ses flammes celui qui venoit de rendre un service essentiel à la patrie.

Il avoit, heureusement pour lui, eu soin de tenir un journal exact de sa route & de l'espace qu'il avoit parcouru chaque jour ; il y appela pour sa justification & comme la possibilité de sa prompte arrivée devenoit claire, même pour le plus ignorant & le plus obstiné, on fut obligé de l'absoudre du crime de sorcellerie. Eh bien, Théodore, persistes-tu encore dans le dessein de quitter l'Allemagne pour t'établir dans un pays où l'on court risque d'être brûlé, quand par malheur on est plus clairvoyant qu'un inquisiteur fanatique ?

THEODORE.

Non, non, en vérité, j'aime mieux rester où je suis.

FREDERIC.

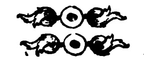
Rappelle-toi, Conrad, le joli vaisseau que nous construisîmes l'année dernière; je suis persuadé que si nous eussions été en Amérique, la sotte Inquisition nous auroit condamnés au feu.

CONRAD.

Oui assurément; on nous auroit accusé de sortilège.

LE PERE.

Rendez donc graces au Ciel, mes enfans, d'être nés & élevés dans un pays où les hommes sages & éclairés, loin d'être persécutés & condamnés au feu par des prêtres ignorans, sont au contraire honorés & généralement estimés. Bénissons notre sort de ce qu'il nous fait jouir du pur éclat de la lumière que la raison commence à répandre, & qu'elle répandra tous les jours davantage; prions Dieu qu'il daigne aussi dissiper les ténèbres qui enveloppent encore tant de contrées faites & destinées par la nature à être heureuses; qu'elles jouissent comme nous des solides agrémens de la vérité.



QUARANTE-HUITIÈME RÉCIT.

LE PERE.

Où terminâmes-nous hier notre récit?

MATHIAS.

Almagro avoit enfin gagné le Chili, & il étoit émerveillé de la beauté & de la position agréable de cette contrée....

LE PERE.

Fort bien ! mais il trouva aussi que les habitans y étoient d'un caractère tout différent de celui des Péruviens, que je vous ai représentés si doux & si pacifiques.

JEAN.

Comment donc?....

LE PERE.

Il trouva une nation guerrière, & qui ne paroissoit point portée à souffrir volontairement le joug de la servitude que l'on eût été tenté de lui imposer. Elle étoit composée d'hommes robustes, courageux, & amoureux à l'excès de la liberté ; ils s'étonnèrent, à la vérité, en voyant l'ordonnance d'une armée européenne ; ils fu-

rent troublés à la vue de l'effet terrible & inconnu des armes à feu; mais revenus de leur première surprise, ils attendirent plus d'une fois de pied-ferme les aventuriers espagnols. A la manière des anciens Scythes, ils combattoient en fuyant, revenant toujours à la charge & disputant avec la plus grande vigueur, chaque pied de terrein que l'on tentoit d'usurper. Cette résistance opiniâtre, jointe à un autre évènement désagréable, força Almagro de renoncer, pour le moment, à la conquête du Chili, & de retourner au Pérou.

MATHIAS.

Quel est donc cet évènement?

LE PERE.

Rien moins qu'une conjuration contre la vie d'Almagro.

QUELQUES-UNS.

Et quel en fut donc l'auteur?

LE PERE.

L'histoire se tait sur les détails & sur les circonstances; elle accuse seulement le scélérat Philippillo d'avoir principalement ourdi la trame de cette perfidie.

FERDINAND II.

Quoi! encore ce Philippillo? Quel est donc ce monstre?

LE PERE.

C'eſt pour la dernière fois que je vais vous en entretenir; car il a reçu le ſalaire de ſes crimes. Dès qu'il s'apperçut que ſa trahiſon étoit connue, il chercha à s'enfuir, mais il fut arrêté avant d'avoir eu le tems de ſe mettre à couvert. Convaincu de ſon crime, il fut condamné à être écartelé.

CONRAD.

Quel eſt ce ſupplice?

LE PERE.

C'eſt-à-dire, on diviſa ſon corps en quatre parties, ſoit à coups de hache, ſoit en le faiſant déchirer par des chevaux.

QUELQUES-UNS, en frémiſſant.

Ah, Dieu!

CHARLES.

Il l'a mérité!

LE PERE.

Oui, oui il ne l'a que trop mérité! peu de momens avant ſa mort, il avoua, à ce que l'on prétend, la part qu'il avoit eue à la fin déplorable d'Atahualpa, dont il avoit falſifié les réponſes, & qu'il avoit chargé d'accuſations mal fondées; ce crime ſeul étoit digne du ſupplice qui vint enſuite expier toutes ſes actions infâmes.

FERDINAND I.

Le Père avoit bien raiſon; voilà encore un

dés bourreaux d'Atahualpa, bien exemplairement puni.

LE PERE.

Les autres n'échapperont pas, je vous en assure. La suite de mon histoire vous en convaincra.

Dans le tems que l'on découvroit cette trahison & qu'on en punissoit l'auteur, un autre accident tout aussi fâcheux que le premier servit encore à accélérer le retour d'Almagro au Pérou. Il en reçut avis que tout y étoit dans le plus grand désordre; que l'Inca Manco soutenu de tout son peuple étoit à la veille d'attaquer les Espagnols, & de secouer, les armes à la main, le joug insupportable qu'ils lui avoient imposé. Vous ne pourrez que vous intéresser à la cause qui lui fit prendre cette résolution mâle & digne du chef d'une nation courageuse; je vais donc vous faire part des circonstances qui précédèrent & qui amenèrent cette révolution.

A peine Almagro avoit-il quitté Kusco, que l'on arrêta Manco, je ne sais sous quel prétexte: traité comme le plus vil scélérat, on le mit dans un cachot, chargé de fers. Le Gouverneur Pizarre avoit pris, vers le même tems, avec une partie de ses troupes, la résolution de visiter la nouvelle ville de Lima. Il avoit permis

au reſte de ſes ſoldats, commandés par différens chefs, de faire des excurſions dans les provinces du Pérou, qui n'avoient pas encore reconnu la Souveraineté de l'Eſpagne. La garniſon de Kuſco devoit donc être très foible, très peu nombreuſe ; elle étoit commandée par les deux frères Juan & Gonzalez Pizarre. Malgré les ſoins que ceux-ci ſe donnèrent de garder & d'obſerver l'Inca leur priſonnier, il trouva cependant les moyens de faire part à quelques-uns des chefs les plus fidèles de ſa nation, du triſte ſort auquel il étoit condamné & du petit nombre d'Eſpagnols qui ſe trouvoient alors à Kuſco.

Il y avoit déjà du tems que les Péruviens avoient ouvert les yeux ſur les malheurs de leur patrie ; mais diſperſés dans les montagnes il leur manquoit un chef ſous les drapeaux duquel ils puſſent ſe réunir, où l'occaſion favorable de ſe raſſembler pour agir d'un commun accord contre les tyrans de leurs rois. Inſtruits de la triſte poſition de Manco, leur courroux s'enflamma, & ils jurèrent de faire tous leurs efforts pour le venger, toute la nation fut prête à verſer ſon ſang, à ſacrifier ſa vie pour la délivrance du chef de la patrie opprimée. L'occaſion ſe préſentoit enfin, de don-

ner plus d'activité & d'ensemble à ces sentimens courageux.

Ferdinand Pizarre étoit de retour au Pérou; il avoit joint à Kusco ses deux frères Juan & Gonzalez. Il fut touché du sort déplorable de l'Inca Manco & la sensibilité généreuse qui le distinguoit entre tous les Espagnols, lui fit adoucir autant qu'il étoit en son pouvoir, les chagrins de ce prince infortuné. Celui-ci fut sensible à son tour à un traitement si inattendu de la part d'un homme blanc. Il paya la générosité de Ferdinand de toute la confiance. Saisissant avec adresse un moment favorable, il lui demanda un jour la permission d'assister à une fête solemnelle que la nation péruvienne étoit accoutumée de célébrer tous les ans dans un endroit distant de quelques milles de Kusco. Cette permission lui fut accordée, & la liberté lui fut rendue.

A peine cet évènement fut-il répandu dans les provinces de l'Empire, que l'on vit accourir les principaux d'entre les Péruviens sous le prétexte de prendre part aux fêtes; mais leur dessein étoit de mettre Manco à leur tête, de marcher sous ses ordres contre les Espagnols, d'effacer enfin la honte d'avoir été si longtems spectateurs oisifs des cruautés & des dévastations de ces téméraires étrangers. L'étendard de la

guerre fût levé, & dans un moment tout le Pérou fe trouva fous les armes. Un grand nombre d'Efpagnols difperfés dans les différentes contrées du royaume, pleins de confiance dans la terreur générale qu'ils avoient répandue, fe voient tout-à-coup attaqués, renverfés, taillés en pièces. De tous côtés la vengeance amène des foldats à l'Inca; les guerriers péruviens fe précipitent, fe fuccèdent comme les flots de la mer; & en peu de tems Manco eft à la tête de deux cents mille hommes prêts à marcher contre Kufco, & s'il en faut croire les relations efpagnoles, deux cents mille autres pouvoient à chaque inftant inveftir Lima, & arracher aux conquérans ces deux capitales du royaume.

Les trois Pizarres, reftés à Kufco, fe virent fubitement affaillis par cette armée innombrable à laquelle ils n'avoient à oppofer que cent foixante & dix Efpagnols qu'ils avoient fous leurs ordres, c'eft-à-dire, un homme contre mille. Ajoutez que dans la première affaire qui eut lieu entre les deux partis, l'un des trois frères, bleffé mortellement d'un coup de fronde, mourut quelques heures après, & vous pourrez vous former une idée du défordre qui devoit régner parmi cette poignée de foldats.

QUELQUES-UNS:

Quel eft donc celui des trois frères qui fut tué?

LE PERE.

Juan.

FREDERIC.

Bon ; je craignois que ce ne fût Ferdinand, ce généreux consolateur d'Atahualpa & de l'Inca Manco.

LE PERE.

Ne crois pas, mon ami, que Juan ait été un homme dur ; non, il étoit sensible comme son frère, & celui de tous les Espagnols qui avoit les idées les plus saines & les plus justes sur la manière dont il falloit traiter les Péruviens pour gagner leur confiance & leur amitié. Sa perte affligea toute l'armée, & sur-tout ses frères, qui perdoient en lui un homme brave & courageux & un Capitaine aussi habile qu'expérimenté.

Déjà les deux capitales Kusco & Lima se trouvoient investies & resserrées de tous côtés; le petit nombre d'Espagnols qui en formoient les garnisons étoient réduits à une extrémité d'autant plus funeste que toute occasion leur étoit ravie de faire part à leurs compatriotes, de leur triste position. Chaque parti désespéroit donc réciproquement de son salut, & ne voyoit aucune ressource de s'entr'aider. Il ne leur restoit donc d'autre moyen que de périr courageusement les armes à la main.

Le nombre des Eſpagnols qui avoient été maſſacrés ſéparément dans les différentes provinces où ils furent ſurpris par les Péruviens ſe montoit à ſix cents hommes. Les Péruviens, maîtres de leurs armes & de leurs chevaux, eſſayèrent d'en tirer le parti le plus avantageux, en tâchant d'imiter l'uſage qu'ils en avoient vu faire à leurs ennemis; ils ſe mirent de même en rangs épais & ſerrés, ſe ſervirent des lances, des épées & des boucliers, à la manière des Eſpagnols, & quelques-uns osèrent même faire feu des mouſquets. On voyoit avec étonnement l'Inca & quelques-uns de ſes officiers montés ſur les chevaux des vaincus. Sans doute cette première imitation de l'art militaire européen devoit être bien foible, bien informe; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il ne pouvoit qu'augmenter la ſupériorité des Péruviens ſur le petit nombre des Eſpagnols.

L'extrémité à laquelle ces derniers étoient réduits, ne peut ſe décrire; elle croiſſoit de jour en jour. L'Inca Manco s'empara d'une partie de la ville de Kuſco, & reſſerra les deux frères ſi étroitement dans le quartier où ils ſe ſoutenoient encore, que toute reſſource leur ſembla déſormais ravie. L'incertitude dans laquelle ils étoient ſur le ſort de François Pizarre, augmentoit leur détreſſe, & toutes les tentatives qu'ils

firent pour en avoir des nouvelles furent ſans ſuccès; car la route qui conduiſoit de Kuſco à Lima, étoit tellement gardée & couverte de ſoldats, qu'il étoit impoſſible d'ouvrir aucune communication.

La ſituation du Gouverneur n'étoit pas à beaucoup près auſſi critique que celle de ſes frères, car le voiſinage de la mer lui permettoit de recevoir de tems en tems des recrues de Panama, & d'en renforcer ſon armée; mais pour forcer ſes ſoldats à mourir ou à vaincre, il renvoya un jour tous ſes vaiſſeaux, & ne voulut conſerver d'autres reſſources que celles que lui fourniſſoient ſon courage & ſon intrépidité.

A meſure qu'il recevoit des renforts, il envoyoit auſſi, ſous le commandement des officiers les plus braves, des détachemens deſtinés à voler au ſecours de ſes frères aſſiégés à Kuſco; mais que ſeroit-il devenu, s'il avoit appris chaque fois le ſort de ces troupes? Don Diegue Pizarre, ſon couſin, qu'il avoit ainſi détaché avec ſoixante & dix cavaliers, fut attaqué dans un défilé fort étroit, & périt avec tous ſes ſoldats ſans exception. La même deſtinée attendoit Gonzales de Tapia, officier intrépide qui marchoit avec quatre-vingt cavaliers pour la même deſtination. Après eux, Morgo Veijo & Gayetta, qui ſe ſuivirent rapidement, vinrent encore augmenter

ces désastres. C'est ainsi qu'on vit périr en peu de tems plus de trois cents Espagnols, sans qu'il en fût échappé un seul qui pût donner avis de ces malheurs consécutifs. Le Gouverneur Pizarre se vit enfin en état de marcher contre l'ennemi, & de lui présenter le combat; il venoit de recevoir un renfort très considérable que lui amenoit un certain Alfonse d'Alvarado, frère du Capitaine de ce nom, que vous avez vu jouer un rôle brillant dans cette histoire. Pizarre, en général expérimenté, profite sur-le-champ de cet avantage; il fait une sortie aussi vigoureuse que subite, tombe avec fureur sur l'armée innombrable des Péruviens, les renverse, les disperse & les poursuit sans relâche jusques dans les montagnes. Après cette expédition, il eut le tems de respirer; mais sa présence n'en étoit pas moins toujours nécessaire dans cette contrée. Il fut donc obligé d'abandonner le soin de la délivrance de ses frères, dont le sort l'inquiétoit toujours, à ce même Alvarado qui l'avoit tiré lui-même d'une si grande extrémité par son arrivée. Celui-ci, à la tête d'un détachement de trois cents hommes, bientôt renforcés par deux cents autres, marcha aussitôt vers Kusco.

Vous présumerez aisément que les Péruviens tentèrent de s'opposer à ce qu'il avançât; mais tous leurs efforts furent inutiles; il les battit

partout où ils osèrent l'attaquer; & volant ſur les aîles de la victoire, il ſe hâtoit de délivrer les deux Pizarres; mais avant qu'il pût les joindre, la ſcène s'étoit changée à Kuſco, par un de ces évènemens ſinguliers moins vraiſemblables encore que vrais, & que toute la prudence humaine ne ſauroit ſouvent ni prévoir ni écarter. Il faut, avant tout, que je vous en faſſe connoître les détails.

Almagro étoit de retour du Chili, & il avoit dirigé ſa marche vers Kuſco, ignorant ce qui s'étoit paſſé dans cette capitale pendant ſon abſence. C'eſt pendant cette marche qu'il reçut les lettres-patentes par leſquelles le Roi d'Eſpagne lui accordoit le Gouvernement indépendant ſur tous les pays du Sud, qui ne ſe trouvoient point dans le diſtrict confié à l'adminiſtration de François Pizarre. Plus Almagro réfléchiſſoit ſur le contenu & ſur les termes dont le Roi ſe ſervoit dans ces lettres-patentes, plus il ſembloit être perſuadé que la ville de Kuſco devoit être, d'après la volonté même du Roi d'Eſpagne, compriſe dans ſon cercle, & non dans celui de Pizarre. Il réſolut donc de faire valoir les droits qu'il croyoit lui être acquis, en attaquant Kuſco. Tel étoit l'objet de ſa marche vers cette capitale.

A ſon approche, il reçut avec le plus grand étonnement la nouvelle de tout ce qui s'étoit paſſé pendant ſon abſence ; il trouvoit la moitié de la ville réduite en cendres ; une partie occupée par l'armée de Manco, prête encore à tous momens à réduire celle que le courage & la patience des Pizarres avoit réuſſi juſqu'alors à défendre contre ſes attaques. Toutes les circonſtances de ces évènemens extraordinaires lui étoient encore abſolument inconnues, & ce ne fut qu'avec les plus grandes précautions qu'il s'avança pour pénétrer les cauſes qui les avoient amenés. On fut averti à Kuſco de ſon arrivée ; mais ni les Eſpagnols, ni les Péruviens n'en comprirent le véritable motif ; on ne ſavoit ſi c'étoit un allié, ou un ennemi de plus, car ſes prétentions ſur cette ville avoient été publiques dans tout le royaume, avant même ſon retour du Chili ; il étoit donc naturel que les deux partis fuſſent également inquiets ſur ſes projets qu'il tenoit cachés avec ſoin ; il étoit naturel que de part & d'autre l'on craignît & l'on eſpérât.

Les Pizarres & les Péruviens lui demandèrent également du ſecours ; les premiers, parce qu'ils étoient sûrs de leur perte, dès qu'il ſe déclareroit contr'eux ; les ſeconds, parcequ'ils connoiſſoient de quelle importance il étoit

pour le ſuccès de leurs deſſeins, d'avoir un tel homme pour les appuyer; mais la propoſition d'Almagro ne ſatisfit ni l'un ni l' autre parti. Il demandoit qu'on reconnût ſes droits ſur Kuſco, & qu'on lui en abandonnât la poſſeſſion, demande qui renverſoit les eſpérances des Pizarres comme celles de l'Inca. Celui-ci s'appercevant enfin que tous ſes efforts pour faire changer Almagro de ſentiment, reſtoient ſans fruit, réſolut de ſoumettre ſes prétentions au ſort des armes, & ſe prépara courageuſement au combat; il l'engagea avec intrépidité; mais le ſuccès n'y répondit pas. La diſcipline européenne fut victorieuſe du nombre; Manco fut battu & obligé de lever le ſiège de Kuſco pour ſe mettre en ſûreté lui & les débris de ſon armée.

L'affaire n'en reſtoit pas moins indéciſe; c'étoit aux Eſpagnols à la terminer maintenant entr'eux. Almagro continua de ſoutenir ſes prétentions, & les Pizarres de défendre les leurs. Le premier s' étoit avancé juſqu'aux portes de Kuſco, & comme ſon humeur ouverte, franche & généreuſe l'avoit rendu plus cher au ſoldat que les Pizarres dont la ſévérité farouche écartoit les cœurs, il vit bientôt une partie de la garniſon aſſiégée arriver dans ſon camp & le mettre en état d'attaquer, pendant la nuit, la ville avec ſuccès. Cette attaque fut ſi prompte

& si bien dirigée, qu'Almagro se trouva devant la maison des Pizarres, avant que ceux-ci eussent seulement le tems de s'appercevoir de son approche.

THEODORE.

Quelle négligence! n'avoient-ils donc pas eu soin de poser des sentinelles?

LE PERE.

Oui; mais soit que celles-ci se fussent laissé surprendre, soit qu'elles fussent d'accord avec Almagro, cette précaution devint inutile. En un mot, la ville fut prise presque sans coup férir, & les Pizarres resserrés étroitement dans leur maison, furent sommés de se rendre au vainqueur; mais leur courage voulut d'abord tenter l'impossible; ils barricadèrent la porte & combattirent ensuite si longtems & avec tant de bravoure que ce ne fut qu'après l'épuisement entier de leurs forces qu'ils se soumirent à la loi d'Almagro. On les fit prisonniers sans aucune condition, & ils furent gardés à vue.

Tel étoit l'état des choses à Kusco, lorsqu'Alvarado, qui les ignoroit, vint avec son armée dans les environs de cette capitale; une rivière seule l'en séparoit. Quel fut son étonnement lorsqu'il vit sur la rive opposée des Espagnols rangés en bataille & prêts à lui en disputer le passage! Il ne pouvoit concevoir cette singulière

& extraordinaire aventure; il fallut qu'Almagro lui-même, qui cherchoit à le gagner, lui en apprît les caufes & les détails; il employa tous les moyens poſſibles pour l'engager à quitter le parti des Pizarres, pour le ſien, mais ce fut en vain; les préſens les plus conſidérables, les promeſſes les plus ſéduiſantes ne purent rien contre la fidélité & la probité de ce généreux Eſpagnol; rien ne put l'émouvoir. Mes enfans, vos cœurs ne ſont-ils pas ſatisfaits ? N'êtes-vous point charmés de pouvoir repoſer un moment vos eſprits ſur de tels exemples de vertu & de magnanimité, au milieu des actions qui déshonorent à chaque inſtant la nature & l'humanité ? Hélas! il faut vous le dire, votre joie ſera de courte durée; déjà je vois la trahiſon & l'intérêt s'avancer pour obſcurcir cette lueur de vertu & d'honnêteté! Dans l'armée d'Alvarado il ſe trouvoit un officier qui, ſoit par avarice, ou par haine contre les Pizarres, oſa trahir ſon Capitaine, dans l'eſpérance d'obtenir une récompenſe d'Almagro. Il ne lui ſuffiſoit pas de commettre ſeul une action indigne d'un homme d'honneur, il voulut encore avoir des complices; il réuſſit. Almagro, averti de leur projet, fit les préparatifs néceſſaires au ſuccès; & avant qu'Alvarado ne fût averti de cette trame odieuſe, il vit ſon armée ſurpriſe au milieu de la

nuit, & lui-même ſe trouva entre les mains de l'ennemi; on avoit même pouſſé la précaution juſqu'à écarter la veille toutes ſes armes, ainſi que celles de ſes amis, pour les mettre hors d'état de ſe défendre. Perſonne n'eut le tems de ſe reconnoître, & encore moins la force de réſiſter; le petit nombre de ſoldats fidèles à leur Général ſe vit obligé de céder aux traîtres qui faiſoient le grand nombre. Almagro marcha avec ſes priſonniers vers Kuſco.

NICOLAS.

C'en eſt fait; Almagro n'eſt plus mon homme: je ne veux plus en entendre parler, quoique juſqu'à préſent ſa conduite m'ait toujours intéreſſé.

MATHIAS.

Je ne m'en ſoucie plus du tout.

THIERRI.

Eh! pourquoi donc?

LE PERE.

C'eſt ſans doute, parcequ'il s'eſt ſervi de traîtres pour parvenir à ſon but?

NICOLAS & MATHIAS.

Aſſurément. Cette action n'eſt-elle pas indigne?

LE PERE.

Du moins elle n'eſt pas auſſi noble, auſſi grande que celle d'un certain romain qui ſe trouvoit

dans des circonſtances à-peu-près ſemblables. Qui de vous pourroit me rappeler cette action ?

QUELQUES-UNS

Oh, moi ! moi ! Fabricius ! Fabricius !

JEAN.

J'en connois encore un autre.... Camille !

LE PERE.

Voyons un peu ſi tu pourras nous raconter ce que firent ces romains ; les petits qui l'ignorent pourront profiter de ton récit. Allons, Jean, quelle fut donc l'action de ton Camille ?

JEAN.

Il aſſiégoit, avec l'armée romaine, Faleris, capitale du pays des Faliſques ; mais il ne pouvoit pas s'en emparer. Il y avoit alors dans la ville un méchant maître-d'école, qui s'appeloit.... mais, j'ai oublié ſon nom.

LE PERE.

Ce nom déshonoré ne mérite point d'être connu. Continue l'hiſtoire.

JEAN.

Cet homme forma la réſolution de trahir ſa patrie. Il dit aux enfans qu'on avoit envoyés à ſon école, & ces enfans étoient des premières familles de la ville, il leur dit donc qu'il vouloit ſortir avec eux de la ville, ſous prétexte de les faire promener & jouer. Les enfans en furent ravis, & dans un moment toute l'école fut

dans la campagne. Alors ce méchant commença un jeu qui exigeoit que les enfans allaſſent toujours en avant; & avant qu'ils purent s'en appercevoir, ils ſe trouvèrent au milieu du camp des Romains. La ſentinelle leur demanda le ſujet de leur arrivée, & le perfide maître-d'école répondit qu' il vouloit parler au Général. Il fut conduit à ſa tente, & là il ſe rangea avec ſes écoliers autour de Camille, & lui tint ce diſcours: „ Je te livre la ville de Faleris; car tu „ n'as qu'à garder ces enfans choiſis parmi les „ principales familles de la ville, & ſignifier en- „ ſuite aux habitans qu'ils aient à t'en ouvrir les „ portes, s'ils veulent voir encore leurs enfans, „ & tu feras sûr d'être le maître de la ville."... Le méchant eſpéroit ſans doute recevoir du Conſul la récompenſe de ſa belle action; mais ce brave Général le regardant d'un œil ſévère, répondit: „ Tu as-cru ſans doute que nous pen- „ ſions comme toi; mais ſache, malheureux, que „ les devoirs de l'humanité & de la juſtice ſont „ remplis par les romains, même pendant la „ guerre. Nous ne ſommes point accoutumés „ à combattre de foibles enfans, mais des hom- „ mes faits qui puiſſent ſe défendre, & nous ne „ cherchons pas à perdre nos ennemis par des „ trahiſons; mais à les vaincre en courage & en „ vertu. Éloigne-toi de ma préſence, & va re-

„ cevoir le ſalaire de ta perfidie. " En diſant ces mots le Conſul ordonna qu'on le dépouillât de ſes habits ; les enfans furent armés de verges, & chargés de l'en frapper juſques aux portes de la ville. L'ordre fut exécuté, & vous ſentez bien que le méchant ne fut point épargné. On le conduiſit ainſi juſqu'au milieu de la ville, où il ſe raſſembla bientôt un grand nombre de gens curieux de découvrir la cauſe de ce ſingulier ſpectacle ; convaincus de la perfidie du maître-d'école, & de la grandeur d'ame de Camille, les Faliſques en furent ſi touchés, qu'ils réſolurent unanimement de ſe rendre aux Romains.

LE PERE.

Car, diſoient-ils, la ſoumiſſion à des hommes ſi généreux vaut mieux que l'indépendance. La ville ſe rendit, & les Faliſques ſe réjouirent d'être ſujets de la République Romaine, & ne ſongèrent pas à regreter la perte de leur liberté! — Maintenant qui de vous nous fera part de la ſeconde hiſtoire, je veux dire de celle de Fabricius ?

JEAN.

Sera-ce moi, mon Père ?

LE PERE.

J'y conſens.

JEAN.

Les Romains étoient en guerre avec Pyr-

rhus, Roi d'Epire, & le ſort des armes ne les favoriſoit pas. L'ennemi s'avançoit déjà vers Rome, & on étoit très inquiet ſur l'évènement. Tout-à-coup paroît dans le camp des Romains le médecin de Pyrrhus, en offrant à Fabricius, Général de l'armée romaine, d'empoiſonner le Roi ſon maître, ſi l'on vouloit lui accorder une récompenſe proportionnée à l'importance de ce ſervice. Fabricius eut horreur d'une trahiſon auſſi noire, & refuſa non ſeulement d'en devenir le complice, mais il eut encore la généroſité d'avertir Pyrrhus de ſe tenir ſur ſes gardes.

LE PERE.

Vous rappelez-vous auſſi la réponſe de Pyrrhus? „ Oui, s'écria-t-il, je reconnois Fabricius „ à ce trait! c'eſt-là l'homme que l'on ſauroit „ auſſi peu détourner du chemin de l'honneur, „ que le ſoleil de ſa courſe." Savez-vous auſſi à quoi cette réponſe du Roi faiſoit alluſion?

PIERRE.

Oui. Fabricius étant envoyé comme Ambaſſadeur auprès du Roi d'Epire, ce prince avoit mis ſa probité & ſon courage à une double épreuve. Il eſſaya d'abord s'il pourroit le corrompre par la vue de grands préſens qu'il lui faiſoit offrir; mais Fabricius, tout pauvre qu'il étoit, fut inſenſible à cette tentation. Alors le Roi ordonna que l'on fit cacher un éléphant ſous un

rideau qui devoit se lever subitement à l'approche du Romain, & faire paroître la trompe de l'animal dont les cris devoient se joindre à cette apparition effrayante; mais Fabricius, surpris sans être étonné, répondit avec sang-froid: „Ta „ grande bête ne sauroit m'émouvoir plus que „ ton or."

LE PERE.

Fort bien. Que Thierri compare maintenant l'action d'Almagro avec celles des deux Romains, & qu'il nous dise s'il le croit toujours à l'abri du reproche & du blâme?

THIERRI.

Non, je ne le pense plus; mais j'avoue que j'étois persuadé qu'en guerre il étoit permis de nous servir de toutes les occasions qui pouvoient nous donner de l'avantage contre l'ennemi.

LE PERE.

Il est assez malheureux que plusieurs généraux aient pensé ainsi; les Romains, dans les beaux tems de la République, eurent horreur de ces sentimens peu élevés & indignes d'une grande nation, & ils furent invincibles tant qu'ils observèrent, même envers leurs ennemis, cette conduite à-la-fois noble, humaine & généreuse.

FERDINAND I.

Mais, s'il en eſt ainſi, les anglois qui reçurent nouvellement Arnold n'auroient pas bien agi ?

LE PERE.

Ils n'ont pu ſe rendre coupables en le recevant; car les états ont autoriſé mutuellement cette conduite; mais la choſe change de face, quand on ſonge qu'ils l'ont écouté lorſqu'il leur propoſoit de trahir l'état qu'il ſervoit; qu'ils l'ont confirmé dans cette réſolution; qu'ils le reçurent, & le regardèrent comme un homme d'honneur, après qu'il l'eut exécutée; auſſi la voix de la ſaine partie de la nation a-t-elle condamné hautement cette conduite, comme vous avez pu le voir dans les papiers publics; mais que nous importe la conduite des rois & des généraux! qu'ils voient eux-mêmes comment ils pourront juſtifier ces ſortes d'actions, au tribunal de leur propre conſcience, & à celui du Juge ſuprême de tous les hommes! Contentons-nous de diriger nos ſentimens de manière qu'ils ne nous faſſent jamais rien commettre de contraire à la religion, à la raiſon & aux loix ſacrées du véritable honneur. — Mais c'en eſt aſſez pour aujourd'hui.

CHARLES.

Qu'il me ſoit permis de faire encore une *ſeule queſtion.*

LE PERE.

Laquelle ?

CHARLES.

Que fit Almagro avec les Pizarres, ses prisonniers ? les maltraita-t-il ?

LE PERE.

Je suis charmé que ma réponse sur cette question puisse vous réconcilier avec le caractère d'Almagro, qui ne venoit pas d'en donner une idée bien avantageuse. Il tint conseil avec ses amis sur la conduite qu'il étoit à propos de tenir envers les Pizarres, & les moins sensibles & les plus téméraires d'entr'eux furent unanimement d'avis qu'il falloit les conduire sans délai au supplice, eux, Alvarado & tous ceux que l'on désespéroit de pouvoir détacher du parti du Gouverneur. Ils cherchèrent à convaincre Almagro, par les raisons les plus spécieuses, que cette action pouvoit seule les délivrer de toute inquiétude pour l'avenir ; que le Gouverneur Pizarre, en perdant ces soutiens de son pouvoir, perdroit en même tems sa principale force ; qu'il seroit très facile alors de le réduire, lui & la petite armée qu'il avoit encore sous ses ordres. Tous les rivaux d'Almagro alloient disparoître & lui céder un pouvoir indépendant, que les Espagnols se feroient un plaisir de reconnoître,

& qu'ils s'empresseroient d'augmenter en le rendant seul maître de tout le royaume du Pérou.

Almagro les écouta ; il convint de la vérité & de la solidité de leurs raisons ; mais il assura qu'il ne pouvoit suivre leurs avis : disons plus, à l'honneur de son cœur encore sensible à l'humanité ! quoiqu'il fût très vraisemblable qu'il réussiroit à détruire toutes les forces de Pizarres, s'il marchoit sans délai contre Lima, & qu'il fût très probable que la guerre civile, une fois commencée avec tant de fureur, ne pourroit se terminer que par la voie des armes, Almagro ne voulut cependant faire aucun pas au-delà des bornes d'une légitime défense ; & il pensoit que cette conduite pourroit seule le rendre excusable du sang que la nécessité des circonstances alloient le forcer de verser.

C'est dans cette résolution qu'il retourne à Kusco, pour y attendre celle du Gouverneur Pizarre.

NICOLAS.

Eh bien, me voilà réconcilié avec Almagro !

MATHIAS.

Moi aussi !

TOUS.

Moi aussi ! moi aussi ! moi aussi..... !



QUARANTE-NEUVIÈME RÉCIT.

LE PERE.

Il eſt tems, mes enfans, de fixer nos regards ſur Pizarre ; il faut connoître les reſſources dont il ſe ſervira pour ſortir de ſa poſition critique & déſavantageuſe. Puiſſe-t-il n'employer que celles qui ſont autoriſées par l'honneur & par la probité !

Il ignoroit abſolument tous les évènemens qui s'étoient paſſés à Kuſco, & dont je vous ai entretenus hier. Il en reçut la nouvelle ; & cette nouvelle, vous le penſez bien, fut un coup de foudre pour lui. La mort de ſon frère Juan, le retour d'Almagro, la priſe de ſes deux autres frères, celle de la capitale, la défaite du fidèle Alvarado, toutes ces aventures déplorables, dont une ſeule étoit faite pour abattre une ame moins courageuſe que la ſienne, vinrent ſe préſenter à-la-fois à ſon eſprit étonné. Qui de vous pourra ſe former une idée de ce qui devoit alors ſe paſſer en lui ; des mouvemens qui devoient l'agiter ? Sa fermeté & ſa conſtance ne

l'abandonnèrent point dans un moment si terrible. Il connoissoit la probité franche & sincère d'Almagro; ses propres forces lui inspiroient de la confiance; & c'est d'après ces deux ressources, qu'il osa concevoir l'amélioration prochaine de son sort. Comme il attendoit un renfort de Panama, il jugea que tout son art devoit consister à faire traîner les choses en longueur, à retenir son rival dans l'inaction jusques au moment où il pourroit l'attaquer à forces supérieures ou du moins égales.

Il n'en coûtoit rien à cet homme peu scrupuleux sur le choix des moyens, de masquer ses démarches sous le voile de la sincérité; & la confiance d'Almagro servit elle-même à leur en donner l'apparence. Pizarre fit donc semblant de vouloir terminer à l'amiable tout le différend, & se montra prêt à entamer la négociation nécessaire à ce sujet. Il sut tellement la prolonger, que son but de gagner du tems fut pleinement rempli. Tantôt il faisoit semblant d'acquiescer à toutes les demandes d'Almagro; tantôt il élevoit des difficultés rendues naturelles par son adresse & ses ruses, que son honnête rival étoit bien loin de soupçonner. C'est dans ces négociations infructueuses qu'Almagro consuma plusieurs mois, sans avoir rien entre-

pris qui pût le conduire au terme des projets importans qu'il avoit eu en vue lorſqu'il les entama.

Pizarre ſe préparoit déjà à dépoſer ſon maſque & à parler d'un ton plus haut, lorſqu'un évènement très heureux pour la circonſtance où il ſe trouvoit, vint encore l'aider & donner plus de poids aux forces & aux munitions de guerre qu'il avoit raſſemblées pendant ſes conférences avec Almagro. Gonzalez & Alvarado avoient trouvé moyen de s'échapper de leur priſon, & d'engager ſoixante cavaliers à les ſuivre. La joie de Pizarre, en apprenant cette heureuſe délivrance de deux hommes qui lui étoient ſi néceſſaires, fut auſſi grande que la douleur dont Almagro fut ſaiſi en voyant ainſi s'échapper de ſes mains les plus forts ſoutiens de ſon dangereux rival.

Ferdinand, cet autre frère de Pizarre, cet ami généreux d'Atahualpa & de Manco, reſtoit cependant toujours plongé dans la priſon à laquelle Almagro l'avoit condamné. Sa délivrance importoit infiniment à Pizarre ; il n'oſoit ſe montrer à découvert, avant de l'avoir opérée. Comment s'y prendre, comment réuſſir, ſur-tout après l'évènement qui venoit de ſe paſſer, & qui devoit avoir réveillé la vigilance des gardes, & doublé l'attention d'Almagro ? Voici le moyen

dont Pizarre ſe ſervit; une fois convaincu de la probité & de la franchiſe d'Almagro, il ne lui en-coûta plus rien pour ſe rendre coupable d'une nouvelle perfidie qui devoit amener le ſuccès de ſes deſſeins. Il continua de témoigner la plus grande inclination à une ſincère réconciliation, & il propoſa de ſoumettre le différend dont il étoit queſtion à la déciſion de l'Empereur. Voyant qu'Almagro goûtoit cette propoſition, il fit un pas de plus, & repréſenta à ſon adverſaire, qu'il ne pourroit mieux faire que de rendre la liberté à Ferdinand, déjà avantageuſement connu à la Cour d'Eſpagne, & de l'employer en qualité de plénipotentiaire des deux partis, auxquels ſa probité ne devoit pas faire ſoupçonner des deſſeins contraires à leurs intérêts. Cette ruſe adroite réuſſit: Ferdinand fut remis en liberté, & l'hypocrite Pizarre jeta le maſque; il déclara, au grand étonnement d'Almagro, qu'il étoit déſormais inutile de traiter plus longtems avec de vaines paroles, une affaire qui ne pouvoit être décidée qu'à la pointe de l'épée.

Arrêtons-nous un inſtant, mes enfans, ſur cette action déshonorante; laiſſons jeter à l'horreur générale qu'elle nous inſpire de profondes racines dans nos cœurs! qui de nous oſera bien encore accorder ſon eſtime & ſon amitié à Pi-

zarre, d'après la conduite qu'il vient de tenir? Qui desireroit vivre ou former une liaison avec lui?

TOUS.

Personne, non, personne!

LE PERE.

Et pouvez-vous croire qu'un tel caractère, qu'un esprit si plein de ruses, de fourberie & d'artifices ne soit pas méprisé de tous les honnêtes gens? non, vos sentimens me sont garans que vous êtes persuadés du contraire. Apprenez, par cet exemple, que les plus grands talens, les actions les plus brillantes ne sauroient mériter l'affection & l'estime du Public, sans l'heureux accord de la justice, de la probité & de la générosité. L'hypocrisie & la fourberie déshonorent la nature humaine qui ne sauroit les racheter par le mérite d'ailleurs le plus éminent, parcequ'il est en nous un sentiment qui, malgré nous, nous force à condamner les actions qui ne sont pas justifiées par un motif honnête & généreux: &, qui a mis en nous ce sentiment qui nous fait détester le vice & la fourberie? Je suis sûr que Pierre pourra nous le dire.

PIERRE.

Je crois que c'est un effet de la sage Providence de Dieu.

LE PERE.

Et quel peut avoir été le dessein de Dieu? parce qu'il est lui-même un ennemi de l'hypocrisie & du mensonge, & qu'il a voulu que nous tâchions, autant qu'il est possible, d'imiter sa bonté & sa pureté; & en effet, représentez-vous, mes enfans, ce que deviendroit la société, dès que la bonne foi & la probité en seroient exilées, & qu'on ne regarderoit plus comme honteux d'agir autrement qu'on ne pense, de tromper son prochain, & de s'élever à ses dépens? Voudriez-vous habiter un pays peuplé d'hommes aussi corrompus & aussi pervers?

JEAN.

Dieu nous en préserve! j'aimerois mieux habiter les cavernes fumeuses qui renferment les sales Groenlandois.

NICOLAS.

Et moi je préférerois de vivre avec les Hottentots, oints de graisse & d'urine.

THEODORE.

Il vaudroit cent fois mieux se retirer dans les cabanes d'écorce qu'habitent les petits Lapons à longues oreilles & à courtes jambes.

LE PERE à *** *d'une voix composée & avec une mine inquiète.*

Et toi?

ſolution qu'il avoit priſe, de ne plus re
dans la même faute. Tous les yeux jetoi
lui un regard d'intérêt & de pitié, & l
ſe rendit garant de la ſincérité de ſon r
& de ſes principes futurs. — O mes ch
fans, continua enſuite celui-ci, gravez p
dément dans vos cœurs, jeunes encore, la
ſuivante : L'homme s'écarte de la nobl
ſon origine ; il perd l'eſtime & l'amour
les honnêtes gens, l'approbation de ſa
conſcience, toute jouiſſance d'une félici
porelle & à venir ; il perd, dis-je, tous ce
tages précieux, à meſure qu'il s'écarte
min d'une probité ſévère & exempte d
ſonge & d'hypocriſie ; ne vous perme
mais aucune parole, aucune action qui
marquée au coin de l'honnêteté, duſſiez-

marcher dans la route épineuſe de cette vie, ſans craindre les accidens qui la traverſent & qui la rendent douloureuſe au méchant; il eſt le ſeul qui puiſſe jeter un regard aſſuré autour de lui & braver les efforts impuiſſans de l'envie qui cherchera à ternir ſa réputation. Quelle ſituation au contraire que celle d'un homme qui s'abaiſſe aux petits moyens de l'aſtuce & de la fourberie, pour parvenir au but qu'il eût atteint avec plus de facilité, en employant la probité & la droiture ! Continuellement occupé à dérober à l'œil perçant de celui qui connoît le cœur humain, les voies obliques dont il ſe ſert, le repos & le bonheur le fuient ſans ceſſe; avec quel ſoin n'eſt-il pas obligé de veiller ſur ſes mines, ſes geſtes, ſes paroles, ſes actions mêmes les plus indifférentes, pour réuſſir à couvrir celles qu'il ſe croit intéreſſé à déguiſer ? Je vous le demande; eſt-il poſſible qu'un tel homme, qui, après tout, ne ſauroit échapper à ſon propre cœur; qu'un homme toujours occupé à donner à ſes actions une apparence & un air de probité démentie par des principes dont il ne peut ſe déguiſer la baſſeſſe; eſt-il poſſible qu'il puiſſe jamais jeter un regard de confiance vers celui qui nous connoît, nous examine & nous juge ? Eſt-il poſſible que, dans une occaſion critique, dans un évènement malheureux, il oſe

ſe jeter dans ſes bras, implorer ſa pitié & ſon ſecours? Je le vois, mes enfans, ce tableau vous frappe & vous effraie; ces ſentimens de terreur me garantiſſent la ſincérité de vos réſolutions, & je ſuis perſuadé d'avance que jamais on n'aura à ſe plaindre de déguiſemens & de menſonges de votre part; vous êtes convaincus qu'il vaut encore mieux montrer le côté qui nous eſt défavorable en cherchant à ſe corriger, que de s'efforcer de couvrir & de déguiſer un défaut, par un autre ſouvent plus grand encore. Retournons maintenant à notre hiſtoire, & prouvons par l'évènement que, ſi l'hypocriſie & la fourberie ne ſont pas toujours punies ſur-le-champ, elles ne ſauroient cependant échapper même dans cette vie, au juſte châtiment qu'elles méritent.

Pizarre, comme vous venez de l'entendre, changea de langage & de procédés dès le moment qu'il eut entre ſes mains ceux pour la vie deſquels il avoit craint & conçu des inquiétudes. Son armée s'étoit renforcée à un degré juſqu'alors inconnu dans le nouveau monde; elle étoit ſur-tout remarquable par deux compagnies entières de fuſiliers, circonſtance extraordinaire pour le tems; car les armes à feu n'étoient pas encore, en Europe même, généralement employées. S'appercevant de toute la fureur & de

la vengeance qui animoient ses frères contre Almagro, dont ils brûloient de se venger par des torrens de sang, il leur confia le commandement de la plus grande partie de son armée, qui se mit bientôt en marche, pour commencer la première scène de la guerre civile. Ils étoient obligés de passer une partie des Andes ou Cordillères. On croit communément que, si Almagro s'étoit posté avantageusement, comme il le pouvoit dans les défilés de ces montagnes, il auroit réussi avec sa petite armée, à détruire celle de ses ennemis, qui étoit composée de sept cents hommes. Cette opinion devient encore plus vraisemblable, quand on considère l'effet du climat de cette contrée, effet dont l'action a été confirmée par tant d'expériences, qu'on ne sauroit la révoquer en doute.

JEAN.

Quel est donc cet effet?

LE PERE.

Le voici : on raconte que tous ceux qui quittent les plaines de Quito pour traverser les Andes toujours couvertes de neiges, tombent bientôt dans cette maladie à laquelle presque tous les gens de mer sont sujets dans leurs premiers voyages, & à laquelle ils ont donné pour cette raison le nom de MAL DE MER. Toi, Jean, qui *as souffert* cette incommodité avec moi, tu

pourras en faire une petite defcription à tes camarades.

JEAN.

Je frémis encore, en y fongeant! On commence d'abord par avoir des vertiges. Bientôt tout femble tourner autour de foi, mer, vaiffeau & généralement tout objet qui fe préfente; les yeux ont peine à refter ouverts. On devient pâle comme la mort, foible, languiffant, & des angoiffes cruelles viennent troubler l'efprit. S'avife-t-on de fe lever & d'effayer de faire un pas, on tombe auffitôt de fon haut fans avoir la faculté de fe relever. Les fenfations que l'on éprouve font femblables à celles qui précèdent une foibleffe abfolue ou un évanouiffement; & cet état n'eft point momentanée; il dure fouvent plufieurs jours de fuite. Nous l'éprouvâmes deux jours & deux nuits, parceque le tems fut orageux pendant tout cet efpace. Ajoutez que des vomiffemens continuels ne ceffoient de nous incommoder, quoique nous n'euffions rien mangé, & que nous n'euffions aucun appétit: quel fpectacle! quelle mufique! en vérité, l'homme le mieux portant fe feroit trouvé mal à fon aife.

LE PERE.

Eh bien, cette même maladie dont tu viens de nous faire un tableau fi effrayant, doit auffi

attaquer ceux qui quittent les campagnes de Quito pour les froides montagnes qui les entourent. Quelle facilité n'auroit donc point trouvée Almagro à détruire les Pizarres, s'il les avoit attendus au paſſage des défilés, & attaqués au moment qu'ils ſe feroient trouvés incommodés de la cruelle maladie dont nous venons de parler! Il négligea cette précaution. Deux raiſons l'engagèrent à attendre l'ennemi dans les plaines de Kuſco. Il vouloit d'abord éviter l'accuſation toujours odieuſe d'avoir été le premier aggreſſeur dans une guerre civile; & ſa cavalerie fort ſupérieure à celle des Pizarres, lui ſembloit exiger un eſpace plus étendu pour pouvoir tirer parti de cet avantage. Il ſe contenta donc de fortifier Kuſco du mieux qu'il lui fut poſſible, & il rangea ſon armée en bataille dans la poſition qu'il jugea lui être la plus favorable.

Malheureuſement il n'étoit pas en état de la commander en perſonne. Son grand âge, joint à toutes les traverſes qu'il avoit eſſuyées, l'avoient tellement affoibli, qu'il ne pouvoit plus ſe ſoutenir. Il confia donc le commandement de ſes troupes à Orgognes, officier brave à la vérité & intrépide, ſerviteur dévoué à ſon chef; mais qui ne poſſédoit pas ſur les ſoldats tout l'aſcendant que s'étoit acquis le vieux Almagro, aimé, reſpecté, honoré de tous ceux

qui le fervoient. Le jour décisif s'approchoit; les Pizarres, après avoir franchi heureufement les montagnes, paroiffoient dans les plaines de Kufco. Les armées étoient en préfence l'une de l'autre, prêtes à s'attaquer au premier fignal. L'étendard impérial flottoit des deux côtés, & le fpectacle terrible & fanglant que l'on alloit donner, avoit attiré une foule immenfe des naturels du pays, qui, poftés fur les hauteurs, fe préparoient à repaître leurs yeux du carnage que la fureur, qui animoit les deux partis, ne pouvoit que rendre cruel, mais qui ceffoit de l'être pour les Péruviens, opprimés par leurs tyrans. Almagro, malade, affoibli par l'âge, voulût du moins être témoin des efforts qu'il ne pouvoit partager; il fe fit porter fur une hauteur, fituée hors de la ville, & d'où l'on pouvoit découvrir tout le champ de bataille; quel moment pour ce vieillard! quelle fituation que celle qui précède l'évènement qui doit décider de notre fort!

Le fignal fe donne, le carnage commence; on combat avec un courage, une ardeur qui mériteroit toute notre admiration, fi nous pouvions oublier que c'eft la vanité & l'intérêt qui l'infpirent; les premières lignes d'Orgognes avoient tellement fouffert du premier choc qu'elles avoient effuyé, qu'on les vit bientôt

mollir, céder & ne plus écouter la voix des chefs qui les rappeloient au combat & à l'ordre. Dès ce moment Orgognes ſe regarda comme perdu, & ne voulut point ſurvivre à ſon malheur & à celui de ſon chef. Saiſi de douleur, entraîné par ſon déſeſpoir, il s'écria, en commandant une ſeconde attaque: „Par le Dieu Tout-puiſ„ ſant je ferai mon devoir & chercherai la mort; „ me ſuive qui veut!" En diſant ces paroles, il s'élance dans les rangs ennemis; il ſe précipite vers la troupe, conduite par Alvarado & Pizarre; le choc eſt terrible, la défenſe intrépide, le carnage affreux.

Orgognes reçoit lui-même une bleſſure à la tête, parceque ſon caſque avoit été fracaſſé par une balle de mouſquet; mais cet accident ne l'empêche pas de combattre. Altéré de ſang, il perce les flancs à deux ſoldats ennemis, & remarquant un officier de Ferdinand Pizarre, habillé plus magnifiquement que tous les autres, il le prend pour Pizarre lui-même, court à-bride-abattue ſur lui, & lui enfonce ſa lance dans la gorge. Après ce coup de vigueur & de courage, une foule d'ennemis l'entoure & le preſſe; deux cavaliers parviennent à le ſaiſir & à le déſarmer malgré la défenſe la plus opiniâtre. Ces ſoldats, en qui toute humanité n'étoit pas encore éteinte, ſe contentèrent d'en avoir fait leur pri-

ſonnier; mais un troiſième venant à paroître, & ne conſultant que la fureur & des injures perſonnelles qu'il croyoit avoir à venger, fut aſſez cruel pour attaquer cet homme ſans armes & ſans défenſe, & pour lui abattre la tête d'un ſeul coup de ſabre. De ſemblables barbaries ſe commettoient encore ailleurs, malgré les ſoins de Ferdinand Pizarre & de ſes principaux officiers, qui, dès qu'ils virent la fortune ſe déclarer pour leur parti, employèrent tous leurs efforts pour faire ceſſer le carnage. Ruydias, officier de l'armée de Ferdinand, avoit eu le bonheur de ſauver la vie à un de ſes amis, prêt à périr ſous le fer du ſoldat furieux, & pour le mettre à couvert de toutes inſultes, il l'avoit pris en croupe avec lui. Au moment qu'il l'emmenoit, un cavalier s'élance ſur eux à-bride-abattue & ſans aucun reſpect pour cet aſyle que l'amitié avoit préſenté; il perce de ſa lance cet ami infortuné de Ruydias.

Maintenant, mes enfans, tournez vos regards vers la montagne où le vieil Almagro eſt le triſte témoin de la défaite totale de ſon armée; repréſentez-vous la douleur, le déſeſpoir de ce guerrier, dont le cœur reſpire encore le courage malgré les glaces de l'âge; voyez ſes efforts impuiſſans, ſes peines cuiſantes; chaque coup qui frappe un de ſes fidèles ſoldats, eſt un coup

mortel pour lui ; il ſuit d'un œil inquiet tous les mouvemens des deux armées ; il frémit au moindre avantage de Pizarre ; il treſſaillit de joie au plus petit ſuccès d'Orgognes ; il gagne la victoire, il ſouffre la défaite ; la mort vole de rangs en rangs ; lui ſeul eſt en butte à tous ſes traits. Enfin le moment déciſif approche ; il n'y a plus de reſſources ; la fortune de Pizarre l'emporte, l'armée d'Almagro eſt en fuite. A cette vue le vieux Général ſe lève, & d'un pas tremblant il veut marcher à la ſuite de ſes ſoldats ; mais cette réſolution eſt trop tardive ; il eſt ſaiſi par les ſoldats vainqueurs, & il a le malheur de tomber vivant entre les mains de ſes ennemis.

TOUS.

Ah !

LE PERE.

Puiſſe le Ciel le conſoler de ſes infortunes ! Puiſſe-t-il inſpirer à Ferdinand & à ſes officiers des ſentimens propres à adoucir le ſort de ce brave Capitaine, victime de ſa bonne-foi !

Demain vous ſaurez comment il fut traité & ce qu'il devint.

QUELQU'ES-UNS.

Quoi ! encore demain ?



CINQUANTIÈME RÉCIT.

FERDINAND II doucement à CONRAD.

J'AI bien peur aujourd'hui.

CONRAD.

Et pourquoi donc ?

FERDINAND II.

Ce pauvre Almagro ! je ſuis sûr que ces méchans Pizarres le maltraiteront.

CONRAD.

Il ne faut pas l'eſpérer.

FERDINAND II.

Regarde, mon ami, comme le bonnet du Père eſt enfoncé ſur ſes yeux ; je me le rappelle fort-bien, c'eſt ainſi qu'il étoit le jour qu'il nous fit le détail de la mort de l'Inca Atahualpa.

CONRAD.

Oui, il eſt vrai, & il obſervoit le même ſilence.

FERDINAND II.

Sois sûr qu'il va ſe paſſer quelque choſe de terrible.

— Pendant ce tems-là, le Père s'étoit assis en silence, & après que tous l'eurent imité, il reprit sa narration d'un air triste, d'une voix posée qui attira sur lui l'attention la plus forte & la plus inquiète.

LE PERE.

La ville de Kusco se rendit sans aucune résistance au vainqueur; Almagro fut chargé de chaînes, & on le garda avec les mêmes précautions que l'on prend ordinairement pour un prisonnier d'État de la plus grande importance. Le résultat de toutes les résolutions qui furent prises à son égard, resta caché pendant plusieurs mois. Les Pizarres avoient réussi, en attendant, à écarter deKusco tous ceux qu'ils soupçonnoient être les plus attachés à Almagro, & ils avoient persuadé aux autres de faire une expédition dans les provinces reculées du royaume qui n'étoient point encore soumises à la domination espagnole. Tous ceux du parti d'Almagro, qui étoient sensibles à cette espèce de gloire, choisirent ce dernier moyen de sortir de leur inaction, & de quitter avec avantage un lieu qui servoit de prison à leur Général, dont leur présence ne pouvoit effectuer la liberté. C'est ainsi que les Pizarres se délivrèrent de ceux qui les auroient forcés de garder quelques ménagemens

& de retarder l'effet de leurs résolutions sanguinaires.

Ils se hâtèrent d'exécuter leurs noirs projets; & pour donner à leur cruauté une apparence de justice, ils composèrent un tribunal qui devoit examiner & juger le procès irrégulier que l'on intentoit à l'infortuné Almagro. On l'accusoit de haute trahison, ou, ce qui revient au même, on vouloit qu'il se fût rendu coupable envers la puissance législatrice de l'État. Il n'avoit point obéi, disoit-on, aux ordres de l'Empereur, en empiétant sur les droits du Gouverneur, dans un tems où la volonté du maître n'étoit pas encore suffisamment connue, & que les bornes du Gouvernement de Pizarre n'avoient pas été définitivement fixées. C'est en vain qu'Almagro protestoit qu'il n'avoit jamais voulu nuire aux droits de son ancien associé, & qu'il ne s'étoit emparé de Kusco que parceque cette ville sembloit lui appartenir par la teneur des lettres-patentes du Roi d'Espagne; c'est envain, dis-je, qu'il cherchoit à confondre les accusateurs; il fut condamné à mort.

QUELQUES-UNS.

Quelle horrible conduite que celle de Pizarres!

LE PERE.

Almagro avoit prouvé, dans plus d'une

casion, qu'il étoit un homme intrépide & courageux, pour qui la mort n'avoit rien d'effrayant; il n'apprit cependant la nouvelle de sa condamnation qu'avec la douleur la plus vive. L'idée de périr par les mains d'un bourreau, comme le plus vil des criminels, abattit entièrement son courage & sa force; il oublia son ancienne grandeur d'ame, & n'eut point honte d'implorer par des larmes & des prières humiliantes, la pitié de ses cruels ennemis; il les rappela aux nœuds sacrés de l'amitié & de l'alliance qu'ils avoient contractés ensemble, & aux traitemens pleins d'humanité qu'il avoit exercés particulièrement envers les Pizarres, ses prisonniers. Ils les conjura d'avoir compassion de son grand âge & de sa foiblesse; de lui permettre de consacrer le peu de jours qui lui restoient encore, au repentir de ses fautes, & aux moyens de fléchir le Juge suprême devant lequel il alloit bientôt paroître.

Les soldats les plus durs ne purent s'empêcher de verser des larmes en écoutant ce discours touchant d'un vieillard, dont ils avoient si souvent admiré la valeur & les grandes actions; mais le cœur desPizarres fut inflexible. Ils osèrent insulter à la foiblesse d'Almagro, & lui représenter avec aigreur qu'il ne convenoit pas à une grande ame de mendier sa vie; qu'il devoit rassembler son

courage, & souffrir la mort inévitable à laquelle il étoit condamné, avec la constance digne d'un guérrier & d'un gentilhomme. Les barbares !

Almagro conservoit encore de l'espoir, malgré la dureté de cette réponse ; il s'humilia une seconde fois devant ses bourreaux, & leur demanda grace dans les termes les plus attendrissans ; ce fut encore en vain ; sa mort étoit conjurée. Alors, voyant l'inutilité de ses efforts, son ame courbée se redressa ; il reprit sa première grandeur, & leur dit avec une noble fermeté : „ Ravissez le peu de vie qui me reste encore ! „ portez vos mains sur cette tête appesantie „ par l'âge ! que le cruel se rassasie de mon sang !" En disant ces mots, Almagro s'occupa à régler ses dernières dispositions ; il fit un testament, par lequel il instituoit l'Empereur & son fils unique ses héritiers. A peine cette triste cérémonie fut-elle achevée, qu'on l'étrangla en prison, dans la soixante-&-dix-septième année de son âge, & le cadavre fut décapité dans la place publique de Kusco.

FREDERIC, avec chaleur.

Attendez, monstres, attendez ! votre tour viendra !

LE PERE.

Oui, il viendra, en cette vie ou en l'autre ;

car il exiſte un Dieu, qui punit tôt ou tard le méchant qui oſa le braver. Mes enfans, rappelez-vous maintenant le ſupplice de l'Inca Atahualpa & la part qu'y eut Almagro, & vous verrez de nouveau la main ſouvent lente mais toujours infaillible & sûre de la Providence appeſantie ſur celui qui en a attiré les coups par ſes crimes; vous voyez la mort injuſte d'Atahualpa vengée par le même ſupplice auquel ce prince infortuné fut condamné.

JEAN.

Oui, ce que le Père dit eſt vrai. Allons, Almagro a mérité ſon ſort; il n'eſt plus digne de pitié, puiſqu'il a refuſé la ſienne à d'autres malheureux.

LE PERE.

Non, mon enfant, plaignons-le toujours; car d'abord la conduite des Pizarres à ſon égard fut auſſi injuſte & auſſi criminelle que la ſienne l'avoit été à l'égard de l'Inca: eh! qui pourroit d'ailleurs ne pas accorder ſa pitié à des malheureux qui ſe ſont rendus dignes eux-mêmes de punition? Cette circonſtance ne les rend-elle pas doublement infortunés? Je ne vous ai entretenus de la fin déplorable d'Almagro, que parceque je voulois vous produire un nouvel exemple des voies toujours ſages de la Providence, qui, juſte dans l'exécution de ſes deſ-

ſeins, frappe ſouvent l'impie des mêmes coups qu'il a portés à celui qui lui reſſembla.

FERDINAND I.

Sans doute les Pizarres n'y échapperont pas.

LE PERE.

Je l'ignore ; car vous ſavez que la vie préſente n'eſt point uniquement deſtinée à la déciſion du ſort qui nous attend. Elle n'eſt qu'une ſeule ſcène du grand ſpectacle que la Juſtice divine a formé pour mettre au jour ſes vues ſublimes ; impénétrable dans ſes réſolutions, elle ſemble en avoir reculé le dénoûment au-delà du tombeau, & ne vouloir frapper que là les grands coups que ſa bonté arrête quelquefois dans le triſte paſſage qui nous y conduit ; c'eſt à nous à les éviter par une conduite ſage & vertueuſe. — Mais reprenons notre récit.

Parmi tous ceux qui furent ſenſibles à la mort d'Almagro aucun ne paroiſſoit y prendre une part plus vraie & plus ſincère, qu'un certain Diègue d'Alvarado, officier de mérite, qui n'avoit pas peu contribué à décider Almagro à rendre la liberté à Ferdinand Pizarre.

THIERRI.

Étoit-ce ce même Alvarado, dont nous avons admiré la conduite franche & pleine de bonne-foi qu'il tint envers Pizarre ?

LE PERE.

Non, celui-là s'appeloit Alonſo Alvarado. Diègue, dont je vous parle maintenant, conçut une douleur d'autant plus vive du malheur de ſon ami, qu'il crut en partie en être la cauſe, par les ſentimens de douceur & d'humanité qu'il lui avoit inſpirés pour ſes ennemis. Cette idée le pourſuivoit ſans ceſſe, & lui fit prendre la réſolution de tout employer pour venger la mort d'Almagro.

Dans cette vue, il choiſit la première occaſion de retourner en Eſpagne. Dès qu'il y arriva il ſe rendit à la Cour, s'adreſſa à l'Empereur, & lui dépeignit dans des termes ſi forts la perfidie, l'amour-propre, la barbarie & l'ambition des Pizarres, que ce Prince ne put s'empêcher d'en témoigner ſa ſurpriſe. Ce n'eſt pas tout: Diègue s'offrit, ſuivant l'uſage du tems, à ſoutenir, l'épée à la main, les accuſations qu'il intentoit contre François Pizarre, ſeul auteur de tous les maux qu'il dénonçoit au tribunal de l'Empereur. Celui-ci, irréſolu ſur le parti qu'il avoit à prendre, ne donna pas ſur-le-champ une réponſe ſatisfaiſante à la demande de Diègue; & le brave Eſpagnol mourut dans l'intervalle, non ſans ſoupçon d'avoir été empoiſonné par les amis des Pizarres, auxquels cet homme franc & honnête auroit pu

être dangereux. Quoiqu'il en soit, il n'en est pas moins vrai que ses accusations avoient fait une impression profonde sur l'esprit de Charles-Quint & de ses Ministres; mais ils n'osoient pas encore déclarer leurs véritables sentimens, parcequ'ils ignoroient jusqu'où le ressentiment auroit pu porter les Pizarres, dont la puissance dangereuse, les amis nombreux qui la soutenoient, faisoient craindre avec raison qu'ils ne prissent un parti violent.

Pendant que ces irrésolutions tenoient en suspens le Conseil d'Espagne, Ferdinand Pizarre imagina d'y faire lui-même un voyage, dans le dessein sans doute, de rendre compte à la Cour de sa conduite & de celle de ses frères dans la dernière affaire qui avoit décidé du sort d'Almagro. Il est vrai que ses amis lui conseilloient de différer son départ jusqu'au moment où la Cour auroit déclaré ses sentimens sur le supplice auquel on avoit condamné Almagro; mais Ferdinand, soit par témérité où par confiance dans la bonté de sa cause, dédaigna ces avis & se mit en route.

Avant de partir il eut un entretien avec François, son frère, dans lequel il lui conseilla de se tenir en garde contre les partisans d'Almagro; de ne point permettre qu'ils s'assemblassent au nombre de plus de sept, parceque

les précautions les plus ſages & les plus continues pourroient ſeules le mettre à l'abri des atteintes qu'ils étoient intentionnés de lui porter. Mais il ſembloit que la Providence avoit couvert de ténèbres leur jugement d'ailleurs juſte & ſain en tant d'occaſions périlleuſes; aucun ne voyoit ſon propre danger; aucun ne vouloit croire à celui qui le lui montroit; aveuglés tous deux par leurs paſſions, ils ne voyoient mutuellement que le péril l'un de l'autre. Ferdinand craignoit pour François, celui-ci pour Ferdinand; tous deux ſe croyoient en sûreté.

Ferdinand arrive en Eſpagne. Il paroît à la Cour avec une pompe vraîment royale, & cherche à anéantir les accuſations d'Alvarado, à juſtifier la conduite de ſes frères & la ſienne, en avançant qu'Almagro avoit été l'aggreſſeur; que, rebelle aux ordres de l'Empereur, il avoit mérité d'être traité en criminel de lèze-Majeſté, & condamné comme tel au ſupplice qui avoit terminé ſes jours. Malgré l'impoſſibilité où ſe trouvoit encore la Cour de juger ce différend & de voir clairement quel étoit le coupable, elle entrevit cependant que les Pizarres s'étoient conduits avec précipitation & avec cruauté, & qu'ils avoient outrepaſſé, d'ailleurs, le pouvoir qu'on leur avoit confié. Ferdinand fut arrêté & mis en priſon; c'eſt la dernière

fois que vous en entendrez parler. Sa captivité dura vingt ans, & je n'ai trouvé dans aucun historien le lieu où il termina ses jours; j'ignore donc s'il mourut en prison ou peu de tems après avoir reçu sa liberté; ce silence des historiens me fait augurer qu'elle ne lui fut jamais rendue, & qu'il expia à ce prix la faute dont il s'étoit rendu coupable envers l'infortuné Almagro.

MATHIAS.

En voilà donc encore un, qui reçoit le salaire de ses crimes! bientôt sans doute nous verrons le tour des autres.

LE PERE.

Cela n'est pas impossible; écoutons la suite de notre récit.

François Pizarre n'avoit donc aucune inquiétude, & la Cour d'Espagne trouvoit qu'il étoit dangereux de lui faire rendre compte de la conduite qu'il avoit tenue; elle desiroit vivement cependant de connoître l'état exact des choses; la force, l'étendue, les ressources du Pérou, afin de pouvoir y établir un ordre proportionné. On résolut donc d'y envoyer un commissaire qui examineroit avec soin la nature des évènemens qui s'y étoient passés & qui régleroit, au nom de l'Empereur, la manière dont on gouverneroit à l'avenir ce grand royaume.

Cette commiſſion demandoit un homme auſſi vertueux qu'habile, & l'on fut aſſez heureux pour le trouver dans la perſonne de Vaſca de Caſtro, qui allioit à de grands talens la probité la plus ſcrupuleuſe & la fermeté la plus constante; mais avant d'entrer dans les détails des opérations de ce nouvel officier, tranſportons-nous avant lui dans le Pérou, & cherchons à être les témoins des évènemens qui pourroient peut-être s'y paſſer.

Pizarre, délivré des inquiétudes que lui avoit cauſées ſon rival, régnoit alors au Pérou avec la puiſſance la plus étendue; il donnoit des contrées entières à qui bon lui ſembloit; il conféroit des dignités à ſon gré. Il ne faut pas croire que la prudence & la juſtice le guidaſſent dans ces différentes diſtributions de ſes faveurs. Ses favoris, ſes frères, lui-même, prenoient poſſeſſion des terres les plus fertiles & les plus agréablement ſituées; ce qu'ils dédaignoient devenoit le partage de ceux dont la valeur & le mérite devoient recevoir des récompenſes plus grandes. On ne ſongea pas ſeulement aux officiers d'Almagro; mépriſés, rebutés partout, ils tombèrent bientôt dans la misère la plus affreuſe. L'hiſtoire nous raconte à ce ſujet un trait qui mérite d'être conſervé. Douze gentilshommes, qui, ſous le commandement d'Al-

magro, avoient rempli les premières places militaires de ſon armée, vivoient enſemble dans la même maiſon; leur pauvreté étoit ſi grande qu'ils n'avoient pour eux tous qu'un ſeul habit, dont ſe couvroit tour-à-tour celui que les affaires communes appeloient au-dehors.

CHARLES.

N'avoient-ils donc point d'amis parmi les autres officiers qui euſſent pu leur prêter ou leur donner des vêtemens?

LE PERE.

Ils en avoient eu avant leur malheur; mais après la mort d'Almagro perſonne n'oſoit les voir, encore moins les ſoulager, dans la crainte de déplaire à Pizarre. On les fuyoit, on les dédaignoit. Jugez vous-mêmes quelle a dû être la douleur de ces hommes naguère élevés aux premières dignités, vivant dans l'abondance & les richeſſes, aujourd'hui dépoſſédés de leurs emplois, réduits à l'indigence la plus abſolue! Repréſentez-vous l'indignité de la conduite de Pizarre, ou, pour mieux dire, remarquez-en toute l'inconſéquence, puiſque par ſa partialité il devoit néceſſairement s'attirer la haine, & à la première occaſion les effets de la vengeance de tant d'hommes maltraités par ſes ordres, de tant de ſoldats dont le courage & l'intrépidité ne lui étoient cependant pas in-

connus. Sa fortune l'avoit tellement ébloui, qu'il ne connoiſſoit plus le danger; elle l'avoit ſi fort enorgueilli, qu'il étoit aſſez téméraire pour le mépriſer. Il continua d'accorder des graces à ſes favoris, en excluant ceux qui n'avoient que du mérite; il affecta d'être au-deſſus des plaintes & des murmures de ceux que ſa conduite aigriſſoit de jour en jour davantage. Parmi ces derniers ſe trouvoit auſſi ce Benalcaſar, que vous avez vu s'emparer de Quito; Pizarre l'avoit dépouillé du commandement de cette province, pour le donner à ſon frère Gonzalez. Il propoſa encore au même Gonzalez un projet important, dont l'exécution promettoit autant d'honneur que d'avantages à celui qui devoit l'entreprendre. Ce projet mérite effectivement que j'entre à ſon ſujet dans quelques détails.

Selon des bruits généralement répandus dans tout le Pérou, il devoit exiſter au-delà des Andes vers l'Eſt, un pays très fertile & abondant en canelle & autres épiceries. Il étoit important de découvrir la vérité de ces rapports, & de s'emparer du pays s'il exiſtoit réellement; c'eſt-là la commiſſion dont Gonzalez fut chargé. Celui-ci ſe mit à la tête d'une armée compoſée de trois cents Européens, la plupart cavaliers, & de quatre mille Péruviens, & marcha vers la direction indiquée.

quitte enſuite pour tourner vers le S
voyez que cette rivière ſe jette ici dans
Maragnon, ou rivière des Amazones, l'un
grandes & des plus longues de la terre
verſe de l' Oueſt à l' Eſt preſque toute
que méridionale, pour rouler enſuite
majeſtueux dans l'Océan. Remarquez
l'étendue que ce fleuve parcourt, afin
les Eſpagnols dans la nouvelle expédi
leur audace ordinaire va leur faire entre

Les premières difficultés que Gonzal
ſurmonter, furent encore ces montag
vertes de neiges, ces hautes Cordillèr
nous avons déjà parlé. Avant qu'il en eû
le ſommet, toute la nature ſembla ſe conju
tre lui; des torrens de pluie ſe précipitèr

vière qui cotoyoit le camp des Espagnols, sortit de son lit & inonda toute la plaine avec une telle impétuosité, qu'ils eurent à-peine le tems de se réfugier sur les hauteurs. Là une extrémité non moins pressante les attendoit. Ils crurent être transportés tout-à-coup dans les tristes & rigoureux climats de la Zone glaciale, au-delà des Cercles polaires. Les petits savent-ils ce que nous entendons par les Cercles polaires?

FERDINAND. II.

Oui; ce sont ces cercles imaginaires que l'on a supposés autour du globe, là ou finissent les Zones tempérées, & où commence la Zone glaciale.

LE PERE.

Fort bien! — Une grande partie des Espagnols & des Péruviens furent la victime de ce froid rigoureux; les autres ne dûrent leur salut qu'à un tempérament plus robuste & au mouvement continuel qu'ils se donnèrent. On franchit enfin les Andes, & l'on atteignit la plaine; mais sans avoir encore rencontré la fin des maux qu'il falloit souffrir. De nouvelles difficultés se présentèrent; & quoique d'un genre différent de celui des premières, elles n'en étoient ni moins pénibles, ni moins nombreuses. Ces plaines étendues n'étoient habitées que par des peuplades d'hommes sauvages & féroces, & elles

n'offroient d'ailleurs aucuns vivres, aucuns rafraîchiſſemens pour des gens fatigués, harraſſés, &, pour ainſi dire, dénués de tout. Chaque pas coûtoit des efforts infinis; à-peine avoit-on traverſé un marais où l'on avoit riſqué cent fois de s'enfoncer, qu'un bois épais & touffu ſe préſentoit & oppoſoit une barrière que l'on ne parvenoit à rompre qu'après les plus grands travaux. Une pluie abondante & non interrompue pendant deux mois vint ſe joindre à ces calamités, de manière que les Eſpagnols ne purent, pendant tout ce long eſpace, conſerver un ſeul instant leurs vêtemens à l'abri de l'eau qui les pénétroit. Concevez maintenant, mes enfans, le degré de force & de conſtance que le ſoutien de maux ſi multipliés & ſi variés ſuppoſe! que cet exemple vous prouve de quoi l'homme eſt capable, de quels efforts d'eſprit & de corps il eſt ſuſceptible, quand, exerçant de bonne heure ſes facultés, il apprend à ſe familiariſer inſenſiblement avec les misères inévitables attachées à notre exiſtence!

Gonzalez ayant atteint les rives du Napo, fit conſtruire une barque, qui devoit ſervir non ſeulement à le traverſer dans les endroits néceſſaires, mais encore à porter le reſte des vivres & du bagage. La conſtruction de cette barque coûta beaucoup de peine aux Eſpagnols, parce-

qu'ils manquoient des outils & des matériaux néceſſaires ; le fer ſur-tout étoit dans la plus médiocre quantité. Ils furent obligés de déferrer leurs chevaux, & de former des clous informes, dont la fabrication exigeoit encore beaucoup de ſoins & de tems ; faute de goudron, ils recueillirent les différentes ſortes de gomme ou de réſine que les arbres diſtilloient. Enfin l'on vint à bout de ce pénible ouvrage, & Gonzalez en confia la direction à l'un de ſes premiers officiers, nommé Orellana. Il lui donna cinquante ſoldats, avec leſquels il devoit s'embarquer, deſcendre le Napo, tâcher de raſſembler des vivres, avec injonction d'attendre l'armée à une certaine hauteur qu'on lui détermina. Orellana partit.

Le perfide ! à peine fut-il hors de la vue de ſon chef, qu'il forma le projet orgueilleux de ſe former un état indépendant de toute juridiction, & d'exécuter une entrepriſe dont la témérité & l'audace n'euſſent jamais eu d'exemple. Il réſolut donc de ne point obéir à Gonzalez, de ſuivre, dans la miſérable barque qui lui étoit confiée, le cours du fleuve juſqu'à ce qu'il eût atteint l'Océan. Entrepriſe inouie juſqu'alors, & dont l'idée ne ſe feroit point préſentée à l'imagination d'Orellana, toute exaltée qu'elle étoit, s'il avoit pu en entrevoir les difficultés ; s'il avoit ſu que la ri-

vière des Amazones, avant de se jeter dans la mer, parcourt un espace de plus de deux mille lieues marines; une navigation aussi longue dans une barque aussi mal construite, aussi mal équipée, à travers de pays incultes & habités par des nations sauvages auxquelles on avoit si peu de monde à opposer, étoit à coup-sûr une expédition qui ne pouvoit être conduite que par le plus courageux & le plus téméraire des hommes, & qui seroit à jamais digne de l'admiration & de l'étonnement de l'univers, si elle avoit été entreprise par des vues de modération & de véritable gloire.

Orellana ne fit part de son projet que lorsqu'il eut atteint la station que Gonzalez lui avoit fixée pour la jonction des deux corps d'armée. C'étoit près de l'embouchure du Napo, là où il se jette dans le lit de la grande rivière des Amazones. — Ici le perfide communiqua son dessein à l'équipage étonné, & il parvint, après le premier moment donné à la surprise, à lui inspirer le même courage & la même ardeur qui l'animoient. Un seul osa résister & rester fidèle à la foi qu'il avoit jurée; je regrette de ne pouvoir vous faire connoître le nom de cet homme généreux, plus fait pour être célébré que celui de tant d'aventuriers qui ont désolé le nouveau monde; seul au milieu de cinquante homme qui étoient d'un avis différent du sien, il osa témoi-

gner ſon mécontentement à celui qui les commandoit; ſon courage ne fut point couronné du ſuccès; victime de ſa généroſité & de ſa bonne foi, il fut expoſé, par ordre d'Orellana, dans une île déſerte, & le traître continua ſa route.

Je tenterois envain de vous détailler les difficultés ſans nombre, les obſtacles de tout genre qu'il falloit ſurmonter dans ce voyage long & pénible. Il falloit traverſer des contrées déſertes, & qui, dans un long eſpace, ne préſentoient ni vivres, ni rafraîchiſſemens, ou les acheter, l'épée à la main, des ſauvages courageux qui défendoient le paſſage à ces téméraires étrangers; reſſerré étroitement avec ſes cinquante hommes dans le frêle vaiſſeau qu'il conduiſoit, Orellana avoit encore à écarter, à combattre une multitude de canots qui le fatiguoient & le harceloient ſans relâche. Malgré ces aſſauts & ces luttes continuels il n'interrompit jamais ſa marche; après avoir deſcendu le fleuve pendant ſept mois entiers, à travers des peines & des difficultés incroyables, il parvint enfin à ſon embouchure; mais cet évènement tout heureux qu'il étoit, ne préſentoit pas encore le terme de ſes aventures; car il falloit s'expoſer ſur l'Océan avec la même barque, & tâcher d'aborder une île ou une colonie eſpagnole. Il réuſſit encore. Après avoir navigué pendant pluſieurs ſemaines,

il atteignit l'île eſpagnole de Cubagua, que vous voyez ici, peu éloignée de la côte de terre-ferme. Orellana ſe rendit enſuite en Eſpagne, qu'il remplit du bruit de ſes aventures, & où il fixa tous les regards ſur ſa perſonne. Quoique ſon voyage fût aſſez digne, par lui-même, d'attirer une admiration & un étonnement général, Orellana ne ſe borna pas à en détailler les véritables circonſtances; croyant le rendre plus intéreſſant, il y ajouta des fables auxquelles on crut pendant longtems, & qui ne furent reconnues généralement pour ce qu'elles étoient, que dans notre ſiècle.

CAROLINE.

Quelles étoient donc ces fables ?

LE PERE.

Orellana racontoit qu'il avoit parcouru des contrés où l'or & les diamans étoient auſſi communs que les cailloux ordinaires le ſont en Europe; qu'il avoit abordé un pays peuplé par des femmes guerrières & courageuſes, qui ſe gouvernoient entr'elles ſans le ſecours de hommes; c'eſt cette fable qui donna l'origine au pays des Amazones, & qui fit appliquer ce même nom au Maragnon qui le traverſe, nom que le pays & le fleuve conſervent encore aujourd'hui. Sans doute vous avez ſouvent entendu parler de cette contrée fameuſe, à laquelle on a donné le nom d'El-Do-

rado, & qui n'a jamais exifté que dans l'imagination d'aventuriers avides & intéreffés à le découvrir; eh bien, c'eft encore Orellano qui, par la première des deux fables dont je viens de vous entretenir, a donné lieu à cette chimère qui occupa tant de monde pendant fi longtems.

CONRAD.

Mais comment peut-on être sûr que ces deux contrées n'exiftent pas réellement?

LE PERE.

On en fut informé par des voyageurs dignes de foi, qui de nos jours parcoururent les mêmes contrées qu'Orellano, & qui ne découvrirentaucune trace de ce pays d'Amazones & de cet El-Dorado tant vanté.

JEAN.

Quels font donc ces voyageurs?

LE PERE.

Le plus célèbre eft un certain Monfieur de la Condamine, François de nation, homme instruit & éclairé, qui, pour le feul progrès des fciences, & guidé par une louable curiofité, parcourut tout ce pays des Amazones; après lui on *vit une Madame* Godin entreprendre, par amour

pour ſon époux, cette même route ſi longue & ſi pénible. Je trouverai peut-être l'occaſion de vous entretenir plus au long des aventures de cette femme; elles ſont auſſi étonnantes qu'intéreſſantes & touchantes. (*)

(*) Voyez la lettre de Monſieur Godin à Monſieur de la Condamine.



CINQUANTE-ET-UNIÈME RÉCIT.

Le Pere.

RETOURNONS à Gonzalez, que la perfidie d'Orellana a dû mettre dans la position la plus embarrassante & la plus critique. Il attendit cet officier près de la jonction du Napo & du Maragnon; il espéra aussi obtenir par cette voie des vivres & des munitions, dont il avoit grand besoin, & dont l'acquisition avoit été le principal sujet de la mission d'Orellana; mais quelle fut sa surprise de ne voir arriver ni barque, ni soldats, ni vivres, ni munitions! il ne songeoit à aucune perfidie, il s'imaginoit plutôt que quelqu'accident imprévu avoit peut-être forcé Orellana de prolonger sa route, & qu'il l'attendoit plus loin au bas du fleuve; il prit en conséquence le parti d'en cotoyer lui-même les rives, jusqu'à ce qu'il eût le bonheur de le joindre. Gonzalez ne resta pas longtems dans cet espoir; il rencontra par hasard *ce même* Espagnol, dont nous venons d'*admirer la fidélité*, & qui avoit sacrifié sa fortune

& sa liberté à son honneur; ce généreux soldat raconta à Gonzalez le projet audacieux d'Orellana, & le mit, comme vous le sentez bien, par ce récit, dans la plus grande surprise. Sa situation déplorable, celle de son armée, se présenta à ses yeux dans toute son étendue; accablés de fatigues & de faim, ils se trouvoient dans une contrée sauvage & déserte, sans ressource, sans vivres, sans rafraîchissemens; leur nombre étoit sensiblement diminué par les maladies & par la désertion d'Orellana; leur bagage embarqué sur le petit vaisseau se trouvoit disparu. Saisis de désespoir, ils vont trouver leur chef, & le somment, d'une voix unanime, de précipiter leur retour. Gonzalez Pizarre fut obligé de condescendre à leur prière.

Mais ils étoient déjà éloignés de plus de quatre cents lieues de Quito; & il étoit plus que vraisemblable que la plupart d'entr'eux périroient, en s'exposant une seconde fois aux peines & aux fatigues qu'ils venoient d'essuyer. Il fallut s'en tenir à cette résolution. On se mit en marche, dans l'espérance de trouver un chemin moins rude & moins pénible que le premier, & sans autre guide que le soleil, les Espagnols s'enfoncèrent dans des contrées qu'ils n'avoient pas encore traversées. Que leurs espérances furent cruellement trompées! Cette route nou-

velle étoit encore plus difficile que la précédente ; ils trouvèrent encore moins de vivres & de rafraîchiſſemens. Obligés de tuer leurs chevaux & leurs chiens, ils virent bientôt cette triſte reſſource épuiſée, & furent forcés par la faim de ſe repaître d'herbes & de feuilles, à la manière des animaux. On en vit pluſieurs engloutir avec avidité les inſectes les plus dégoûtans ; arracher avec les dents le cuir de leurs ſouliers & les courroies de leurs épées. Pour comble de malheur, ils perdirent tous leurs vêtemens que la pluie continuelle, à laquelle ils furent expoſés, avoit pourris en partie, ou que les épines des buiſſons & des haies qu'ils traverſoient, avoient mis en pièces. Deux cents Eſpagnols & quatre mille Péruviens ſuccombèrent à ces maux. Affoiblis par la faim, tourmentés & déchirés par les inſectes, on les voyoit s'appuyer contre les arbres, & tomber morts à leurs pieds.

Les autres continuèrent lentement leur route, & ils arrivèrent enfin à cent lieues de Quito, dans l'état le plus déplorable, maigres, décharnés, épuiſés. C'eût été là infailliblement le terme de leur misère, ſi l'on n'avoit eu la précaution de leur envoyer de cette ville des vivres dont le défaut les avoit ſi longtems tourmentés. A la vue de ce ſecours ils furent tranſportés d'une *joie ſi vive*, qu'ils ſe jetèrent par terre, en l'em-

braſſant dans la vivacité de leurs tranſports ; & l'avidité avec laquelle ils ſe précipitèrent ſur les vivres, leur eût été fatale, ſi l'on n'avoit eu ſoin de les en détourner & de les ſoumettre pendant quelques jours à un régime ſage & ſalutaire. On leur avoit auſſi envoyé des chevaux & des habits ; mais Gonzales, remarquant qu'il n'y en avoit pas pour tous ſes ſoldats, refuſa généreuſement de s'en ſervir ; ſes officiers imitèrent ſon exemple, & nuds comme ils étoient, ils pourſuivirent à pied leur route vers Quito. A leur arrivée on eut peine à les reconnoître ; leurs amis les plus intimes craignoient de ſe tromper, & cherchoient à diſtinguer leurs traits, tant la misère les avoit défigurés !

Vous jugez bien que tous ces voyageurs infortunés cherchèrent bientôt à jouir d'un repos qui les avoit fui depuis ſi longtems ; mais Gonzalez y fut toujours inſenſible. A ſon arrivée à Quito il apprit des nouvelles qui ébranlèrent plus ſa conſtance que tous les maux qu'il venoit de ſouffrir n'avoient pu le faire.

THEODORE.

Quelles étoient donc ces nouvelles ſi funeſtes ?

LE PERE.

Tranſportez-vous avec moi à Lima, & venez y être témoins du ſpectacle terrible, dont les

ſcènes ſe ſont paſsées pendant l'abſence de Gonzalez, & dont le dénoûment lui cauſa tant de douleur !

Vous vous rappelez ſans doute qu'Almagro mourant laiſſoit un fils qu'il avoit nommé ſucceſſeur à ſon Gouvernement. Ce jeune homme eut le bonheur de recevoir une éducation dirigée par les ſoins d'un gentilhomme auſſi ſage qu'éclairé, nommé Herrada, qui avoit réuſſi à perfectionner les facultés du corps & de l'eſprit de ſon élève. Il étoit d'une taille avantageuſe, expert dans tous les exercices militaires, & doué de pluſieurs connoiſſances difficiles à réunir dans ce ſiècle. Le courage & l'intrépidité de ſon père ſembloient revivre en lui, & ces grandes qualités faiſoient préſumer à tous ceux qui le connoiſſoient qu'ils joûroit un jour un beau rôle dans le Pérou ſi fécond en grands évènemens.

Pizarre entrevit ce génie naiſſant, & il en fut allarmé ; ſon ambition ordinaire & la crainte de trouver un rival dangereux qui lui diſputeroit ſon autorité, ne ſeroit-ce que pour venger la mort d'un père injuſtement condamné, lui firent prendre la réſolution de tout employer pour écarter ou pour détruire cet ennemi futur. Il commença d'abord par le tenir étroitement gardé en priſon avec ſon gouverneur, & lorſqu'enſuite il jugea à propos de lui rendre la liberté, ce ne

fut qu'à condition qu'il ne fortiroit point de Lima, pour l'avoir toujours fous fes yeux. Il efpéroit, par cette précaution, étouffer dans leur origine toutes les révoltes qu'il craignoit, parcequ'il fe fentoit coupable.

Précaution vaine & inutile ! Bientôt la maifon du jeune Almagro devint le lieu d'affemblée de tous les mécontens, de tous les amis & partifans du feu Gouverneur, & en général de tous ceux dont je vous aî dépeint la misère & l'affliction, & qui cherchoient un chef capable de les venger de celui qui leur avoit ravi leur fortune & leurs dignités.

Le jeune Almagro devenoit le dépofitaire de tous leurs fecrets ; c'eft avec lui qu'ils agitoient les moyens d'affurer leur vengeance & d'améliorer leur fort. Le réfultat de toutes ces délibérations fut qu'il falloit fecouer courageufement le joug fous lequel ils languiffoient honteufement, & employer tous leurs efforts pour détruire les tyrans qui l'avoient impofé. L'abfence des deux frères du Gouverneur leur parut une occafion favorable au fuccès de leur projet, & ils réfolurent de la faifir.

Les amis du Gouverneur remarquèrent enfin ces affemblées fréquentes, toujours tenues au même lieu, & ils en conçurent des alarmes. Ils l'avertirent de leur découverte, en l'exhortant

de ſe tenir ſur ſes gardes ; mais cet homme extraordinaire, accoutumé à braver les plus grands périls, dédaigna encore celui-ci : „ Soyez, ré„ pondit-il, ſoyez ſans inquiétude ſur mon ſort ; „ le pouvoir que j'ai d'abattre la tête des autres „ met la mienne en ſûreté."

Un jour, qu'il ſe promenoit dans ſon jardin, on vint lui annoncer Herrada, que les conjurés envoyoient pour qu'il examinât avec ſoin la diſpoſition d'eſprit de Pizarre, & pour tâcher de le raſſurer, ſi par haſard il lui découvroit des ſoupçons & des inquiétudes. Le Gouverneur étoit occupé à cueillir des oranges, lorſque Herrada l'aborda ; il lui offrit quelques-uns de ces fruits, en lui diſant que c'étoient les premiers de ce genre qui fuſſent venus en Amérique. Herrada s'inclina, & prenant le ton & la mine d'un homme profondément affligé, il dit au Gouverneur que le bruit couroit que lui François Pizarre s'occupoit de la ruine du jeune Almagro & de celle de ſes amis infortunés. François atteſta qu'il n'avoit jamais ſongé à cet horrible deſſein, quoiqu'il eût été averti que ces gens, qu'on l'accuſoit de vouloir perdre, méditoient ſa ruine & ſa propre perte. Herrada proteſta que ce bruit étoit calomnieux, & une invention coupable d'hommes méchans & mal intentionnés ; & pour donner plus

de poids à cette assurance, il pria Pizarre de lui permettre, ainsi qu'au jeune Almagro, de s'éloigner de Lima. Je ne trouve nulle part que Herrada ait obtenu le succès de sa prière; les historiens que j'ai consultés disent seulement que la conversation finit par ces mots de Pizarre: „allez, „je ne vous laisserai jamais manquer de tout ce „dont vous aurez besoin." Herrada baisa, à ces mots, la main du Gouverneur, & se retira avec l'air d'un homme pénétré de reconnoissance. Cette circonstance parut confirmer Pizarre dans l'opinion où il étoit qu'il n'avoit rien à craindre de ces gens; & les bruits que l'on avoit fait courir sur ses desseins, dûrent lui paroître mal fondés.

Herrada avoit atteint son but; il suffisoit aux conjurés de savoir que le Gouverneur étoit sans soupçon & sans défiance; le premier Dimanche fut fixé pour l'exécution de leur sanguinaire résolution.

La veille de ce jour mémorable paroissoit, & l'ame de Pizarre avoit conservé son assiette tranquille & assurée; mais, dans ce même jour, il se présenta une circonstance qui auroit dû lui ouvrir les yeux, préparer la perte de ses ennemis, s'il n'avoit pas poussé la témérité au suprême degré. Un des conjurés sentit des remords, qui

croiſſoient à meſure que l'heure redoutable s'approchoit; il en confia le motif à un eccléſiaſtique. Celui-ci ſe hâta d'en avertir le Gouverneur. Pizarre parut ſurpris d'abord; mais reprenant bientôt ſon ſang-froid ordinaire, il répondit, en affectant ſon ancien mépris pour les dangers: „ Je ne puis croire à la vérité de ce que vous me „ dites; c'eſt envain qu'on cherche à me faire „ trembler; il n'y a que huit jours que j'ai vu „ Herrada, & ſon abord humble & ſoumis ne „ décéloit pas un homme capable de l'action „ qu'on lui reproche. Sans doute ce bruit eſt „ ſemé par quelqu'un qui a beſoin de moi, & qui „ cherche par cette confidence à ſe faire un mé„ rite auprès de ma perſonne." En diſant ces mots, Pizarre congédia l'eccléſiaſtique & alla ſe livrer au repos.

La tranquillité de la nuit & la ſolitude lui firent cependant faire quelques réflexions; il commença à ſe convaincre que le danger dont on l'avoit menacé pouvoit être fondé, & exiger quelques précautions de ſa part. Depuis longtems ſes amis le ſollicitoient de prendre une garde pour ſa perſonne; mais la nouvelle qu'il avoit reçue de la prochaine arrivée du plénipotentiaire d'Eſpagne, l'avoit engagé à différer de ſe ren-

dre à leurs prières ; il craignoit qu'on n'attribuât à sa peur & à sa défiance de ce ministre, la précaution dont il reconnoissoit toute la sagesse. Il se contenta donc de se renfermer chez lui, le lendemain, & d'y passer toute la journée.

Aulieu d'aller à l'église, comme c'étoit sa coutume, il fit dire la messe dans sa chambre. Vers midi il reçut la visite de quelques-uns de ses principaux officiers, qui dînoient ordinairement chez lui. C'étoit-là précisément l'heure que les conjurés avoient choisie, parcequ'ils n'ignoroient pas, que vers ce tems, où la chaleur étoit la plus forte, tout le monde s'abandonnoit ordinairement au repos & au sommeil. Tout-à-coup on voit Herrada s'élancer dans la rue ; il sort de la maison du jeune Almagro, à la tête de dix-huit conjurés, armés de pied-en-cap, qui, l'épée nue, l'œil menaçant, s'écrient : „ vive le Roi, „ & périsse le tyran ! „ En disant ces mots, qui devoient servir de signal au reste des conjurés dispersés dans la ville, ils prennent, en courant, le chemin du palais du Gouverneur. Pizarre venoit de quitter la table & s'entretenoit paisiblement avec ses amis, pendant que la plûpart de ses gens étoient livrés au sommeil. Les conjurés réussirent à pénétrer dans la cour & dans le palais même, sans être apperçus. Herrada eut

la précaution de poſter à l'entrée un homme dont il étoit sûr, & qu'il chargea d'annoncer à tous ceux qui accourreroient, que le Gouverneur étoit mort; cette nouvelle devoit arrêter tous les bras prêts à voler à ſa défenſe, parcequ'on en verroit l'inutilité.

Déjà Herrada & ſes compagnons étoient au bas de l'eſcalier qui menoit à l'appartement de Pizarre, & perſonne ne ſe doutoit de leur préſence, lorſqu'enfin ils furent apperçus par un des pages; ce jeune homme effrayé ſe précipite dans la chambre de ſon maître, & l'avertit du danger qui le menace. Pizarre ſe lève ſans ſe troubler, & avec ſon courage & ſon intrépidité ordinaires, il ordonne fro dement à l'un de ſes officiers de barricader la porte, pour qu'il ait le tems de s'armer. Malheureuſement cet homme avoit perdu toute préſence d'eſprit. Aulieu d'obéir à Pizarre, il va imprudemment ſe mettre au haut de l'eſcalier & demander aux conjurés accourrans, ce que ſignifioit le bruit qu'ils faiſoient, & ce qu'ils méditoient. Un coup de ſabre qui le renverſa par terre fut toute la réponſe qu'on lui donna, & Herrada s'avança dans la ſalle. Pizarre s'étoit retiré en attendant dans ſon cabinet où il s'armoit. Alcantara, ſon frère, deux amis & autant de pages, déjà en état de combat-

tre, l'avoient accompagné; les autres en appercevant les conjurés, furent assez lâches pour l'abandonner; ils sautèrent tous par les fenêtres. Pizarre n'avoit pas eu le tems d'attacher sa cuirasse; mais saisissant son bouclier & son épée, & plein de confiance dans sa force, il marche aux ennemis, en criant à ses compagnons: courage, camarades! nous serons toujours assez forts pour faire repentir les traîtres de leur témérité. Le combat commença alors des deux côtés avec une fureur incroyable; mais les conjurés avoient tous les avantages; non seulement ils étoient plus nombreux, mais encore mieux armés, tandis que leurs adversaires étoient exposés à tous les coups; aussi le combat ne resta-t-il pas longtems indécis.

Alcantara fut le premier qui tomba mort aux pieds de son frère. Les autres le suivirent de près, & bientôt l'entrépide Gouverneur, seul en butte à toutes les attaques, occupé sans relâche à repousser la foule d'ennemis qui l'environnoient, succomba à tant d'efforts; il reçoit un coup mortel dans la gorge, & expire.

La victoire avoit coûté la vie à quatre des conjurés; tous étoient blessés: dès qu'ils virent la victime de leur fureur, étendue à leurs pieds,

ſans ſentiment & ſans vie, on les vit courir par la ville, l'épée encore ſanglante à la main, & annoncer partout, aux habitans effrayés, la mort du tyran. Deux cents hommes, qui avoient été dans la confidence du complot, ſe joignirent à eux, & ils conduiſirent enſuite le jeune Almagro, monté ſur un cheval, comme en triomphe, par toutes les rues de la ville, en s'écriant, que c'étoit-là le ſeul & légitime Gouverneur du Pérou. Le palais de Pizarre & les maiſons de ſes principaux partiſans furent abandonnés au pillage.

Telle fut la fin d'un homme dont le courage, la patience & la conſtance ſans exemple, mériteront continuellement l'admiration de la terre; mais dont le caractère faux, diſſimulé, & ſouvent cruel fera gémir tous les honnêtes gens. Il reçut ce qu'il avoit mérité par la mort d'Atahualpa, celle d'Almagro ſon aſſocié, & de tant d'autres, victimes de ſon ambition & de ſa cruauté. Son corps fut porté dans l'égliſe par ſes domeſtiques; mais perſonne n'eut le courage d'y reſter, pour lui rendre les derniers devoirs. Un ancien ſerviteur, nommé Barbaran, touché du ſort de ſon maître, s'expoſa enfin à demander cette grace au nouveau Gouverneur, malgré le danger

de lui déplaire. Almagro la lui accorda, & il se hâta, avec l'aide de sa femme, d'enterrer le cadavre, avant que les conjurés n'eussent obtenu la permission d'en exposer la tête sur une roue.

QUELQUES-UNS.

Oh, l'histoire seroit-elle déjà achevée ?

LE PERE.

Le principal héros de ma tragédie vient de disparoître; à quoi bon nous arrêter plus long-tems sur cette scène sanglante ? Tournons plutôt nos regards vers d'autres objets; peut-être quelques traits particuliers de la vie privée & du caractère de Pizarre pourront-ils vous offrir un spectacle intéressant.

TOUS.

Oui, oui, nous en aurions le plus grand plaisir !

LE PERE.

Mais faites attention que c'est l'histoire & non pas moi, qui va tracer le portrait de cet aventurier célèbre; c'est elle seule que j'ai consultée; c'est elle qui va vous parler.

Pizarre étoit d'un tempérament sain, fort & robuste. Les forces de son corps étoient aussi inépuisables que celles de son esprit; & plus d'un

trait de sa vie vous a convaincus, dans le cours de cette narration, à quel degré il poussoit la patience & la constance dans le malheur. Personne ne le surpassoit en courage & en mépris pour les dangers. Dès qu'il avoit attaché sa cuirasse, il se croyoit invincible. On le voyoit alors souvent s'avancer seul vers l'ennemi, sans songer si ses soldats le suivoient ou non, combattre avec autant de sang-froid que d'intrépidité, se jeter si avant dans la mêlée, que l'on avoit les plus grandes peines de l'en retirer. Tant étoit grande la confiance qu'il avoit dans la force de son bras, & dans son cœur à l'épreuve de la crainte!

Nous avons vu que son éducation avoit été nulle, ou, pour mieux dire, mauvaise & pernicieuse; il ne possédoit aucune de ces connoissances utiles dans le cours de la vie & toujours satisfaisantes; il ignoroit ce qu'un homme bien élevé ne sauroit ignorer sans honte; mais il réparoit en quelque sorte ce défaut par une attention suivie & continuelle, dans toutes les affaires qu'il avoit à traiter, par la méditation, la patience & l'activité. Il ne savoit pas signer son nom; & vous avez vu que la honte d'avoir été surpris dans cette ignorance, contribua pour beaucoup à la mort de l'infortuné Atahualpa. Quand sa signature étoit nécessaire à la légitimation d'une acte

public, il avoit coutume de mettre au bas deux traits, dans l'intervalle desquels son secrétaire écrivoit le nom de François Pizarre.

Des jeunes gens inconséquens pourroient, d'après cet exemple, former le ridicule projet & concevoir l'idée insensée de parvenir à la fortune sans avoir acquis ces connoissances qui manquoient à Pizarre. Mais, combien ne se trouveroient-ils pas trompés dans leurs espérances! Ces tems ne sont plus, où il suffisoit à un guerrier, d'être brave, d'être intrépide, pour s'élever au-dessus du vulgaire des soldats. Tous les états ont changé aujourd'hui; celui du soldat qui desire faire fortune, exige bien des services & du mérite que l'on ne connoissoit pas alors; à-peine l'homme, qui faisoit, il y a quelque tems, les fonctions de Général, auroit-il aujourd'hui ce qu'il faut de connoissances pour faire un bas-officier. Tant les tems, les mœurs & les sciences ont changé! Et ils changeront encore, mes enfans; n'en doutez pas, & faites votre profit de cet avis, pour vous prémunir contre les évènemens.

Pizarre avoit reçu de la nature une ame grande & active; mais la main utile de l'éducation ne l'avoit point cultivée. De-là il résultoit qu'elle étoit continuellement occupée des projets les

plus étendus & les plus vaſtes; & plus leur exécution oppoſoit de difficultés & d'obſtacles, plus Pizarre devenoit conſtant & opiniâtre à ne pas céder. La grandeur d'ame & la généroſité ſembloient des vertus naturelles en lui; mais trop ſouvent l'ambition & l'amour-propre en gênoient le cours. Voici quelques circonſtances de ſa vie qui jettent une belle lumière ſur ces deux qualités dominantes de ſon caractère.

Un jour, qu'il apprit qu'un officier peu favoriſé de la fortune, venoit de perdre ſon cheval, il prit ſous ſon habit un lingot d'or peſant 10 livres, & ſe rendit à l'endroit où il jugea qu'il trouveroit l'officier, pour l'aider, par ce préſent, à s'acheter un autre cheval. C'étoit une maiſon qui renfermoit un jeu de paume. Il y trouva quelques-uns de ſes amis prêts à prendre cet exercice, qui l'engagèrent à jouer avec eux. Pizarre voyant que ſon homme n'étoit pas encore arrivé, accepta la propoſition; mais pour ne pas faire ſoupçonner ſon généreux deſſein, il garda ſon habit, & commença l'exercice qui dura pendant trois heures entières. Enfin l'officier arrive; Pizarre s'approche de lui, s'éloigne de la compagnie, & préſente à cet homme ſurpris l'or qu'il lui avoit deſtiné, en ajoutant ces mots: Je vous aurois volontiers donné trois fois autant d'or,

ſi vous étiez venu plus tôt me débarraſſer de celui-ci.

En général on a remarqué qu'il mettoit beaucoup de délicateſſe dans ſa manière de faire des préſens ; il en cachoit ſes intentions généreuſes à tous ceux qui n'en étoient pas l'objet ; ce qui prouve que ſon cœur étoit auſſi ſenſible que noble dans ſes procédés. Quel dommage, qu'un champ naturellement ſi propre à produire des vertus, n'ait pas été dépouillé par l'éducation de ce germe nuiſible qui fit éclorre tant de vices !

Voici encore un autre trait qui mérite d'être conſervé. Dans une marche pénible il fut obligé de traverſer un torrent impétueux qui s'oppoſoit à ſon paſſage ; un Indien qui le ſervoit depuis longtems avec beaucoup de fidélité & d'attachement, eut le malheur de tomber dans l'eau, & couroit le plus grand danger de périr. A-peine Pizarre eut-il remarqué cet accident, qu'il ſe précipita à l'inſtant dans les flots, pour aller au ſecours de cet infortuné, qu'il a le bonheur d'atteindre, de ſaiſir aux cheveux & d'amener ſain & ſauf au rivage. Le danger auquel il s'étoit expoſé ſe trouvoit réellement ſi grand, que le ſoldat le plus intrépide de ſon armée l'eût redouté. Pizarre fut admiré ; mais ſes amis lui reprochèrent en même tems qu'il n'avoit pas

ſongé à ce qu'il devoit à ſa propre perſonne. Allez, leur répondit-il, vous ne connoiſſez pas le prix d'un ſerviteur fidèle.

Son habillement fut toujours ſimple & uniforme. C'étoit un habit noir en forme de ſoutanelle, qui lui tomboit juſqu'aux talons, des ſouliers blancs & un chapeau gris. Jamais on ne le vit autrement vêtu, ſoit qu'il parût en ſimple particulier, ſoit qu'il ſe préſentât comme Gouverneur. Seulement pour condeſcendre aux prières de ſes amis, daignoit-il quelques fois, aux Dimanches & aux fêtes ſolemnels, jeter ſur ſes épaules un habit garni de fourrures, dont Cortez ſon ami lui avoit fait préſent. Dès qu'il étoit de retour chez lui, il reprenoit ſon coſtume ordinaire, qui conſiſtoit en une chemiſe & une camiſole légère, avec un mouchoir autour du col, dont les bouts pendans lui ſervoient à eſſuyer la ſueur, parcequ'il paſſoit la plus grande partie de la journée à jouer aux quilles & à la paume. Ces jeux étoient devenus paſſion chez lui. Il jouoit avec le premier venu, ſans s'embarraſſer de ſon état & de ſa condition; jamais il ne permettoit qu'on lui ramaſsât une balle ou une boule; il n'exigeoit, il ne vouloit aucuns égards dans ces momens. Sa converſation étoit alors pleine de ſimplicité & de franchiſe, & inſ-

piroit la confiance; il desiroit & demandoit que dans ces récréations l'on oubliât qu'il étoit Gouverneur du Pérou.

Sa fidélité & son attachement pour l'Empereur étoient exemplaires. Il poussoit ces deux qualités estimables si loin, que souvent, lorsqu'on procédoit au partage des dépouilles faites sur l'ennemi, on le voyoit tout-à-coup s'élancer de son siège, pour ramasser quelques paillettes d'or, écartées où tombées de la part qui revenoit à l'Empereur, dont le droit sur le cinquième de tout le butin vous est déjà connu. „Si je n'avois „ point de mains, disoit-il, je ramasserois ces „ paillettes avec la bouche."

Tels sont les traits les plus remarquables du caractère de cet homme extraordinaire, que l'histoire nous a conservés. J'espère qu'ils serviront à diminuer l'horreur que plusieurs de ses actions criminelles vous ont inspirée, & qu'ils vous feront rejeter ses fautes & ses vices sur le compte de la mauvaise éducation qu'il a reçue. Puissent ses cendres reposer en paix!

Ici le Père se tait. Après une petite pause, Théodore demanda:

Le Père fera-t-il encore imprimer l'histoire qu'il vient de raconter?

Oui, répondit celui-ci.

THEODORE.

Et nos noms y figureront-ils, comme dans Robinſon, Colomb & Cortez ?

LE PERE.

Si vous le trouvez bon.

THEODORE.

Oui; mais quel motif peut vous y engager?

LE PERE.

Je vais vous le dire; c'eſt une reſſource de plus que j'emploie pour vous engager toujours à la pratique de l'honneur & de la vertu, quand une fois vous ſerez livrés à vous-mêmes ſur le grand théâtre du monde.

THEODORE.

Mais, en vérité, je ne vois pas ce que nos noms peuvent faire à cela.

LE PERE.

Le voici: l'hiſtoire que je vous ai racontée; les réflexions qu'elle a fait naître, les converſations qui en ont été la ſuite, ſeront connues de pluſieurs milliers de perſonnes, dès que nous en aurons fait part au public, par la voie de l'impreſſion; on ſaura partout les moyens que nous avons employés pour former de vous de bons citoyens, utiles à la patrie, à leur famille, à

eux-mêmes. Aucune circonſtance n'en ſera ignorée, non ſeulement à Hambourg, mais encore à Altona, à Wandsbeck, à Haarbourg, à Stade, à Ritzebüttel, peut-être même à Brême, à Hannovre, à Brunsvick & à Hildesheim. Chacun, après la lecture de cet ouvrage, ſe dira en lui-même : ce Nicolas, ce Jean, ce Mathias, ce Théodore doivent être des hommes bien intéreſſans, bien parfaits, bien au-deſſus de nous; car nous n'avons pas eu l'avantage de recevoir une éducation ſi ſoignée; nous n'avons pas eu tant de facilité à devenir bons & vertueux! quel plaiſir de voir un tel homme! que ne donnerois-je pas pour le rencontrer! Si donc vous allez jamais à Brême, ou dans une des autres villes que nous venons de nommer, vous entendrez auſſitôt les paſſans ſe dire mutuellement: voilà un des élèves de Campe! Voyons, dira un autre, voyons cette petite merveille! Examinons ſa conduite & ſes actions! alors tous les yeux ſeront tournés vers vous; vos démarches ſeront remarquées; vos paroles peſées; vos actions ſcrupuleuſement examinées. Puiſſiez-vous alors juſtifier l'attente que l'on a conçue de vous & les eſpérances que j'en forme! vous verriez tout le monde s'empreſſer à vous recevoir, à deman-

der votre amitié, à vous rendre ſervice dans toutes les occaſions qui ſe préſenteront.

Hélas! mes enfans, dois-je céder à l'impreſſion terrible & cruelle qui vient me ſaiſir dans ce moment? Si l'un d'entre vous!.... ô puiſſe le Ciel écarter ce ſombre préſage! ſi l'un d'entre vous ne poſsédoit pas les connoiſſances néceſſaires que j'ai tâché de lui donner; ſi ſon ame étoit fermée aux vertus, aux mœurt, à l'humanité, à l'amour du bien, que j'ai cherché à lui rendre aimables, que deviendroit alors ſon nom? que deviendroit ſon bonheur? Tous les hommes ſe le montreroient au doigt, & diroient de lui, en le nommant avec mépris: eſt-ce-là ce jeune homme, que Robinſon & la Découverte de l'Amérique nous ont fait connoître? eſt-ce-là un de ces heureux enfans que Dieu ſembloit avoir deſtinés à rendre la vertu chère à tout le monde? Eh en quoi eſt-il plus habile que tant d'autres? en quoi ſe diſtingue-t-il du vulgaire? En vérité, il faut être bien ſtupide pour avoir ſu tirer ſi peu de parti d'une éducation auſſi ſoignée que celle qu'il a reçue!

Tel ſera, mes enfans, attendez-vous-y, tel ſera le diſcours que vous entendrez tenir dans la circonſtance cruelle dont je viens de parler

avec terreur! & moi! .... moi, alors accablé par l'âge & par les travaux que j'ai consacrés à votre instruction & à votre bonheur, que deviendrai-je, si par hasard je suis témoin de cette opinion, de cette sentence terrible du public justement indigné? Ah! la seule possibilité de ce malheur me déchire le cœur; la seule idée m'en fait frémir. Tel a été mon but, en faisant imprimer vos noms; j'ai voulu que tous les hommes sous les yeux desquels vous aurez paru avec tous les avantages que vous avez reçus, coopérassent, pour ainsi dire, à votre perfection, & vous engageassent à ne pas tromper les espérances qu'ils ont naturellement dû former de vous; car qui sait combien de tems nous resterons encore réunis? La Providence est peut-être prête à rompre les liens qui nous unissent, à nous éloigner l'un de l'autre. Sans doute cette séparation sera cruelle; mon cœur saigne en y songeant; mais consolez-vous, mes chers enfans; dans quelques lieux que vous portiez vos pas, vous y trouverez toujours un père, un ami. Celui qui dès votre enfance daigna jeter sur vous ses bénédictions & ses regards paternels, ne vous privera jamais de son secours & de son mour; & tant de personnes estimables & hon-

nêtes qui ont appris à vous connoître & à vous aimer ſous mes auſpices, vous continûront encore les mêmes ſentimens, lorſque vous n'y ſerez plus. Un jour, lorſque nous aurons tous fourni la carrière que nous devions remplir; lorſque nous l'aurons illuſtrée par une ſuite non interrompue de bonnes actions; réjouiſſez-vous, mes enfans, ce jour ſera celui de notre réunion, & d'un bonheur que les évènemens de la vie ne pourront plus troubler.

FIN DU TROISIEME VOLUME.

L'Editeur publîra inceſſamment la traduction de Théophron, & la Bibliothèque enfantine du même Auteur.

